JUL 10 1941

REVUE DE PARIS

15 NOVEMBRE 1939

JULES ROMAINS	*Jallez à Nice*	729
ANDRÉ SIEGFRIED	*La politique des États-Unis* . .	757
IGNOTUS	*Henri Giraud, général d'armée.*	777
PIERRE VARILLON	*La guerre sur mer.*	787
ANDRÉ THÉRIVE	*Comme un voleur.* — Fin . . .	797
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Sur le front français*	831
ROLAND DE MARÈS	*Bilan diplomatique*	840
HENRY BIDOU	*Le mouvement littéraire*	849

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 22*

LA REVUE DE PARIS

il y a vingt-cinq ans

En août 1914, *l'imprimerie de la* Revue de Paris *ayant dû suspendre son travail, la* Revue *fut contrainte d'interrompre sa publication.*

En tête du premier numéro qui reparut, le 15 *novembre de la même année, Ernest Lavisse, l'un de ses directeurs, reproduisit l'allocution qu'il avait prononcée à la rentrée de la Faculté des Lettres de Paris, dix jours avant. On la croirait parfois écrite hier :*

Tout à coup s'est produit l'événement depuis longtemps prédit et annoncé, décisif et terrible : la Guerre.

Beaucoup n'y pouvaient croire ; ils demandaient : qui prendra la responsabilité de mettre le feu à l'Europe, un feu qui gagnera le monde ? Mais, eux-mêmes, ceux-là s'inquiétaient, sentant comme une fatalité peser sur l'humanité...

L'immédiate responsabilité, la responsabilité occasionnelle, qui fut prise en août dernier, apparaît clairement déjà dans les actes diplomatiques : il n'y aurait pas eu de guerre si l'Allemagne ne l'avait pas voulu ; il y a eu la guerre parce que l'Allemagne a voulu la guerre. Mais il est une responsabilité antérieure et primordiale : l'Allemagne ne pouvait laisser le monde en paix qu'à condition qu'il subît le joug de son orgueil.

L'orgueil allemand est aussi vieux que la nation même. Il est un mélange étrange de profane et de sacré, de thèses philosophiques et de réminiscences bibliques, de raisons historiques et de raisons économiques, de haute poésie et de prose très plate. Il prétend que, par la force d'Arminius, en l'an neuf avant Jésus-Christ, l'Allemagne a libéré le monde de la domination romaine, et qu'ensuite elle a été appelée à succéder à Rome dans le gouvernement des hommes...

C'était le droit de l'Allemagne de devenir une nation ; mais, arrivée tard à cette dignité où d'autres l'avaient précédée, trouvant occupés par les vieilles nations historiques les meilleurs territoires des continents subordonnés à l'Europe, débordante de sève et d'énergie, surpeuplée, orgueilleuse plus que jamais et d'un orgueil plus hautain, plus rude, implacable, plus pratique aussi, orgueil de race, orgueil d'histoire, orgueil militaire, orgueil industriel, orgueil de comptoir, elle a dit, elle a crié : « Place à l'Allemagne ! ». Et cette place, elle la veut immense...

Cependant, l'Allemagne se tient toujours pour assurée de la victoire et tout près de réaliser le rêve de son orgueil. Ce rêve, elle l'a précisé de plus en plus et il est devenu tout un programme dont les parties se tiennent, fermes et serrées...

On a raison de dire que l'orgueil est une passion qui aveugle ; les Allemands, s'ils voyaient clair, n'auraient pas méprisé leurs adversaires au point de les imaginer capables de se laisser réduire à la condition de vassaux, de disciples et de contremaîtres. Leur diplomatie, s'ils voyaient clair, n'aurait point commis tant d'erreurs si grossières. Comme leurs ministres et leurs ambassadeurs, et par aveuglement aussi, leurs généraux se sont trompés. Plans politiques, plans militaires, tout s'écroule ; et déjà, dans le lointain, les défenseurs du droit, de la justice, de la liberté, aperçoivent la consolatrice de tant de douleurs, la vengeresse de tant de crimes : la victoire.

JALLEZ A NICE[1]

Jallez, un des principaux héros des Hommes de Bonne Volonté, *après avoir amassé quelques économies, au cours du printemps* 1919, *en faisant une enquête à travers l'Europe Centrale pour le compte d'un grand journal américain, décide d'aller passer à Nice l'hiver* 1919-1920. *Il prend aussi la résolution de tenir son journal pendant cette période. Ce sont quelques fragments de ce journal qui vont suivre.*

I

Ce que je commence aujourd'hui est bien une espèce de journal. J'hésite à employer le mot, parce qu'il fait lever à mes yeux des images dont plus d'une exprime la prétention, la sottise, une vanité repliée sur elle-même, un effort pour se distinguer, à la racine de quoi il y a un sentiment vulgaire. Je pense à toutes les dames de province, sublimes et incomprises, qui ont tenu leur journal, où elles ont procuré des revanches à leur belle âme, dit du mal de leur mari avec plus de sécurité qu'à personne. Je pense à tous les littérateurs qui se sont consolés de la même façon d'être des ratés, ou de la part de raté qu'il y avait en eux, même chez les grands. D'ailleurs un vraiment très grand a-t-il jamais tenu un journal, sauf par occasion et sans suite? Un vraiment très grand a toujours tant de choses à faire et à dire; et il y croit trop pour ne les dire qu'à son tiroir. Si son œuvre lui laisse du

1. Ces pages sont extraites du Tome XVIII des « Hommes de bonne volonté », « La Douceur de la Vie », qui va paraître très prochainement, en même temps que le Tome XVII, intitulé « Vorge contre Quinette ».

temps, la vie le réclame de tous les côtés. L'on n'a pas idée de se refuser une promenade, une fête, une rencontre avec un ami, une soirée avec une femme, c'est-à-dire d'appauvrir sa journée, sous prétexte qu'on doit absolument se raconter à soi-même sa journée. (Même simplement se priver d'aller se coucher quand on a bien sommeil, pour la raison qu'on n'est pas en règle avec son pensum quotidien.)

. . . . . .

N'ai-je pas été injuste plus haut pour le principe même du journal? Après tout, le principe se défend très bien. Que veut dire le mot de « salut »? Qu'a-t-il toujours et surtout voulu dire pour les hommes périssables, même quand ils essayaient de se donner le change? Un effort pour sauver leur être, pour le soustraire à l'évanouissement. Et ils pouvaient faire semblant de se préoccuper uniquement d'une essence, qu'ils croyaient sentir en eux-mêmes, et d'abandonner à la destruction le transitoire de leur vie. Ils savaient bien que, nettoyé de ce transitoire, leur être ne les intéressait plus, comme ces portraits où tout le détail de la ressemblance est fait de frottis et de glacis, et qui, décapés de cette précieuse pellicule, ne seraient plus rien qu'un contour anonyme, qu'un fantôme de l'espèce. J'imagine un vieillard qui tient dans ses mains le journal de ses jeunes années. Tant de merveilleux incidents que la mémoire n'aurait jamais retrouvés, ou qu'elle eût brouillés, mal placés, confondus! La poésie de l'exactitude au loin, de l'infiniment petit sauvé, présenté; la même qui s'inscrit dans le rond de bonnes jumelles qui se promènent sur un paysage et qui le questionnent, le fouillent. Et cette idée, qui n'est pas tellement ridicule, que le journal ayant sauvé le transitoire de votre vie jusqu'à vous, jusqu'à cet âge d'oubli et de confusion où vous êtes, le sauvera au delà de vous. Le plus humble a le droit de se dire qu'un fils, un neveu, un inconnu fraternel — fils ou frère posthume selon l'esprit — retrouveront ces pages, y recueilleront le transitoire d'une existence — combien plus personnel à qui le transmet que l'héritage du sang, qui l'est si peu! — et lui sauveront son âme encore un temps. Et le plus grand, même si lui ont été prodigués les moyens et les chances de se survivre, a le droit de penser que la création emprunte à l'art un élé-

ment impersonnel, qu'une œuvre proprement dite, si intime qu'en soit la substance, s'aliène de son auteur, et que, s'il a bien en effet des moyens de survivre comme artiste, il n'en a qu'un de survivre comme pauvre homme quotidien et irremplaçable, qui est de se raconter, de s'attester au jour le jour. Tolstoï, qui était grand, et assez généreux (moins pourtant qu'il ne l'imaginait) a bien fait un journal, ou même plusieurs (d'une véracité tant soit peu suspecte, d'ailleurs, à ce qu'on m'a dit ; il y a toujours eu du mystagogue mystifiant chez ce compatriote de Raspoutine).

◘

Et puis, à quoi bon tant m'excuser d'une chose que j'ai envie de faire, qui ne fera sûrement de mal à personne et que je laisserai quand elle m'ennuiera ? Pourquoi en ai-je envie maintenant ? Cela, c'est plus mystérieux. Depuis que je suis à Nice, même depuis que j'ai décidé d'y venir, j'ai un sentiment de ma vie, de ma vie qui passe, précieux, attentif, dominical. Comme lorsque j'étais enfant et que les grandes vacances allaient commencer. Je ne veux rien laisser perdre. Je regarde le ciel, pour m'assurer que le temps lui-même fera tout son possible. Monde peu durable ! Nous le savions déjà, qu'il l'était peu ; les poètes nous l'avaient assez dit. Mais on vient de nous le démontrer jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'épouvante. Et l'on continue.

Avant-hier, dans une de mes premières promenades de reconnaissance, j'ai vu, au Cap d'Antibes, à l'un des endroits les mieux situés du rivage, une villa, assez grande et gracieuse, dans le goût des villas italiennes du lac de Côme. Un pan de mur portait un cadran solaire, et sous le cadran étaient inscrite cette variante de deux vers fameux :

Nunc inveni portum. Spes et Fortuna valete,
Sat me lusistis. Ludite nunc alios.

A côté, une date : 1910.

Un homme qui jardinait dans le voisinage m'a dit que les

gens qui avaient fait construire cette villa, pour y finir leurs jours, étaient un couple d'Autrichiens d'un certain âge, « très tranquilles et très aimables ». La guerre est venue. Les deux Autrichiens sont partis. Pour quel endroit? L'homme n'en sait rien. La maison a été séquestrée. Personne ne l'a occupée depuis. Il reste l'inscription sur le mur.

Je la regardais avec un petit frisson. J'aime beaucoup ces deux vers, où toutes les rumeurs de la vie semblent se ramasser et s'assourdir comme dans un coquillage. Ceux qui avaient su choisir cet endroit, y bâtir cette maison, et la mettre sous l'invocation de ces deux vers, auraient mérité en effet d'y voir jusqu'à leur mort les soirs tomber sur la baie. Ils furent mal récompensés d'avoir été sages et subtils. J'étais sensible à ce qu'il y avait dans leur cas de ce qu'on appelle « l'ironie du sort ». Je n'en tirais pourtant pas un conseil désabusé. Pourvu, me disais-je, que dans ces quatre ans ils aient bien regardé! que l'homme ait eu assez souvent l'idée d'appeler sa compagne : «Viens voir! Comme c'est beau en ce moment-ci! Vraiment nous sommes bien tombés quand nous avons choisi ce coin. » Et lui qui était capable d'aimer deux beaux vers latins, peut-être lisait-il à sa femme des vers dans leur langue; peut-être était-il assez au courant pour connaître déjà ceux du jeune Hofmannsthal. Oui, pourvu qu'ils n'aient rien laissé perdre! Les pauvres! Que sont-ils devenus? Morts dans un camp de concentration? Je les ai peut-être croisés, le printemps dernier, dans une rue de Vienne, usant leurs vêtements de 1914, affamés, ayant grelotté tout l'hiver. Peut-être le mari court-il les villages de la banlieue en proposant aux paysans la dernière fourrure de sa femme. S'ils sont encore vivants tous les deux, ce que je leur souhaite de tout cœur, puissent-ils avoir la sagesse de penser à leur villa du Cap d'Antibes, non pour se mieux désespérer, mais pour se convaincre qu'ils ont eu ces quatre ans à eux, quatre années bien comptées à leur cadran solaire — *spes* et *fortuna* épelés des centaines et des centaines de fois par le doigt d'ombre.

Mon petit frisson signifiait que je les comprenais si bien! que je ne m'attribuais, en me comparant à eux, ni supériorité ni immunité d'aucune sorte. Les années tremblent devant

nous, comme un pont métallique longtemps après qu'un grand train a passé. Je me souviens que j'ai senti trembler le pont longtemps à l'avance. Que j'ai pu être anxieux ! Était-ce à cause de cela qui venait ? Qui peut le savoir ! Un jour par exemple sur le bateau qui me ramenait d'Angleterre. Plus anciennement, dans les rues de Paris, quand j'entendais des cris, des souffles. Maintenant, je ne suis pas plus rassuré quant au destin des choses mêmes. Mais je suis quant à moi moins anxieux.

. . . . . .

Cela durera ce que cela durera, comme disent les bonnes gens. Je ne veux rien laisser perdre. Que chaque soir me soit merveilleux comme s'il était le premier d'une permission de six jours ! Nous qui sommes encore vivants, nous ne mériterions pas de l'être, nous achèverions de faire scandale par notre privilège, si nous vivions distraitement.

« Je jure que je n'userai pas négligemment du temps que j'ai à vivre ». C'est toi, Jerphanion, qui m'as écrit cela un jour. Comme tu en avais le droit !

Il vient à travers l'alentour ce frisson qui est bien d'ici et qui accompagne le déclin de la lumière. La mer se fait grise comme certains yeux. Puis n'est plus qu'une paupière froissée.

Je n'ai pas le droit de me laisser envahir par ce que j'ai envie d'appeler une pensée d'Ange triste. Chaque soir, au moment où le soleil s'en va, il y a ainsi un Ange triste, le même, car il est bien reconnaissable, qui vient jeter sur ces beaux lieux une pensée, d'une légèreté de soie, où soudain toute ardeur s'étouffe. L'on n'a pas la ressource de lutter. Tout est déjà trop beau pour qu'il ne soit pas vain de chercher un argument, un secours. Si la pensée de l'Ange tombe avec ce pouvoir irrésistible, c'est que tout ce que vous direz contre elle a été réfuté d'avance. La seule défense est de n'être pas là.

Je n'ai pas le droit de céder même une heure à l'Ange triste.

Je vais aller faire un tour dans la vieille ville. Je souris d'avance aux petites lumières dans le fond des rues sombres, aux boutiques. La pensée de l'Ange triste se déploie beaucoup plus haut, à grands plis. Elle ne retombe pas jusque dans ces fissures, au creux desquelles une joie preste, sans épaisseur, sans arias, continue à cheminer hors d'atteinte.

II

Comme l'hôtel où j'habite provisoirement est à l'extrémité du quai du Midi, encastré dans le promontoire que le rocher du château avance vers la mer, avec la baie et le développement de la Promenade à sa droite, et la région du port à sa gauche, je n'ai pour aller dans la vieille ville qu'à prendre la rue des Ponchettes, qui court à l'intérieur de l'ancien double rempart de mer. J'arrive ainsi au bout du cours Saleya que ferme de ce côté une grande maison plaisante, à trois façades, avec balcons et moulures, du type « palazzo ». De là, une des rues qui prennent à droite me mène à la cathédrale ou me fait passer un peu plus haut devant l'église du Gésu, au pied même de l'escarpement.

C'est ce que j'ai fait tantôt quand je suis sorti de ma chambre pour fuir l'Ange triste. Une brise soufflait rue des Ponchettes. Le temps est extrêmement doux. Il a une mollesse marine. J'ai franchi la porte sous le rempart de droite, pareille à un petit arc de triomphe. J'ai vu les lumières du cours Saleya, à peu près désert ; le vent venait vers moi, avec de rondes envolées caressantes, et des repos. J'ai pris le chemin de Sainte-Réparate pour m'enfoncer dans la vieille ville la plus « vieille-ville », celle que je préfère. J'ai longé toute la suite des rues qui vont à la place Garibaldi, et qui forment comme la grand'rue commerçante de l'endroit. Je marchais lentement. Quel plaisir m'ont fait les boutiques ! Je n'en connais pas ailleurs qui m'enchantent à ce point, qui me parlent si bien, dans un langage aussi pleinement satisfaisant pour moi. Je suis pourtant allé à Venise, que j'aime tant, et dans

plusieurs villes d'Italie. Ces boutiques sont étroites de façade, et très creuses. Beaucoup ressemblent à un long couloir, tout grand ouvert sur la rue ; plus la boutique est importante, plus le couloir est large, mais ce caractère de couloir demeure. Les marchandises sont distribuées de part et d'autre du passage médian ; elles forment des empilements ingénieux, qui évoquent toutes les sortes possibles de tours, de pilastres, de colonnes, et qui joignent le sol au plafond. Il y a de grosses colonnes cannelées, qui sont faites de boîtes de conserves rondes. Il y a des tours à étages, dont les moellons rectangulaires sont des boîtes de sardines ; d'autres, à étages aussi, montant en pyramide vers un bloc suprême, et qui ressemblent à des temples ninivites, sont faites de cubes de savon mais, entre les cubes, des intervalles sont laissés ; c'est une tour ajourée, et sur une plaine le vent y chanterait. Aucune denrée n'est abandonnée à son simple sort de chose vendable. L'esprit d'architecture se saisit de toutes, les invite à prendre leur place, comme les pierres d'une cathédrale, dans la construction et l'ornement et suivant des règles qui semblent celles d'une tradition de fantaisie. Même les matériaux les plus rebelles s'y soumettent : le tonneau d'anchois, le sac de café vert, le faisceau de macaroni. Ailleurs, les saucissons ou les bobines de ruban. La caisse, petite, se place où elle peut : parfois sur un des côtés, dans un retrait des tours et des colonnes ; souvent au fond, dans l'axe même de la construction : tantôt chaire, tantôt maître-autel.

La lumière du jour ne pénètre jamais bien loin ni bien fort dans ces boutiques. En été, la pénombre doit y être délicieuse, pleine des odeurs de la bonne vie. En cette fin d'automne, la dorure des journées, qui vient de plus bas, se glisse plus loin, et il arrive qu'on voie un doux soleil descendre en biais le long des tours ajourées et des colonnes cannelées, pour atteindre le pied de la dernière, et faire dans l'angle du fond une petite mare de chaleur épicée.

Mais le soir leur convient encore mieux. Les rues sont étroites et sombres, entre de hautes façades où quelques fenêtres s'éclairent à peine. Les lumières publiques ne paraissent un peu vives que là où elles règnent seules. Dans les rues commerçantes, les profondes boutiques étroites accaparent tout.

Elles flambent comme un four de boulanger. Et comme rien ne les sépare de la rue, ni porte, ni vitres, ni châssis quelconque, comme elles ouvrent tout grand sur la rue, entre deux tours ajourées de savons, ou deux colonnes de boîtes coloriées, à la façon dont un port très illuminé ouvrirait entre deux môles sur un détroit tranquille mais sombre, l'âme du passant quitte un instant le bord pour aller faire avec ravissement le tour de ce havre de richesses intérieures.

Ce que j'aime, dans la rue même, c'est qu'elle est faite, comme à Venise, pour les piétons. Les voitures n'y sont pas interdites, là où le passage est assez large ; et de temps en temps quelqu'une essaye de s'y faufiler mais il faut qu'elle en ait vraiment besoin ; et c'est, le plus souvent, une lente charrette. Si bien que l'on garde son état d'esprit de piéton, dérangé quelquefois par un incident malencontreux, mais bien convaincu en principe que la rue est pour lui.

Je reviens aux boutiques. A quoi tient qu'elles me procurent tant de plaisir, et mieux que du plaisir : un apaisement, un accord ? Elles font croire, elles contribuent certainement à faire croire que la vie n'est pas un problème impossible. (Alors qu'on cherche de tant de côtés à nous faire croire qu'elle est un problème impossible). Il n'y a pas trace de luxe dans ces boutiques : je veux dire, rien qui oblige un homme pauvre à penser : « Ce n'est pas pour moi. Donc je n'ai pas à m'en réjouir, à moins d'être un sot ou une dupe. » N'importe qui est fondé à désirer ici n'importe quoi et à se tâter pour l'acquérir. On a l'impression (l'illusion ? pour le moment cela m'est égal) que, par la vertu de vieux et sages mécanismes, il suffit d'accepter sa part raisonnable de travail pour avoir — si humble soit-on — les moyens d'entrer dans ces boutiques et d'y acheter ce dont on a besoin, et qui *en outre* vous tente, vous charme, vous donne envie de rire. Il règne un sentiment d'abondance, et de bienveillance ; et aussi une espèce de grande sécurité contre les folies abstraites. Les théoriciens n'ont rien à faire dans ces rues. Les théoriciens, s'ils tombaient sur ces rues, y feraient à peu près la besogne de la grêle sur des arbustes fleuris. Dieu ! que la vie, quand elle réussit ses combinaisons et qu'on lui fiche la paix, peut être amusante !

J'ai dîné chez un petit traiteur, en pleine vieille ville, à

deux pas de la cathédrale. Je le connaissais déjà, y étant allé avant-hier soir. Mais je ne l'ai pas retrouvé tout de suite, ayant voulu l'attraper par un autre chemin. Auparavant, j'avais acheté *l'Eclaireur du Soir* à un kiosque, qui est sur la place devant Sainte-Réparate — la petite vendeuse était bien jolie — et je suis allé avec l'intention de le lire, dans un cabaret populaire, au fond de la même place, là où elle commence à monter pour devenir une rue à degrés, assez large au début, un tantinet triomphale, escaladant la colline. J'étais à peu près seul dans mon cabaret, assis à l'intérieur, contre une vitre. Il aurait fait un peu trop frais et sombre pour s'asseoir dehors, même s'il y avait eu une table ; et il n'y avait pas de table. Deux ou trois hommes de la vieille ville, pendant que j'étais là, sont venus boire au comptoir ; un comptoir de caractère rustique, sans bordure ni plateau de zinc et que ne chargent pas des appareils luisants. Derrière le comptoir, des tonneaux empilés sur trois rangs, chacun avec sa pancarte et son robinet. Les hommes ont bu du vin. Moi aussi j'ai bu du vin : un Barbera, imperceptiblement mousseux, où le goût de mûre se mêle à un goût un peu rèche, qui fait penser à la craie. J'aime ce vin, qui reste léger. Les hommes parlaient en patois niçard. Je devinais quelques mots. Ce dialecte est très différent de l'italien, que je comprends beaucoup mieux. J'ai l'impression qu'il se rapproche bien plus du provençal, et en général de la langue d'oc. Je suis sûr que Jerphanion comprendrait presque tout.

Quand j'ai eu médité mon Barbera — il faudra que je trouve des vins de la région — je suis redescendu vers la cathédrale ; j'ai repassé devant le kiosque ; la petite vendeuse m'a reconnu et m'a souri. Je me suis avisé alors que j'avais oublié de lire son journal, qui était resté tout plié dans ma poche, ce qui n'était pas très gentil de ma part. Mais les nouvelles m'attirent peu. Je voudrais être au temps où il pouvait se produire des révolutions chez les Moscovites, ou des guerres sur le territoire du Grand Turc, et où les bonnes gens de mon espèce n'en entendaient parler que trois ans après, comme d'événements éteints, qu'on avait toute liberté d'esprit pour juger amusants et romanesques. Je ne reproche pas aux événements lointains d'avoir lieu ; je leur reproche de me concerner. La

petite vendeuse est réellement charmante. C'est une brunette un peu ébouriffée qui, à Paris, aurait seulement les yeux vifs et rieurs, et serait pâlotte. Mais à Nice, ses yeux trouvent le moyen d'être, en plus, langoureux, d'avoir une sorte d'orient noir. Et son teint, une sourde dorure.

Le petit restaurant où j'ai dîné s'appelle « les Deux Frères ». Il est un peu triste, non que l'Ange triste parvienne à faire retomber la traîne de sa rêverie jusqu'à ces profondeurs protégées — et d'ailleurs, à l'heure du dîner, l'Ange triste a pris son vol ; il est déjà beaucoup plus loin à l'Occident ; il doit en être à jouer avec des âmes portugaises — non, c'est une question de lumière et de local. La lumière est un rien pauvre pour le local qui est un peu trop spacieux et nu ; peint, aussi, de couleurs mélancoliques et délavées. Mais les gens sont d'une amabilité sans défaut ; leur cuisine est brave. Le repas, à la carte, m'a coûté trois francs, vin et pourboire compris. Je n'ai pas su l'origine du vin. Il est un peu lourd, je crois, pour venir des environs de Nice. Peut-être est-il du Var.

Après le dîner, je suis remonté vers la ville nouvelle. Le soir tardif n'est pas très favorable à la vieille ville, dont les boutiques se ferment, et qui devient trop déserte ; à moins qu'on ne cherche des impressions de solitude nocturne, qu'on ne veuille écouter le bruit de ses pas entre les murailles resserrées, ou cueillir les effets de gravure qui se produisent discrètement à des angles, à des tournants, au long d'une ruelle en escalier, et que les réverbères favorisent sans calcul.

J'ai pris mon café chez Pomel, entre deux pilastres des arcades du Casino. Le vent s'était apaisé. La douceur de l'air déposait une très légère mouillure sur les dalles de la place Masséna. De temps en temps, un tramway pour vieilles dames arrivait au kiosque central ou repartait, avec des coups de timbre. L'animation était faible. Mais la modération de toutes choses gardait un air allègre. Les deux bâtiments rouges qui flanquent l'entrée de l'avenue de la Victoire — c'est maintenant son nom — donnaient envie d'aller se promener de ce côté-là, où Nice prend ses airs les plus parisiens, sans perdre sa transparence méridionale. Je pensais aux collines.

Il n'y avait pas grand monde au café ; et c'étaient surtout des Niçois. Nombre de messieurs jouaient aux cartes, dans le fond de la salle. Les étrangers sont encore peu nombreux. Il faut que j'en profite pour m'assurer un logis, avant l'époque de la grande concurrence.

Ces étrangers précoces ont des allures qui ne doivent pas être celles de l'hivernant moyen. Ils ne font pas gens riches qui s'amusent ni rentiers qui viennent se chauffer au soleil. Certains au moins ont l'air grand voyageur ou grand flâneur à travers le monde. On les imagine passant cette même fin d'automne à Florence, ou à Grenade, ou en Grèce, ou en Égypte... L'espèce n'a donc pas disparu. Je les avais oubliés dans mon Europe centrale de défaite, de misère et de révolutions manquées. Ils n'avaient guère de raisons d'y être. Les « flâneurs » que je rencontrais étaient des messieurs à grandes poches, qui furetaient parmi les ruines et les charognes et fourraient le plus de choses possible dans leurs grandes poches. Les voyageurs un peu rêveurs, que je retrouve ici, n'obéissent pas aux mêmes appels. Tant mieux s'ils existent encore ! L'on pouvait sérieusement craindre qu'ils n'eussent été ratissés. On nous annonce, avec les apparences de dire vrai, que bien des formes de la vie ornée sont en train de mourir. Plus de châteaux où de belles dames font l'amour avec des gentilshommes chasseurs ; où de vieux messieurs nobles soignent des bibliothèques, des collections. (Ou si les choses elles-mêmes subsistent encore un temps, elles seront aux mains étonnées des ferblantiers et de leurs dames que vitupère notre Jerphanion.) Encore moins, semblait-il, de ces voyageurs-dilettantes qui, non seulement ne pouvaient être produits que par des pays prospères et d'antique ordonnance mais qui réclamaient, pour y déployer leur délicate promenade, toute une Europe commode, policée, aux portes bien huilées ; tout un vieux monde à peu près en ordre où, s'il y avait des ruines, ce fussent ruines de musée, ruines gardées et non fumantes, ruines pour la méditation.

Avant la guerre, nous nous moquions volontiers de ces gens-là. Ils nous semblaient vraiment un peu gratuits, un peu en surnombre ; trop attentifs à leurs fines humeurs ; classant le monde suivant la table des catalogues et des guides ; en

réduisant les problèmes à ceux de l'indicateur des chemins de fer ; douillettement posés sur la civilisation ; prêts à en pomper les sucs quand ils leur paraissaient suffisamment cuits et subtils ; bref, manquant de sérieux et de substance, parasites tour à tour aimables et agaçants. Pendant qu'ils daignaient procurer des changements d'air à leurs états d'âme, il fallait que d'autres prissent la peine de faire pousser le blé, tourner les machines ; de créer les tableaux, les livres, les villes. Enfin leur littérature (Barrès et d'autres) était souvent d'une complaisance insupportable.

Mais ces griefs ont faibli. On ne nous fera plus marcher d'ici longtemps avec les histoires de parasitisme. Le millier de délicats qui passaient l'hiver à Florence ne pesait pas bien lourd sur les épaules de l'humanité. Avec l'orgie de gaspillage qu'elle s'est offerte pendant quatre ans, elle aurait eu de quoi entretenir quelques millions de ces parasites-là pendant un siècle. Et ils ne détruisaient pas les villes, ils ne brûlaient pas les cathédrales, bien au contraire. C'étaient des parasites éminemment conservateurs. Plus d'un, au demeurant, avant d'être un dilettante, avait été un homme utile. Au lieu de se servir de l'argent qu'ils avaient gagné pour monter de nouvelles entreprises « d'exploitation de l'homme par l'homme », suivant la formule, ils le dépensaient à une vie de rêverie, de contemplation, de vagabondage élégant, un peu vaine peut-être mais parfaitement inoffensive. Et c'était en partie grâce à eux que les trains marchaient, que les musées ne s'écroulaient pas et que de petites villes perdues avaient des hôtels habitables. Quant à leur littérature... beaucoup n'en faisaient pas et savaient rester silencieux. Quelques-uns en ont fait tout de même de l'excellente. Quand elle était superflue, elle était sans férocité ; elle n'augmentait pas les mauvaises chances du monde. J'aimais encore mieux le Barrès de *Tolède* et de *la Mort de Venise* que le Lorrain excité qui a tenu la guerre sur les fonts du baptême ; et mieux le d'Annunzio esthète que l'énergumène qui essaye en ce moment de « remettre ça » à Fiume.

Si je défends aussi chaudement ces amateurs c'est que je me sens à l'heure qu'il est un peu de leur confrérie. Leur devise est un peu la mienne cet hiver : « Il me plaît de vivre. » Comme

me le disait un jour Jerphanion, Dieu nous garde de ceux à qui il ne plaît pas de vivre !

Après être resté assez longtemps au café, où j'ai lu enfin mon journal du soir, j'ai suivi la rue Honoré-Sauvan et la rue de France, jusqu'à la Croix de Marbre, d'où j'ai gagné la Promenade des Anglais pour revenir à mon hôtel en longeant le quai. Nice offrait à la nuit marine l'immense collier des lumières de la rive, comme en amorçant le geste de le lui accrocher derrière le cou. La mer faisait par intervalles un bruit caressant, une sorte de « che » à peine prolongé, suivi d'un « iiiss » d'une légèreté de perles. Il y avait quelques promeneurs ; des couples amoureux accoudés à la balustrade ou assis sur des bancs. A la hauteur du Casino de la Jetée, j'ai traversé la Promenade pour passer par les jardins. Les amoureux y étaient encore plus nombreux, à la faveur des zones d'ombre. Et nous sommes à la veille de l'hiver.

Cela m'a semblé d'une douceur un peu difficile à supporter pour un simple témoin et aussi d'une sagesse bien exemplaire. Dans ce monde qu'on nous laisse — pour combien de temps ? — que faire qui soit moins futile que l'amour ? Et ne serait-ce pas, comme on dit, manquer du sens de l'opportunité que de passer toute une saison à Nice, sans avoir jamais une femme à mener, le soir, dans ces allées de jardin, ou dans les petites rues pour gravures de la vieille ville, ou le long de la mer ? J'ai trente ans (en chiffres ronds). Je n'ai — pour parler comme nos aïeux — aucun attachement. J'ai une revanche à prendre, en mon nom, et au nom de bien des gens de mon âge, sur l'élément funèbre de l'univers. En ce qui concerne ma propre histoire sentimentale, je n'ai guère que des souvenirs à refouler ou à dédaigner. Ou d'autres si reculés dans le temps, si purement inscrits dans le cercle de l'adolescence — clos à jamais sur lui-même avec ses enchantements et ses maléfices — si inachevés en outre par leur nature et les circonstances que, bien loin d'avoir auprès de l'homme que je suis devenu un effet d'empêchement, ils tendent plutôt — dans la mesure où je les accueille — à jeter sur ma vie actuelle, sur le présent qui s'étale devant moi, une légère figure, un tracé prompt à s'évanouir qui, par les allusions et les rappels fugitifs qu'il contient, a l'air d'exercer

sur mon destin une influence de symétrie, une action de retour, de suggérer, de réclamer, de promettre une sorte de renouvellement cyclique, où le thème d'autrefois serait repris, transposé, achevé.

III

J'ai revu mes chères boutiques, dans leur prospérité du matin. Il y avait des débits de vin et d'huile au litre, fort ténébreux, car le peu de lumière qui y pénètre n'y rencontre que des douves brunes et violettes ou par endroits du métal gras oint de vieille huile, incapable de reflets. On finit par y distinguer le contour d'énormes tonneaux, qui font penser que le vin est un don de la nature sortant du rocher comme l'eau des sources.

Les profondeurs des épiceries, entre les tours ajourées et les colonnes, étaient plus claires car les moellons de savon ont une blancheur toute voisine de l'albâtre et les cylindres qui contiennent haricots ou petits pois éclatent de rouge, de jaune ou de vert. Quand, en outre, les boîtes de sardines sont posées de champ, les unes sur les autres, le motif qu'elles forment ainsi brille comme une cuirasse d'argent.

Des femmes se pressaient, furetaient, bavardaient, patientaient, entre les tours et les colonnes. Elles sont brunes, volontiers replètes, mais vives, et sans vulgarité. Quelques-unes sveltes et nerveuses. On imagine l'odeur de leur peau (on la sentirait en s'approchant) : épicée, un peu orientale, plus dépaysante que déplaisante. Il doit en être ici de la négligence corporelle comme de ces résidus potagers qui traînassent dans les recoins et dont les fermentations condimentent la pénombre.

La place Sainte-Réparate semblait satisfaite, dans son bain de soleil, comme si toute une ville, bien close dans ses limites, y eût reconnu et fêté son centre naturel. Je n'ai pas omis de m'arrêter au kiosque. La petite vendeuse était là, et m'a souri, comme si j'étais son meilleur client. J'ai voulu faire le grand

seigneur. J'ai acheté, outre les deux journaux locaux du matin, un journal de Paris, de la veille, et même une carte postale illustrée, représentant la cathédrale, que j'enverrai à Jerphanion. Je crois que l'effet a porté. La petite vendeuse m'a remercié par plusieurs sourires et œillades gracieuses, sans oublier un « merci, monsieur ! » répété au moins trois fois. Même dans la dureté des temps, le faste ici est encore abordable. Ma petite vendeuse est aussi plaisante à la lumière du grand jour qu'à celle du soir. Le soleil ne pénètre pas dans sa boîte mais y envoie toutes sortes de reflets. Elle est frisée comme une bergère de trumeau. Elle a des lèvres grenat, un peu allongées mais fines et enfantines, dans un teint mordoré, presque mat ; elle fait voir ses dents quand elle sourit ; deux incisives du haut sont un peu irrégulières. Son buste est déjà plein. Elle a des mains un peu courtes et rondes avec le poignet faiblement marqué. Je lui donne seize ou dix-sept ans.

Après la place, j'avais le choix entre deux rues également attirantes. J'ai pris celle de droite, qu'illustrent deux épiceries exubérantes, l'une en face de l'autre. Puis j'ai attrapé ce que j'appelle la grand'rue et j'ai continué avec ravissement jusqu'à la place Saint-François. J'ai reconnu des charcuteries, des boulangeries, des marchands d'étoffes, des cabarets, un forgeron, un chapelier, des commerces de fromages et de pâtes, qui commencent à se ranger dans mes souvenirs et mes habitudes. J'ai fait halte un long moment place Saint-François où se tiennent de petits marchands, et qui, avec son bâtiment municipal qui porte tour carrée et horloge, ses auberges, son hôtel de l'Aigle d'Or, les carrioles garées dans les coins, serait une place de l'Hôtel-de-Ville pour un bourg de quatre mille âmes, le rendez-vous des gens de la campagne, des chômeurs, des pêcheurs au repos. J'ai vu grimper du côté de la colline, des ruelles en escalier où pendent des linges, et où s'ouvrent, sous des arcs à plein cintre, des portes d'hôtels pour pauvres gens.

J'ai poursuivi ma route jusqu'à la place Garibaldi, qui appartient encore à la vieille ville mais qui en représente un autre âge, un orgueil plus récent. C'est un Nice d'après la Révolution qui a découvert les arcades, les trottoirs, les terre-

pleins, les voitures. Dans l'intervalle, le trajet s'effectue avec l'aide des marchands d'étoffes et de vêtements, plus nombreux qu'à tout autre endroit ; avec celle des pâtissiers, confiseurs, vendeurs de pissaladiera.

J'ai fait le tour entier de la place Garibaldi, pour n'en perdre aucun aspect. J'ai vu passer des tramways et des autos qui menaient les gens à Monte-Carlo. On a l'impression qu'ici la petite ville est traversée par la grand'route. On assiste à un défilé d'étrangers, d'inconnus, dont les mobiles, les buts, vous importent assez peu. J'ai goûté, à la juste place qu'ils occupent, des hôtels déjà dignes d'une sous-préfecture, qui, au rez-de-chaussée, font restaurant ; des cafés, environ de même classe, un bazar.

Je m'aperçois que je suis devenu plus sensible qu'avant la guerre à une certaine permanence dans les choses de la civilisation. Je ne crois pas que cela soit exactement du conservatisme. Mais un café, une auberge, un hôtel comme il y a un siècle me rassurent ; et aussi qu'ils ne soient pas trop troublés par le nouveau et le changeant qui passent tout près d'eux, qu'ils n'y pensent pas trop. Nous avons besoin de croire, il me semble, en ce temps qui n'a pas fini d'être bouleversé, à une espèce de durée végétale de la civilisation, à la propriété qu'elle a de se perpétuer malgré les accidents historiques, suivant des lignes de pousse qui dépendent d'un principe très fort, enveloppé dans le germe à l'origine. Les aspects anciens nous le confirment, justement parce qu'ils durent jusque dans l'instant où nous sommes, et n'ont pas l'air mécontents ni malades.

Pour revenir, je n'ai pas voulu quitter la vieille ville, et j'avais un projet de halte. J'ai donc choisi, un peu à flanc de colline, des ruelles qui d'abord doublent la grand'rue à distance et non sans détours, puis la rejoignent. J'ai traversé de nouveau la place Saint-François. Plus loin, j'ai tourné à droite et gagné la rive du Paillon. Je me rappelais un bar, posé un peu de biais, avec une petite terrasse surélevée qui regarde la ville nouvelle par-delà le Paillon, dans la direction du Casino municipal. Lieu philosophique ! J'aurais donné cher pour que mon vieux Jerphanion y fût assis en face de moi, comme il eût donné cher, jadis, pour être sûr de m'avoir

en face de lui dans son auberge, sur le plateau du Mézenc (mais lui m'a eu, tandis que moi...). Ce bar porte une enseigne peu déchiffrable, où j'ai lu d'abord Righi Bar, ce qui m'a étonné car nous sommes loin de la Suisse. Mais après examen je crois que la bonne leçon est Rich' Bar. Mon hésitation était due à la forme des lettres qui est très savante.

Je me suis fait servir au Rich' Bar un verre de vin blanc, dont on m'a assuré que c'était du Bellet. En tout cas, c'est un vin montagnard et pierreux.

J'ai tiré mes journaux de ma poche. Je les ai parcourus avec l'intention ferme de n'y rien trouver d'inquiétant. Grâce au vieux Nice, au Rich' Bar, au vin de Bellet et, je pense, à la petite vendeuse, j'ai eu l'impression que l'Europe aspirait sincèrement à s'améliorer. Je ne lui ai pas cherché les poux dans la tête et je me suis mis à rêver pour mon seul compte.

J'ai réfléchi que j'étais disponible pour un grand amour ; qu'en un sens mon cœur en avait besoin, mais que pourtant, si j'y regardais de tout près, ce cœur faisait de petites mines réservées. L'autre soir, devant le minuit de la mer, quand je remuais sinon les souvenirs d'un grand amour — le terme est peut-être emphatique lorsqu'il s'agit d'adolescents — du moins les sentiments qui servent de matériaux, de pierres d'attente, à un grand amour, tout ce qui, dans cet ordre, n'engage pas l'âme et la destinée m'eût semblé mesquin. J'étais facile à prendre, mais par Yseult. Ce matin, je me suis trouvé plus tolérant. Je n'opposais pas un non de principe au grand amour ; mais je reconnaissais qu'il est le fruit d'une rencontre merveilleuse, et qu'il ne serait pas sage de se le promettre à point nommé. Je m'avouais même que mon travail aussi bien que mon sens actuel de la vie ne s'accommoderaient guère de l'accaparement de mes pensées et de mes heures par une vraie passion. Exclure l'amour de mon programme m'eût semblé certes un excès de discipline ; au point d'aller contre mon intention bien arrêtée de vivre des mois inoubliables. J'étais donc prêt à lui faire une place. Mais devant mon verre de Bellet, je transigeais pour un amour aimable et peu encombrant.

Et ce soir ? Je ne sais plus. Je n'ai pas retrouvé mon état de

grâce — un peu dangereux — de l'autre soir ; tout en le regrettant à demi. Mes pensées modérées de ce matin agissent encore sur moi, sans entièrement me convaincre. Je me dis : « Le grand amour peut attendre, n'est-ce pas ? La vie est longue. »

. . . . . .

IV

Ce matin, j'ai pris, place Masséna, un tramway qui m'a mené, par la rue de France, jusqu'à la route de la Lanterne. J'avais préparé mon expédition sur la carte. J'ai monté cette route, qui est étroite et sinueuse. L'on passe entre des villas qui la dominent de leurs murs de jardins, de leurs grilles, de leurs feuillages, de leurs façades, de leurs pilastres, de leurs balustres, de leurs fleurs : tous les ornements que l'homme peut mettre au service de son loisir, de sa rêverie et dont il laisse tomber sur le passant les ombres, les franges, les traînes. Chacune de ces villas semble enfermer un roman d'amour. J'admirais l'étrangeté du monde, où tout cela n'a pas omis de durer pendant qu'ailleurs...

Je suis arrivé au lieu-dit la Lanterne, qui est occupé par un café-hôtel et sa terrasse. Je me suis retourné vers Nice, dont la vue, de cet endroit, jetée au loin en écharpe, fait penser à la Naples des images légendaires, par une certaine composition de ville spacieuse, de rivage bien courbé, de mer parfaite, de montagnes ; par la présence, vers les premiers plans, de quelques arbres et arbustes bien isolés les uns des autres, ayant toute l'aisance de leurs gestes, posés comme des témoins qui regardent, qui s'extasient. Mais ce qui peut-être y fait plus encore penser, n'est-ce pas une sorte de convergence idéale qui se manifeste entre les beautés suprêmes que ce monde peut offrir ?

J'ai continué à monter. Je suis arrivé dans un nouveau pays, fait de croupes et de crêtes flanquées de vallonnements, et toutes vêtues de terrasses champêtres, tout étagées en jardins. Chaque parcelle de ce terroir n'est pas un pré ou un champ de

seigle, c'est un champ de fleurs. Chacune des petites maisons que l'on voit, gardiennes de ces champs, est bien rustique par sa forme et son toit ; c'est une maison de paysan mais ce paysan est cultivateur d'œillets, de mimosas, de jasmins, de roses et ce sont leurs couleurs, leurs nuances, leurs parfums qui le rendent soucieux. Du matin au soir ses outils rencontrent les mots et les épithètes dont s'est nourrie la poésie éternelle. Cependant le promeneur qui marche entre les murettes de ce lotissement fait pour les anges ne cesse d'être accompagné, de loin, par un horizon sublime. Et voilà qu'en avançant un peu plus, il découvre, en face de lui, par delà les champs de fleurs étagés et les petites maisons à toits roses, un paquet serré de cimes blanches, une touffe, un bouquet d'Alpes neigeuses.

Je déplorais la pudeur de nos temps. J'aurais voulu être pour une heure un homme très antique, ayant le droit de pousser des cris, d'improviser un chant, un poème, pour manifester son éblouissement et sa joie.

O merveille du monde ! avais-je envie de crier. Pourquoi suis-je seul ici ? Pourquoi n'y a-t-il pas ici des foules immenses qui se rassemblent sans autre but que d'acclamer ce que je vois ? L'homme décidément n'a de religion que pour le malheur.

Je pris mon déjeuner dans une auberge, ou plutôt sous la galerie, portée par de grêles poteaux de fer, qui régnait devant cette auberge, et que bordait une vaste cour agrémentée d'arbustes. Il faisait un peu froid. L'on me servit un vin trouble mais vif, une omelette, du ragoût de chevreau, et d'autres mets qui tous sentaient la colline, la pierraille, le soleil. Je me trouvais comblé, mais seul. Tout était bienveillance autour de moi. L'habitude de la crainte me faisait chercher des menaces mais il n'y avait point de menaces. Il fallait admettre qu'au moins un canton du monde était capable de vivre dans l'ivresse modérée des biens qui lui sont fournis. Cette réussite extraordinaire n'était même pas suspecte de répondre à une image préconçue. Jamais un de mes rêves ne m'avait conduit dans un pareil endroit. C'était vraiment un don de la bonne fortune. J'imaginais des statues de la Bonne Fortune, en terre cuite, placées çà et là dans les jardins qui m'entouraient. Je leur eusse volontiers porté des

guirlandes. Mon état d'esprit était celui des actions de grâces. J'avais envie de réparer l'injustice que les hommes ont tant de fois commise à l'égard de leur destin. Car, plus souvent qu'ils ne l'ont dit, ils furent comblés ; mais ils ne voulaient pas s'en apercevoir. Une vieille malédiction leur remue dans les entrailles. Ils ne savent pas tenir tête au bonheur. Quand le bonheur insiste un peu trop, ils inventent on ne sait quoi pour se débarrasser de lui. Même le récit du bonheur les fatigue. Ce qui est constamment délicieux, ils l'appellent fadeur ; par faiblesse, car pour savourer ce qui est constamment délicieux, l'âme doit se maintenir tout entière déployée, tous les pores ouverts, comme un corymbe au sommet de sa végétation, comme une femme amoureuse ; tandis que le malheur opère à coups de fouet et vient en aide aux lâches comme le charretier brutal aux mauvais chevaux.

J'avais envie de faire des déclarations d'amour. Je cherchais un être qui devînt responsable de toute cette beauté, de tout ce bonheur de vivre. Et il me semblait même que je n'avais pas le droit de le choisir avec rigueur, sous peine de manquer de générosité. Il aurait dû se présenter au premier détour d'un chemin que j'aurais pris, sortir du sol. Une bergère assise sur un talus près de ses moutons. Mais ce n'était pas un pays de troupeaux. Alors une cueilleuse de lavande? Je n'avais aucune idée de l'époque où se cueille la lavande.

Je suis rentré à Nice sans que mon exaltation se fût abattue. Laissé par le tramway au milieu de la place Masséna, j'ai pris au fond de la place la rue qui descend vers l'Opéra et je suis tombé dans l'animation moite, parfumée, du cours Saleya, au moment où allait finir le marché aux fleurs. Je me suis promené entre les étalages. Il y avait, à un certain endroit, des bouquets bariolés faits de fleurs fragiles, dont je ne savais pas le nom, dont je n'avais aucun besoin de savoir le nom. Que m'importait? Ils continuaient pour moi ce pays dont je venais où des anges paysans cultivent des fleurs sur des

terrasses étagées. J'ai acheté deux gros bouquets, que j'ai fait lier ensemble. Ensuite, je les ai tenus dans ma main ; je les ai regardés. Ils n'étaient certainement pas pour moi. Quel égoïsme, quelle sécheresse de cœur il m'eût fallu pour les emmener dans un logis solitaire, où il n'y avait pas un beau visage qui pût se pencher sur eux, se confronter à eux, les respirer !

J'ai appelé un gamin :

— Tu connais la place qui est devant l'église Sainte-Réparate ?

— Bien sûr. Mon père, il habite montée du Château.

— Bon. Alors tu sais qu'il y a sur la place un kiosque où l'on vend des journaux ? tu sais ? une petite baraque, comme celle qu'il y a devant le Palais de Justice ?

— Oui, oui.

— Tu donneras ce bouquet à la demoiselle qui est dans le kiosque. Tu lui diras : « C'est un monsieur qui vous envoie ces fleurs. » Tu sauras le lui dire ?

— Oui, oui. « C'est un monsieur qui vous envoie ces fleurs. » Et même, si elle me le demande, je lui dirai comment il est, le monsieur.

— ... Heu... oui, soit. Maintenant, il se peut que la demoiselle n'y soit pas. Alors, attends... tu vois ce café, là, où il y a les tables, dehors ?

— Celui qui fait aussi le bureau de tabac ?

— Oui, peut-être bien. Je vais m'y asseoir. Tu viendras m'y retrouver. Si la demoiselle n'est pas là, tu me rapporteras le bouquet. Si elle est là, tu me raconteras comment ça s'est passé. Hein ? Voici dix sous. Tu auras encore dix sous à ton retour.

Je m'installai à l'une des deux tables extérieures du café-tabac, et attendis que revînt mon petit commissionnaire. La circonstance était facile, frivole, douce. Elle sentait le vieux monde, celui de tout à fait autrefois, d'avant les problèmes. Elle s'accordait aux architectures que j'avais devant moi, au dernier ensoleillement un peu humide sur quoi cette journée s'achevait, à l'odeur de fleurs écrasées qui traînait sur le cours Saleya.

Ce ne fut pas long. Je vis reparaître le gosse à l'accent

chantant (j'adore l'accent de Nice qui n'a aucun ridicule, qui est fin et narquois).

Il me déclara, sur un ton de confidence bienveillante, d'égal à égal, dont la gentillesse me ravissait :

— Elle y était la demoiselle. Je lui ai donné le bouquet. (Il prononçait *été* et *bouqué*.) Je lui ai dit : « C'est un monsieur qui vous l'offre. » (Il mettait à offre un *o* très ouvert et très bref, presque un *a*.) Vous devez savoir lequel. (Il prononçait *leuquel*.) Un jeune monsieur très aimable.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle remerciait bien le monsieur ; que c'était bien gracieux de sa part. (Le *sieu* ou *cieu* se prononçait à bouche très petite.)

Vers l'heure du journal du soir je suis allé moi-même place Sainte-Réparate. J'ai vu de loin mon bouquet, installé dans un angle de l'étalage. Il occupait un récipient de verre que j'ai pris pour un pot de confiture et que la jeune fille avait dû se faire prêter par un épicier du voisinage. En somme j'étais fier.

La petite vendeuse m'a souri en me voyant approcher. J'ai senti qu'en me disant bonjour, elle hésitait à ajouter un remerciement, non par timidité, ni taquinerie, mais parce qu'après tout elle n'était pas rigoureusement sûre que l'auteur du cadeau ce fût moi.

Je la tirai d'embarras :

— Ah ! je vois qu'on a bien fait ma commission, dis-je en prenant mon journal et en désignant d'un coup d'œil le bouquet.

Elle partit en remerciements rieurs et confus. Elle avait bien pensé que c'était moi, mais elle n'avait pas osé m'en parler la première de peur, tout de même, de se tromper. Mes fleurs étaient bien jolies. Elle prononçait la première syllabe de jolies comme si elle s'écrivait *au*, et la seconde d'une façon très légère et à fleur de bouche, comme si la pointe de la langue venait placer l'*i* au milieu d'un baiser qu'envoyaient les lèvres.

Je lui dis, sur le ton de la conversation, que j'avais fait, le matin, une promenade dans les collines, du côté de la Lanterne, que j'avais pensé à elle en voyant les champs de fleurs et que

c'était pour cela que, n'ayant pu lui en rapporter de là-haut, je lui en avais fait envoyer du marché. J'ajoutai que je serais très heureux de faire un jour une promenade du même genre en sa compagnie. Elle devait connaître mieux que moi les environs de Nice. Elle pourrait sûrement me montrer des endroits agréables que je ne soupçonnais pas. Dimanche prochain, par exemple, est-ce que ce ne serait pas possible?

Elle m'écoutait avec de petits rires, des mines un peu effarées, des mouvements rapides des yeux et de la tête, qu'il n'était pas tout simple d'interpréter. La vivacité d'un oiseau sur une branche : allègre, mais inquiet. N'avait-elle aucune envie de consentir, et tout ce qui la préoccupait était-il de s'en tirer poliment avec un monsieur qui s'était montré aimable? Était-ce à des difficultés du côté de sa famille qu'elle pensait? J'avais aperçu deux ou trois fois dans le kiosque, à la place de la jeune fille, une femme de quarante ou quarante-cinq ans qui était peut-être sa mère, ou une tante. Elle devait certainement vivre en famille. Mais je n'avais jamais réfléchi à cet aspect de la question. Je n'avais aucune idée non plus du degré de liberté qu'on accorde aux filles dans les familles niçoises du peuple ni surtout de l'aspect que pouvait prendre une proposition pareille venant, non d'un garçon de la vieille ville, mais d'un monsieur étranger, qui n'était pas vieux, mais qui tout de même n'avait plus dix-huit ans, et qui, sans présenter les allures d'un richard, devait avoir de l'argent dans sa poche. J'ignorais même si la belle n'était pas déjà en possession, et au pouvoir, d'un amoureux ; et de quelle sorte d'amoureux il pouvait s'agir. Comme on met innocemment le pied dans une fourmilière, je venais peut-être de donner le branle à cent complications.

Pour lui laisser le temps de trouver une réponse, ou une défaite, je continuais à parler, un peu à tort et à travers. Je disais qu'il devait y avoir, par exemple, dans la banlieue, des auberges où l'on dansait ; que nous pourrions aller dans une de ces auberges l'après-midi, après avoir déjeuné ensemble ailleurs. Le soir, elle rentrerait quand elle voudrait.

Elle m'interrompit à plusieurs reprises pour me déclarer que j'étais bien aimable, mais que, vraiment, elle ne savait pas. Elle paraissait toujours très gênée, même un peu ahurie ;

mais, à mesure que je précisais mes intentions et que leur détail même en excluait toute noirceur, je sentais que la tentation commençait à lui venir. Elle finit par me prier de lui accorder jusqu'à demain pour une réponse définitive.

J'ai considéré cela comme un succès. Demain n'est encore que jeudi. Sauf si la réponse est un refus tout à fait net, il me restera du temps pour manœuvrer jusqu'à dimanche.

V

— Je me demandais si vous viendriez chercher votre journal, me dit la petite vendeuse, en m'accueillant. Et cette phrase, qu'accompagnait une ombre de moue, me sembla de bon augure.

— J'avais du travail, ai-je dit à mon tour. Eh bien ! avez-vous réfléchi à notre promenade de dimanche ?

Elle hésita un peu, en détournant ses yeux des miens.

— Oui... Pour se donner une contenance, elle déplaça le pot à confiture où mon bouquet commençait à se faner.

— Et alors ?

— Cela vous ennuierait si nous ne partions que l'après-midi ?

— Et que nous ne déjeunions pas ensemble ? Mais oui ; cela m'ennuierait beaucoup et ce serait dommage.

— Ah !... Et à quelle heure faudrait-il partir ?

— Le matin ? Mais cela dépendrait un peu de l'endroit que vous choisiriez comme but de la promenade. Y avez-vous réfléchi ?

— Oh non ! Je pensais que l'après-midi nous pourrions aller à Saint-André. Il y a le tramway direct. Ce serait commode pour revenir... Vous connaissez ?

— Non. Mais raison de plus. Je serais très heureux de connaître. C'est loin ?

— Oh ! non. Peut-être une demi-heure de la place Masséna.

— Parfait. Et c'est à Saint-André même que nous déjeunerions ?

Ses yeux s'éclairaient. Maintenant qu'elle avait surmonté son objection de principe ou purement pratique, je ne sais, à l'égard du déjeuner (car elle semblait bien l'avoir surmontée), il était visible qu'elle en venait à désirer que la promenade fût tout à fait réussie.

— Il y aurait bien une bonne place, dit-elle. Seulement il faudrait partir assez tôt.

— Nous partirons aussi tôt que vous voudrez.

— Vous ne connaissez pas Falicon?

— Je connais le nom pour l'avoir vu sur ma carte. Je sais aussi qu'on y fait du vin.

Un acheteur s'approcha du kiosque, et nous interrompit. Il dit quelques mots à la petite, en niçois. J'eus même l'impression, comme il m'avait regardé, qu'il la taquinait à mon propos. Il s'éloigna.

Elle reprit avec beaucoup d'animation :

— Nous pourrions prendre le tramway qui monte à Cimiez et qui va même plus loin, je crois, jusque vers Rimiez. Je ne sais plus bien l'endroit où il faut descendre mais nous demanderions. De là, on peut aller à pied jusqu'à Falicon. Ce serait peut-être une demi-heure, trois quarts d'heure de marche. Vous ne craignez pas la marche?

— Au contraire. Et je serai enchanté de faire tout ce chemin avec vous.

— A Falicon, je sais un endroit où ils donnent à manger. Oh! naturellement ce n'est pas du luxe. Chez Bonifassi. Et ils ont du vin très bon, qui est de leur récolte. On a une vue très belle sur la baie des Anges.

— Admirable! Il n'est pas nécessaire de les prévenir?

— Oh non! pas le dimanche. Nous n'aurons qu'à ne pas arriver trop tard.

— Vous dites : trois quarts d'heure de chemin à pied; mettons une heure, pour ne pas avoir de surprise. En tramway, combien?

— Une demi-heure, peut-être.

— Une heure et demie en tout. Comptons deux heures. Je vous attendrai à dix heures moins le quart au départ du tram... voulez-vous? place Masséna sans doute?

— Oui, je crois bien... Ou peut-être dans la rue qui est

derrière les Galeries... vous savez? Je suis bête. Je ne me souviens plus.

— Je me renseignerai, et je repasserai vous le dire... Nous serons donc là-haut largement avant midi. Nous pourrons commander le déjeuner un peu à l'avance. Et en attendant, nous prendrons l'apéritif.

— C'est ça!

Elle riait, de tout son cœur. Elle montrait ses gentilles incisives, un peu irrégulières. Elle n'avait plus envie, au moins pour l'instant, de se méfier de moi, ni de discuter. Elle était toute à son plaisir du dimanche prochain.

Elle continua :

— Nous redescendrons sur Saint-André quand nous voudrons. Falicon est tout en haut; Saint-André tout en bas dans la vallée. Le chemin est long, et il y a beaucoup de pierres. Mais il descend tout le temps. Ce n'est pas fatigant, vous verrez.

— J'en suis sûr. D'ailleurs nous boirons beaucoup pour ne pas sentir la fatigue... Figurez-vous, mademoiselle, que je ne sais pas encore votre nom... votre petit nom... Il faut que je le sache, n'est-ce pas?

— Antonia.

— Antonia? J'aime beaucoup ce nom.

— Oh!... pas moi! Je ne le trouve pas joli. On ne choisit pas!... Et vous, comment vous appelez-vous?

— Pierre.

— Celui-là, c'est un joli nom.

Une joie enfantine, à peine coquette, sans ombre de canaillerie, lui jaillissait des yeux. Comme elle était touchante!

« Pauvre petite! » me suis-je dit aussitôt. « Je n'ai sur toi aucun projet précis. Mais je me promets bien de faire en sorte que tu n'aies jamais de chagrin à cause de moi. Je souhaite que de toute façon ma rencontre reste pour toi un bon souvenir. Et que plus tard, dans beaucoup d'années, quand tu penseras à ce matin de la place Sainte-Réparate où nous combinions notre première promenade du dimanche à Falicon, ton visage soudain ne devienne pas sombre, comme à l'évocation d'un jour maudit; que si tu sens tout de même alors un pincement au cœur, ce soit de doux regret, avec une envie de défaillir,

de retomber en arrière les yeux fermés dans les bras de ta jeunesse. »

Ce ne devrait pas être de la part d'un homme un tour de force impossible, bien que d'ordinaire les hommes n'en aient aucunement souci. C'est à moi de me surveiller, de voir jusqu'où les choses peuvent aller sans prendre pour cette petite une signification sérieuse. Dommage que Jerphanion ne soit pas là pour m'aider de ses conseils ! Il a plus de compétence que moi quant à ce genre d'aventures. Il me dirait sans doute que les filles du peuple ont une sorte de sagesse, précocement acquise, et qu'elles sont les moins promptes de toutes à se monter la tête. Même quand, par exception, elles manquent d'expérience personnelle en matière amoureuse, elles savent par tradition, par un abondant enseignement oral, que les hommes, avec les femmes, cherchent d'abord à s'amuser, que les belles paroles ne leur coûtent rien et que, lorsqu'un homme fait la cour à une fille, la dernière chose qu'il ait en tête, c'est de s'engager durablement. Surtout s'il a plus ou moins l'air d'être un jeune bourgeois. Pour qu'elles finissent par croire que c'est arrivé, il faut évidemment que le partenaire s'en donne la peine et mente bien au delà du nécessaire. Bref, l'on est peu exposé à faire sur elles des ravages sentimentaux par inadvertance. Cette petite ne s'amourachera sûrement pas de moi, au sens grave du mot, si je laisse notre aventure se développer dans la facilité souriante, si je ne commets pas moi-même la sottise de placer les choses sur un plan inaccoutumé et solennel.

⧈

L'après-midi, j'étais plein d'indulgence pour tous les aspects de la vie. Après avoir un peu travaillé, je suis allé au Casino municipal. Mais oui ! Je me suis assis à une table du hall, j'ai commandé une consommation et j'ai écouté l'orchestre.

Il a joué, à la fin, les *Impressions d'Italie*, de Charpentier. C'est une œuvre que j'ai toujours beaucoup aimée et défendue contre ces raffinés dont la cervelle est étroite et n'a qu'une

seule entrée, pour qui admirer Debussy, par exemple, c'est se condamner à ne plus rien goûter d'autre ; de même qu'hier admirer César Franck, c'était renvoyer le *Carmen* de Bizet à la musique de cirque ; ou qu'il y a vingt-cinq ans être wagnérien signifiait qu'on considérait toute la musique de théâtre française ou italienne comme une boîte à ordures. (Aujourd'hui, Wagner, chez ces gens-là, n'est plus bon à jeter aux chiens.) Mais je n'avais pas entendu les *Impressions* depuis longtemps et je pouvais me demander si leur charme agirait toujours sur moi. Quelle heureuse musique ! Quelle jeunesse abondante ! Quelle vérité dans l'évocation ! Je ne connais rien en musique où il soit parlé de l'Italie avec cette justesse ravie. Quoi, par exemple, de plus aéré dans une lumière méridionale que *Sur les Cimes ?* ou de plus spirituel comme description cursive qu'*A Mules ?* Tout est si bien dit, avec une sorte d'exubérance brève. Ni rabâchage ni complaisance pour la cuisine technique, à un âge où elle flatte la vanité. Il ne devait pas avoir trente ans quand il a fait cela. Oui, je sais. Les gens reconnaissent que ce n'est pas mal. Et Charpentier après tout est célèbre. Mais qui, parmi les délicats, oserait proclamer que, ce jour-là, il a mis au monde, sans faire d'histoires, une de ces réussites comme il n'y en a pas tellement dans un quart de siècle ? A croire que notre époque a perdu le sens de la perfection aisée, du chef-d'œuvre empreint de naturel. Époque malade de timidité en art, doutant perpétuellement de son goût. Quand elle s'aperçoit qu'elle a donné, pendant tout un temps, dans le dernier vulgaire, elle se demande avec terreur s'il n'est pas vulgaire de respirer, de vivre.

JULES ROMAINS

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DES ÉTATS-UNIS

Il s'agit moins ici de décrire la politique extérieure des États-Unis que d'étudier les facteurs qui concourent à la déterminer : c'est le moyen d'aboutir à quelques constantes, permettant de comprendre et même de prévoir ce qu'est ou sera, dans telle circonstance, l'attitude américaine. Mais, si l'on veut que l'étude soit utile, il faut se mettre délibérément à la place d'autrui. Vouloir dicter à un grand pays comme celui-là ce qu'il devrait faire, même au nom de la plus parfaite logique, substituer notre point de vue au sien, serait non seulement une faute de tact impardonnable mais la plus sûre façon de se tromper.

PRESQUE autant que pour l'Angleterre, le facteur géographique est ici décisif mais il pourrait devenir aussi décevant car, si l'Angleterre n'est plus militairement une île, l'isolement du nouveau monde peut aussi bien, avant longtemps, cesser d'être une réalité. Mais c'est pour demain : aujourd'hui comme hier, cet isolement continental continue de jouer un rôle primordial dans la formation des doctrines politiques américaines. Voilà un immense pays, de complexion massive, bordé par deux océans, c'est-à-dire sans contact immédiat avec le reste du monde : il faut quatre à cinq jours de mer du Havre à New-York et quinze jours de Yokohama à San Francisco. C'en est assez, sans qu'il soit besoin d'aucun autre argument, pour justifier ce sentiment traditionnel d'immunité, qui survivra sans doute longtemps, même aux progrès fulgurants de l'aviation. « On ne viendra jamais me chercher si loin », se dit dans son bon sens l'Américain moyen et cette conviction, qui atteint son maximum dans le

Middle West, constitue le fondement élémentaire de l'isolationnisme. Comment, en effet, à Chicago, à Saint-Louis, imaginer sérieusement la réalité d'un péril venant du dehors? Cette réaction négative se double de la conscience d'appartenir à un continent distinct, terre de jeunesse, d'avenir et d'optimisme, qu'il faut préserver de l'emprise malfaisante du vieux monde. Cette peur instinctive de toute solidarité avec l'Europe ne doit être ni méconnue ni sous-estimée : elle est au fond synonyme d'un sentiment anti-européen.

Les États-Unis auront donc beaucoup de peine à être autre chose qu'Américains : leur continentalisme, raison d'être en somme de leur existence politique, les empêche de s'élever jusqu'au plan international ou même impérial : il s'ensuit, avec l'Angleterre, un contraste que les années, surtout depuis 1919, n'ont fait qu'accentuer. C'est chose frappante notamment dans le domaine économique. Ce pays, remarquablement autonome, n'est esclave ni de ses importations ni de ses exportations, et celles-ci ne lui ont jamais causé de graves soucis. Pendant tout le XIXe siècle, il n'a guère exporté que des produits bruts : jusqu'en 1890, le coton, le blé, la viande, le pétrole faisaient les trois quarts de l'exportation et les articles manufacturés n'y entraient que pour 16 p. 100. C'était le commerce d'un peuple jeune, faisant surtout état de ses ressources naturelles. L'opinion américaine en tirait cette conclusion que l'Europe a besoin des produits américains, sans que la réciproque soit vraie, d'où la conviction enracinée d'une sorte d'immunité : « Pourquoi nous gêner si l'on ne peut rien contre nous? » Tout le passé des négociations tarifaires entre l'ancien et le nouveau monde reflète cette assurance, qu'un changement profond dans la nature des échanges n'a qu'à peine ébranlée. L'opinion américaine se rend mal compte que les États-Unis sont devenus un pays créditeur, dont la balance commerciale obstinément favorable est un anachronisme : curieusement, le « complexe » du XIXe siècle survit.

Et pourtant, c'est vers l'interdépendance qu'on s'oriente, sans l'avoir voulu. Si l'on considère les statistiques commerciales des cinquante dernières années, il faut bien constater que, dans les importations, les matières premières tiennent

une place croissante ; par contre, les manufacturés représentent un pourcentage grandissant des exportations : 50 p. 100 en 1938, plus de 70 p. 100 si l'on ajoute les articles demi-finis. Le caractère de ce commerce est donc, de plus en plus, celui d'un pays évoluant dans le sens de l'industrialisation et qui ne pourrait maintenir son niveau d'activité sans l'échange international. Le fait que, de débiteur, il est devenu créancier et qu'il lui faut maintenant surveiller ses placements dans le monde entier contribue parallèlement à attirer son attention vers l'extérieur. On ne peut donc s'étonner que des préoccupations qui, jusqu'alors, lui avaient été relativement étrangères se soient imposées au gouvernement des États-Unis, principalement à partir du jour où, sortant pour la première fois de son rayon strictement continental, il a pris pied dans la zone caraïbe et dans le Pacifique. Très vite alors, il a éprouvé le besoin d'avoir une politique des matières premières, une politique des débouchés car il est plus difficile de vendre des manufacturés que des produits bruts : cette expérience est celle de tous les pays en voie d'expansion et elle les conduit à modifier le ton de leur politique. Mais l'opinion n'a pas manqué de s'apercevoir que pareille tendance contredit la doctrine et surtout l'habitude de l'isolement.

Aussi la transformation qu'on attendait ne s'est pas produite ou ne s'est produite du moins qu'incomplètement. Chacun voyait par avance une évolution rapide, entraînant les États-Unis dans la voie, disons impérialiste, suivie déjà par tant de grands pays, modifiant leurs méthodes, leur vocabulaire et jusqu'à leur tempérament. Mais pas du tout, ce développement, logique pourtant, s'est trouvé contredit par le caractère continental persistant de l'économie américaine et plus encore par l'esprit continental des Américains eux-mêmes. C'est chose vraiment singulière que cette persistance d'une autonomie économique dont aucun autre État ne donne pareil exemple : le pourcentage exporté de la production dépasse à peine ou n'atteint même pas 10 p. 100 !

Il y a sans doute, et elles sont célèbres, de puissantes industries exportatrices, typiquement nationales, mais il n'est pas sûr que ce soient elles qui donnent le ton, qui inspirent en fin de compte la politique du pays. Non moins important est le

groupe massif qui travaille pour le marché intérieur, sans jamais regarder au delà des frontières, préoccupé avant tout de se défendre contre l'importation. De ce point de vue, il existe toute une Amérique industrielle, singulièrement influente dans les couloirs secrets de la politique et dont il est difficile pour l'étranger de mesurer la véritable puissance. Peut-être est-ce la vraie Amérique : d'où la persistance de cette conviction que le pays peut vivre seul, prospérer et s'enrichir seul, sans aucun lien de solidarité avec les autres continents.

L'évolution, cependant, est dans le sens d'une production industrielle s'intensifiant au point d'être obligée de chercher au dehors des débouchés. Les gens informés le savent et des précurseurs, tels Blaine ou Mac-Kinley, l'avaient déjà deviné il y a un demi-siècle ; mais l'opinion, dans la mesure où elle le soupçonne, préfère ne pas le savoir et conserve ses réactions traditionnelles instinctives. La conséquence est une incertitude complète sur l'orientation générale à adopter. Une partie des intérêts évolue depuis longtemps, et surtout depuis 1919, vers la politique des relations internationales : c'est le cas de la finance new-yorkaise, des industries qui exportent. La masse demeure hostile : elle n'a pas eu à se louer de ses placements étrangers et, comme les Français, elle préfère le marché intérieur à l'exportation. Mercantiliste d'instinct, elle voudrait exporter sans importer. L'Angleterre du XIXe siècle avait été un régulateur bienfaisant des échanges internationaux, parce qu'elle savait justement importer et réexporter : les États-Unis auraient pu jouer ce rôle au XXe siècle mais jusqu'à présent ne l'ont pas fait.

L'Américain est donc étroitement continental soit par penchant soit plus simplement par tradition mais il est universel à sa manière : par son moralisme, à la manière anglaise, et par son attachement à certains grands principes, à la manière française. Cette idéologie teinte la politique américaine d'une couleur indélébile.

Le besoin de poser les problèmes, mêmes politiques, sous l'angle de la morale, est une attitude protestante, héritée des puritains : il faut, en toutes choses, dans la vie publique comme dans la vie privée, agir conformément à la morale, faire ce

qui est bien, se conformer aux impératifs de la conscience. Mais cela ne suffit pas car il faut encore inciter les autres, même les étrangers, à se comporter de la sorte. Point n'est besoin d'avoir la foi pour être ainsi car il s'agit d'une formation qui a pénétré si fortement dans le tempérament national qu'elle survit à la croyance. De ce point de vue l'Américain est naturellement un évangéliste ; il n'a donc jamais, ou presque, l'esprit de la véritable neutralité car, dans toute question, qu'elle le regarde ou non, il faut qu'il se prononce, qu'il donne son avis, non comme une opinion critique mais en faisant savoir qu'il approuve ou désapprouve, absout ou condamne. Après la guerre, les États-Unis se sont comportés moins en alliés ou associés, solidaires de leurs compagnons de lutte, qu'en arbitres, cherchant à mesurer consciencieusement le mérite ou les torts de chacun. Le président Wilson, quand il refusait de visiter les régions dévastées du Nord de la France, était surtout dominé par le scrupule qu'une impression trop vive ne vînt fausser la rectitude du jugement qu'il estimait avoir à rendre. Aux États-Unis, aucune solution ne peut être adoptée si le sentiment moral n'en est d'accord. Il y a danger d'hypocrisie, jamais de cynisme ou de fourberie, comme ailleurs. Cette hypocrisie elle-même peut être sincère, car, dans ce pays de la publicité, des campagnes bien menées dévient parfois et réussissent même à créer la passion populaire. Mais les méthodes russes ou allemandes font horreur aux Américains.

Presque du même ordre est l'attachement à certains grands principes de politique ou de droit. Du XVIIIe siècle, dont il est directement issu, le peuple américain tient la conviction que le régime démocratique est le meilleur ; le respect quasi-religieux qu'il témoigne pour la Constitution n'est qu'une forme particulière du respect, plus général, qu'il ressent pour le légalisme, pour le droit écrit s'exprimant dans une formule. Nous avons peine à nous rendre compte de ce qu'est la démocratie pour l'homme du nouveau monde : c'est plus qu'une forme de gouvernement parmi d'autres, c'est la raison d'être de la communauté américaine. Pourquoi les immigrants — ceux du XIXe comme ceux du XVIIe siècle — ont-ils traversé l'océan, secouant sur l'Europe la poussière de leurs pieds, si

ce n'est pour trouver de l'autre côté une terre vraiment nouvelle où l'individu échappe aux tyrannies du vieux monde? Un Français se conçoit même en dehors de la République mais, sous une poigne fasciste ou nationale-socialiste, je doute que l'Américain retrouve intact le ciment qui fait la véritable unité de sa patrie. Selon la coutume là-bas, la morale s'en mêle : quand les totalitaires raillent la démocratie, bafouent le droit international, tournent en ridicule la Société des Nations, c'est bien autre chose qu'une faute, c'est un crime et nous serons sévèrement jugés, nous qui sommes sur le front, de ne pas remplir notre devoir pour la défense de la liberté ! Les hommes politiques anglais ou français qui, au prix de sacrifices, ont essayé quand même de sauver la paix, n'ont récolté aux États-Unis que la plus franche impopularité. Il n'y a donc jamais, dans ce pays, de véritable neutralité morale : elle serait contraire à son tempérament profond. On en concluera justement qu'il doit être tôt ou tard attiré vers l'intervention, parce que juger c'est prendre parti, mais c'est alors que l'isolationnisme, réaction élémentaire de défense, fait invariablement barrage.

II

Les menaces totalitaires ont apporté récemment dans la politique américaine des préoccupations nouvelles mais les conditions que nous venons d'analyser ont, depuis longtemps, donné naissance à une doctrine, devenue traditionnelle et acceptée comme une sorte de legs sacré, qui comporte trois points fondamentaux. Le premier, base de tout le système, consiste à maintenir, vis-à-vis de l'Europe et au besoin contre elle, l'indépendance des États-Unis. Le second, qui n'est qu'une extension du précédent, vise à préserver l'ensemble du continent américain de toute emprise européenne susceptible de mettre en péril son indépendance : on admet les positions acquises mais on s'oppose à toute prise de possession nouvelle. Le troisième est une affirmation, de portée universelle, du principe démocratique et des règles du droit international : aucun

régime tyrannique, contredisant ou violant les principes sur lesquels la communauté américaine fait reposer son fondement, ne peut recevoir l'appui moral ou politique de celle-ci. On discerne, dans ce programme, la prédominance du facteur géographique puis, presque sur le même plan, la place décisive du facteur idéologique.

Trois préoccupations annexes que, malgré leur grande portée, on peut classer comme secondaires, sont nées du développement même des États-Unis et font partie intégrante de leur politique : la liberté des communications maritimes ou du moins de certaines communications nécessaires à la sécurité du pays ; la surveillance, dans le monde, de certaines matières premières dont l'économie américaine a besoin et de la répartition desquelles elle ne saurait se désintéresser ; la disposition de débouchés internationaux, non dans les conditions du libre-échange mais sans subir de discriminations.

Si le Gouvernement américain est fermement attaché à ce programme, il est par contre un certain nombre de choses auxquelles il ne tient pas, et il importe de le bien spécifier car l'Europe s'imagine souvent que l'Amérique a des ambitions semblables aux siennes, ce qui dans nombre de cas n'est pas vrai. A l'heure actuelle, après avoir parachevé depuis longtemps déjà son unité continentale, le peuple américain ne souhaite pas acquérir de nouveaux territoires : il a les mains pleines et l'entreprise ne l'intéresse pas, d'autant moins que les espaces immenses de l'Ouest n'ont même pas encore été mis complètement en valeur ; il pense même si peu aux conquêtes, dans le sens traditionnel du mot, qu'il n'arrive que difficilement à comprendre les querelles et les guerres de l'Europe pour des questions de frontières. Le voisinage, magnifiquement pacifique, sur une longueur de quatre mille kilomètres, des États-Unis et du Canada, nous est volontiers donné comme un bel exemple, que nous devrions bien suivre : je m'incline sans doute mais il faut avouer qu'avec une pareille abondance de kilomètres carrés, de part et d'autre, le mérite en est quelque peu diminué. Pourtant l'Europe a cru longtemps que les États-Unis allaient « prendre » le Canada, ce qui, dans le nouveau monde, n'a presque pas de signification. Une observation analogue s'impose pour les conquêtes colo-

niales. A plusieurs reprises le Gouvernement américain a eu des velléités colonisatrices mais elles n'ont pas eu de suites décisives et, du moins, lorsqu'il n'y avait pas de base navale en jeu, l'opinion s'en est tôt ou tard désintéressée : Cuba a gagné l'indépendance et, si l'on reste aux Philippines, ce n'est pas sans beaucoup d'hésitations. La vérité est que ce pays, foncièrement continental, n'a pas l'esprit colonial et c'est bien naturel puisqu'il possède, à l'intérieur même de ses frontières, le plus beau champ de colonisation.

Ainsi, toujours ramenés vers leur continent par la nécessité d'une sorte d'équilibre, les États-Unis semblent limiter volontairement leur domaine d'action, comme s'ils se refusaient à exercer une influence mondiale. De certaines parties de la planète, comme par exemple la zone du canal de Suez, ils sont complètement absents : le pourcentage de la marine américaine à Suez est pour ainsi dire inexistant, alors qu'à Panama, l'Angleterre, ainsi que d'autres pays européens, sont fortement représentés. Il me semble discerner que ce peuple, continental de tradition et de tempérament, n'éprouve aucun désir de domination universelle : il n'est pas sûr — ce n'est pas une critique — qu'on doive le classer parmi les peuples « impériaux ».

Cette politique de préservation continentale, car c'est bien l'idée qui est au centre de tout le système, s'exprime dans deux textes fameux dont l'autorité sur les Américains peut être qualifiée de biblique. L'un est le message d'adieu de Washington, à la fin de son second terme présidentiel : « L'Europe possède un système d'intérêts, pour elle essentiel, mais qui ne nous concerne pas ou du moins ne nous concerne que de très loin. Il s'ensuit des discussions, des querelles fréquentes, dont les causes nous sont totalement étrangères. Pourquoi compromettre notre paix et notre prospérité, en nous laissant impliquer dans les intrigues du vieux continent, dans ses rivalités, ses ambitions, ses luttes d'intérêt, ses fantaisies, ses caprices ? » Le second texte est le message du président Monroë, en date du 2 décembre 1823, devenu classique sous le nom de doctrine de Monroë : « Les continents américains, par la position libre et indépendante qu'ils ont assumée et maintenue, ne doivent plus être considérés désormais comme un domaine suscep-

tible de colonisation par une puissance européenne. Nous considérerons à l'avenir toute tentative de leur part d'étendre leur système à quelque portion que ce soit de cet hémisphère comme mettant notre sécurité en péril... Il nous serait donc impossible de considérer avec indifférence une intervention de cette nature. »

Le sens de cette politique est très net : je ne me mêle pas de vos affaires, ne vous mêlez pas des miennes. En ce qui concerne l'Europe, l'attitude est même complètement négative, puisque les États-Unis ne sont même pas censés prendre parti dans des querelles, si lointaines qu'ils affectent de ne pas les comprendre. Voilà l'esprit de la parfaite neutralité, celle qui s'en lave les mains, encore que l'opinion américaine éprouve, on le sent, une peine croissante à ne pas donner son avis.

En 1914, par exemple, chaque Américain éprouve une préférence, l'Est pour les Alliés et sans doute l'Ouest pour les Empires centraux, mais personne, non personne, ne songe à intervenir et quand Wilson est réélu, en 1915, c'est pour avoir maintenu le pays en dehors de l'affaire. Alors, dira-t-on, pourquoi les États-Unis sont-ils intervenus en 1917? Réponse de l'Américain moyen, naïve peut-être, mais qui lui laisse tout le mérite de la collaboration : « La cause des Alliés était juste. » Réponse des réalistes : « Bafouée dans la guerre sous-marine, l'Amérique, en fin de compte, n'a pu faire autrement que déclarer la guerre. » Réponse plus profonde, soupçonnée seulement par quelques esprits politiques, mais qui peut-être a été la raison même de la décision : « Nous ne pouvions laisser tomber l'Empire britannique, et avec lui le système d'hégémonie des pays de langue anglaise dans le monde. » De ce point de vue, ce ne serait ni pour la Belgique ni pour la France que les États-Unis auraient pris les armes mais pour la solidarité anglo-saxonne. Plus exactement, c'est pour la préservation, dans tous les continents, avec une position de prééminence, de la civilisation de langue anglaise, commune aux Anglais et aux Américains. L'extension hors d'Europe de la domination allemande, fondée sur d'autres principes et d'autres méthodes, eût signifié pour les États-Unis la rupture d'un régime économique international dont ils considéraient

le maintien comme essentiel. Ils ont estimé qu'il valait la peine de faire la guerre pour le défendre. L'intervention américaine a été le résultat d'une somme de ces trois facteurs et chacun, suivant le point de vue où l'on se place, y a contribué.

On ne se trompera pas en voyant dans cette intervention sans précédent un abandon caractérisé de la tradition léguée par Washington. Sans doute s'agit-il toujours au fond de préserver le nouveau monde des intrusions de l'ancien mais cette fois la défense se fait offensive, comme quand une forteresse assiégée occupe les positions avancées qui la couvrent. Surtout on cesse de dire aux Européens : je ne prends pas parti dans vos querelles. On s'associe militairement à certains d'entre eux contre les autres. Monroë, certainement, n'avait jamais envisagé la défense continentale de cette façon-là ; c'est peut-être que la puissance britannique, alors en train de s'étendre sur le monde, ne lui portait pas vraiment ombrage : même langue, même mœurs, même civilisation. Or, leur participation à la guerre européenne a entraîné les États-Unis si loin de leur zone d'action familière, si loin surtout de leurs habitudes traditionnelles, elle a provoqué chez eux une réaction politique et morale si inconfortable que, sitôt la paix conclue, et ne se résolvant même pas à la signer, on les a vus revenir instinctivement à leur attitude ancienne : retrait soudain, presque brusque, refus d'accepter en Europe la moindre responsabilité. On signifiait ainsi aux associés d'hier que c'était fini et surtout qu'il ne fallait pas voir, dans la collaboration dont ils avaient bénéficié, un précédent susceptible d'être invoqué à l'avenir.

Un proverbe oriental dit qu'une tradition commence dès la première fois. En tout cas, un événement de cette importance ne permet plus le retour pur et simple à l'état antérieur. Depuis l'intervention américaine, les relations entre l'Europe et l'Amérique, n'ont plus jamais été les mêmes. Les Européens se sont accoutumés à cette aide venue du dehors et ils espèrent toujours, au fond d'eux-mêmes, en tirer de nouveau profit. Mais la chose vraiment nouvelle et grosse de conséquences, c'est que les Américains eux-mêmes ont pris l'habitude de s'occuper des affaires du vieux continent. Ce n'est pas tant qu'ils y trouvent un intérêt direct, encore qu'ils aient maintenant des

créances et des investissements à défendre, mais, tentation plus subtile, ils se sont accoutumés à être consultés comme experts et même comme arbitres. Il est vrai qu'au milieu d'un écroulement général, les valeurs américaines s'élèvent à un niveau de prestige exceptionnel. Plus que jamais, dans ces conditions, l'opinion américaine s'habitue à prendre parti, à donner son avis, à prononcer des jugements. Mais — et c'est là que la tradition reprend tout son ascendant — le Gouvernement se refuse à tout engagement. Les interventions sont officieuses, s'il y a des délégués, ceux-ci ne sont pas officiellement mandatés ; il s'agit souvent de simples observateurs et, si ce sont des personnalités importantes qui sont mises en avant, elles ne parlent qu'en leur propre nom ; l'action est bénévole, un peu moralisante, comportant pour l'obligé l'équivalent d'une leçon ; elle est unilatérale, jamais contractuelle, ce qui fausse le caractère de toute cette politique. C'est dans cet esprit que les États-Unis refusent de signer le traité de Versailles, le pacte de la Société des Nations, d'adhérer à la Cour de Justice internationale ; s'ils prennent l'initiative du pacte Kellogg, c'est parce que celui-ci n'impose, à vrai dire, aucune obligation. On se trouve en présence d'une tendance double et contradictoire : d'une part, la conviction sincère qu'il faut encourager les bons et condamner les mauvais, ce qui est tout de même de l'intervention ; mais de l'autre, un recul, quasi-physique, devant les conséquences éventuelles d'une attitude, contraire au testament de Washington et susceptible d'entraîner de nouveau le pays dans le tourbillon européen. Le *Neutrality Act* (1935-1937) exprime, à son maximum, cette espèce d'horreur physique de l'opinion américaine devant le gouffre européen mais cela juste au moment où l'attrait d'intervenir — au moins moralement — dans les problèmes du vieux monde est devenu de plus en plus fort.

La politique des États-Unis ne peut se comprendre si l'on ne tient pas compte de cette contradiction, du reste parfaitement plausible et qui perd son apparence paradoxale si l'on considère la topographie morale de l'opinion. L'isolationnisme exprime l'instinct élémentaire de la masse, surtout dans l'Ouest, où il représente l'immense majorité. Par contre, les partisans d'une forme quelconque d'intervention ou de collaboration en

Europe, même limitée à des conseils ou à un appui moral ou simplement au fait qu'on ne s'en désintéresse pas, ne constituent que des minorités, actives, passionnées, quelque peu agitées mais influentes du fait qu'elles se recrutent dans des élites ou des milieux imbus de l'esprit d'apostolat : là aussi, et non moins que dans les troupes massives de l'isolationnisme, nous sommes au cœur de l'Amérique la plus authentique. Comme ces groupes sont ceux que le visiteur étranger rencontre invariablement quand il débarque, il risque de se méprendre sur leur importance véritable mais elle pourrait quelque jour devenir décisive, comme celle d'un ferment faisant lever la pâte. N'oublions pas quelques milieux anglo-saxons et protestants relativement soustraits à la lumière crue de la publicité, où se prennent en fin de compte les décisions, je ne dis même pas politiques mais nationales, essentielles. Où a-t-on pris, en 1917, la décision suprême de marcher, et pourquoi ?

III

En 1918, l'Amérique, rassurée par une victoire sans précédent, estime sincèrement que la démocratie a gagné la partie, que les principes du droit international sont désormais acceptés dans le monde et que, pour eux, l'avenir est garanti : le programme wilsonien, *make the world safe for democracy*, va être réalisé. On croit également que le continent américain est désormais à l'abri des ambitions ou agressions européennes. Il faut ajouter que l'hégémonie britannique hors d'Europe continue, élargie en hégémonie anglo-saxonne : elle est synonyme de suprématie de la race blanche, avec généralisation de l'usage de la langue anglaise, synonyme aussi d'un minimum de libéralisme économique. Le régime mondial du XIXe siècle, qui donne en somme satisfaction aux États-Unis, semble donc garanti d'un nouveau bail. S'il doit vraiment en être ainsi, le but de guerre de l'Amérique a été atteint.

Une douzaine d'années se sont à peine écoulées que, peu

après 1930, les responsables américains commencent à se rendre compte, obscurément d'abord puis avec une netteté grandissante, qu'aucun de ces trois points n'est acquis. La démocratie, le droit international, la Société des Nations sont attaqués, discutés, bafoués ouvertement, non seulement en tant que faits politiques mais dans leur signification doctrinale ; l'idéologie totalitaire, qui se dresse contre ces valeurs anciennes, contredit agressivement la foi démocratique, entreprend partout de se substituer à elle. Chose plus grave, du moins dans ses répercussions immédiates, la propagande totalitaire pénètre subrepticement dans le nouveau monde lui-même, s'insinuant par l'intérieur dans les pays latins d'Amérique, y gagnant des sympathies, inspirant même certains régimes issus de révolutions sans doute encouragées, ce qui est plus dangereux que les expéditions coloniales du passé. Enfin il faut bien se rendre compte que l'hégémonie britannique est l'objet d'une contestation qui se fait de plus en plus agressive : l'Empire est sans doute capable de se défendre mais il est si grand qu'il peut lui devenir difficile de se défendre partout à la fois. S'il recule, c'est tout un système mondial, le système anglo-saxon, qui est menacé.

En présence de ces orages qu'on voit se former à l'horizon et dont les répercussions peuvent s'étendre à l'Amérique elle-même, ni la doctrine de Monroë sous sa forme négative ni l'isolationnisme élémentaire qui se replie sur lui-même en fermant les yeux n'apparaissent plus comme des solutions suffisantes. Elles peuvent satisfaire l'opinion, qui ne voit que l'immédiat, mais les responsables sentent bien que, dans un monde de plus en plus unifié et solidaire en dépit de ses compartiments, il faudra désormais se préoccuper soit de l'Europe soit de l'équilibre général des continents. Lindbergh peut bien rassurer l'Amérique en lui disant que l'Atlantique demeure la même frontière infranchissable qu'autrefois, il n'en demeure pas moins que son vol fameux, qui est de 1928, a supprimé l'Atlantique en tant qu'espace.

L'esprit de la politique américaine s'est ressenti de ces changements, qui ont été suivis de près par le retour des démocrates au pouvoir, en 1933. Le ton, depuis lors, n'a plus été le même, quels qu'aient pu être les retours offensifs de

l'isolationnisme. Le président Roosevelt a mis l'accent, dans les relations internationales sur le libéralisme, et dans la politique intérieure sur l'orientation de gauche. Cette double attitude, relativement nouvelle aux États-Unis, l'oppose directement aux leaders totalitaires ; ses prédécesseurs, les Coolidge, les Hoover, républicains hamiltoniens, subissaient bien autrement que lui l'attrait des principes conservateurs et autoritaires. De ce fait, le Gouvernement a été amené à reconsidérer les fondements mêmes de sa politique à l'égard, soit de l'Europe soit de l'Amérique latine soit du monde extra-européen dans son ensemble. Soulignons tout de suite que, prenant ainsi de l'avance sur une opinion publique moins informée, plus lente à s'adapter et surtout instinctivement attachée à ses traditions, le président risquait de s'isoler d'une armée immense, qui ne le suivait pas ou ne le suivait que de loin.

Vis-à-vis de l'Europe, on sent une transformation d'attitude frappante. Au lendemain de la paix, il y avait eu tendance manifeste à excuser l'Allemagne, à condamner la France : on ne pardonnait à celle-ci ni la Ruhr ni sa rigueur dans les réparations ni surtout les dettes interalliées ; cette France, qu'on avait acclamée avec passion en 1917 et 1918, elle avait fini par faire, dans certains cas, figure de pays antipathique, que l'esprit de justice ne commandait pas de soutenir contre la pauvre Allemagne. A l'égard de l'Angleterre, la position était plus complexe. Instinctivement, c'est elle qu'on prenait comme guide en Europe, et cela se comprend : nouveaux dans les affaires du continent, souvent ignorants des langues qui s'y parlaient, les Américains faisaient de préférence leur compagnie des Anglais, avec lesquels ils pouvaient s'expliquer, protestants comme eux et dont les mœurs après tout étaient voisines des leurs ; c'était encore un peu la famille, tandis que tous les autres n'étaient que des étrangers, dont ils se méfiaient. Qu'ils se méfiassent aussi un peu des Anglais, c'est possible, mais relativement c'était de la confiance. Du reste, l'Angleterre faisant en Europe une politique de réserve, n'avait pas de peine à se faire approuver des États-Unis, qui même l'eussent plutôt retenue, redoutant toujours qu'elle n'allât se compromettre dans quelque imbroglio continental. La « Perfide Albion », pensait-on, était si habile qu'elle pourrait bien

entraîner la naïve Amérique dans quelque aventure ne la concernant pas. Le *Neutrality Act* est certainement, dans une large mesure, l'expression de cette méfiance, qui n'épargne pas même le pays européen avec lequel les États-Unis ont le plus d'affinités.

Or, il faut constater qu'à partir de 1931 l'attitude change et que les États-Unis passent, dans l'action diplomatique, du camp de la prudence à celui de l'activisme. Le Gouvernement de Washington, en cela suivi et même poussé par la partie agissante de l'opinion, condamne avec une impatience croissante les violations du droit international ; sa condamnation s'étend même à ceux qui manquent de zèle dans la protestation, à ceux que la Révolution appelait les suspects de modérantisme. En 1931, il est prêt à soutenir la Société des Nations, si celle-ci s'oppose à la politique japonaise dans la Chine du Nord : on sait que sir John Simon ne se décide pas, hésitation qui ne sera, aux États-Unis, ni oubliée ni pardonnée. En 1935, dans l'affaire d'Ethiopie, le président Roosevelt, sans du reste prendre la tête du mouvement, approuve et soutient avec conviction la politique des sanctions : les tentatives de conciliation, au prix assurément de quelques sacrifices de principe, sont sévèrement accueillies et l'on a l'impression que l'opinion américaine (le Gouvernement aussi sans doute) les considère comme une trahison, comme un acte immoral. L'attitude n'est pas celle de la neutralité : on prend parti, au nom d'une conception mondiale de la politique.

Il y a longtemps, du reste, que les États-Unis ont condamné le principe des régimes totalitaires. Mussolini, Hitler surtout, sont l'objet d'une réprobation qui dépasse la simple réprobation politique ; on peut dire qu'il y a alerte de la conscience protestante, difficile à distinguer en l'espèce de la conscience démocratique. Que la propagande juive ait joué un rôle important dans cette excitation de tout un peuple contre un système de gouvernement qui contredit quelques-uns des principes les plus évidents de la civilisation occidentale, c'est certain, mais on peut avancer, sans crainte de se tromper, que la protestation puritaine eût, à elle seule, suffi. Même ceux que cet argument de la morale ne touche pas s'inquiètent de l'ombre

que l'Allemagne nationale-socialiste projette sur l'Amérique latine : il y a là trop de pays, de tradition dictatoriale, où les méthodes hitlériennes peuvent trouver de l'écho : n'est-ce pas un péril pour cet équilibre mondial anglo-saxon que les États-Unis souhaitent maintenir? On est ainsi conduit, insensiblement, à préférer les puissances libérales aux puissances totalitaires, ce qui implique, une fois de plus, que l'on prend parti, moralement pour commencer, mais, de fil en aiguille, quasi-politiquement : c'est un acte politique que le geste symbolique par lequel le président rappelle, pour information, son ambassadeur de Berlin.

Le problème de l'indépendance continentale américaine vis-à-vis de l'Europe se pose, dans ces conditions, d'une façon nouvelle. Il est vrai que la doctrine de Monroë subsiste : que l'on relise les textes cités plus haut, ils sont toujours actuels, encore peut-être qu'ils ne soient plus suffisants. La menace est plus diversifiée que par le passé, plus subtile aussi : attaque militaire toujours possible, sinon contre le territoire du moins contre les communications, offensives économiques, pénétration de ferments totalitaires, de façon aussi invisible que la diffusion des germes vecteurs des maladies. Les États-Unis envisagent une triple défense.

Celle de la solidarité continentale de tous les pays américains, par la politique du bon voisin. Le président Roosevelt, et ç'a été l'une de ses premières déclarations, a entendu faire du panaméricanisme, non plus un instrument d'impérialisme, comme on avait pu autrefois en concevoir le soupçon, mais une affirmation d'amitié inter-américaine : « Je désire, disait-il dans son message inaugural du 4 mars 1933, que notre pays se place sous le signe de la politique du bon voisin, celui qui, résolument, se respecte lui-même et par conséquent respecte les droits d'autrui, le voisin qui reconnaît le caractère sacré de ses engagements, dans un monde où il y a des voisins ». Cette prévenance, dont le ton même exprime la sincérité, est nouvelle. Sans doute est-ce toujours, comme dans le passé, une politique d'influence mais, même si elle comporte une arrière-pensée de protection, c'est la solidarité qui est mise en avant.

C'est que réapparaît, avec une force nouvelle, une préoc-

cupation traditionnelle de la politique des États-Unis, la nécessité de défendre les approches du continent américain. Nous disons approches, plutôt que communications, ce qui distingue le point de vue américain du point de vue anglais, parce que les États-Unis n'ont pas, comme l'Angleterre, besoin de leurs importations pour vivre. Mais il s'agit impérieusement de ne pas permettre qu'un adversaire éventuel s'établisse sur tel point susceptible de devenir entre ses mains une base offensive. Je ne pense pas que Washington ou Monroë eussent pensé différemment mais la double nouveauté c'est qu'on est amené à distinguer entre les puissances européennes et que la délimitation de la zone de sécurité n'est plus la même. Les États-Unis considèrent que la présence de pays comme la France ou l'Angleterre, même à proximité des côtes américaines et même sur le continent, ne constitue pas un péril. Ils éprouveraient certainement un sentiment différent à l'égard d'autres puissances. Mais la préoccupation ne se limite plus à ce rayon relativement étroit car les progrès fulgurants de l'aviation, comme ceux du sous-marin, permettent des attaques jugées hier encore inconcevables. De même que l'Angleterre s'est rendu compte, il n'y a pas longtemps, que sa ligne de défense avancée est sur le Rhin (constatation qu'elle n'a pas faite sans en recevoir comme un choc moral), l'Amérique est en train de se demander dans quel secteur de l'Atlantique commence vraiment pour elle le danger. Nous comprenons certes que l'opinion américaine envisage avec crainte, à ce sujet, des conclusions qui pourraient paraître excessives — l'opinion anglaise avait fait de même — mais la question n'en demeure pas moins posée, à une époque où la distance, considérée comme une protection, semble se réduire au point de se volatiliser.

Cette question des approches est un des aspects immédiats du programme de défense solidaire que les États-Unis, dans les conférences panaméricaines, essaient de faire adopter. Dès 1936, à Buenos-Aires, le principe d'une consultation automatique, en cas de danger menaçant le continent, est admis. Mais la susceptibilité traditionnelle des États latins recule devant la constitution d'un organisme permanent de consultation (les Dominions ont éprouvé la même méfiance

à l'égard de l'Angleterre) et ils refusent également d'accepter qu'une révolution, d'esprit totalitaire, mette en mouvement le mécanisme de la consultation. Mais l'important est que ce mécanisme existe : on le voit en effet jouer dès que la guerre éclate, en septembre 1939, et l'importance de ses résultats ne saurait échapper. La Conférence panaméricaine, réunie à Panama en octobre 1939, proclame l'établissement d'une zone de sécurité autour du continent américain, zone où patrouilleront les navires et les avions des États intéressés, afin de protéger le trafic américain contre toute agression des navires des puissances belligérantes. Dans l'Atlantique, cette zone est fixée à partir de la frontière du Canada et des États-Unis, sur une profondeur de 300 milles au large des États-Unis et de l'Amérique centrale, de 300 milles également au large des côtes du Brésil et de 100 milles le long des côtes de l'Argentine.

La tendance à étendre la limite des eaux territoriales américaines constitue une innovation de droit international dont la gravité n'échappera pas et qui peut appeler de sérieuses objections. Mais bornons-nous à constater que cette doctrine est l'expression du souci de protection continentale que l'on discerne toujours au premier plan dans la politique des États-Unis. On peut se demander si le choix de 300 milles est vraiment une solution? La limite n'est-elle pas trop étendue pour être efficace au titre de la police des mers, et n'est-elle pas insuffisante du point de vue militaire, si c'est d'Europe que vient le péril?

Mais le problème le plus angoissant que les circonstances nouvelles posent pour les États-Unis est celui de leur attitude vis-à-vis du monde en général, considéré comme une unité où tous les continents sont solidaires. L'opinion publique, se référant à Monroë, nie l'exactitude de la proposition mais l'expérience enseigne que la puissance qui domine l'Europe tend ensuite à déborder hors d'Europe, à viser la direction mondiale : ce serait assurément le cas d'une Allemagne victorieuse. Pareille modification d'équilibre serait-elle indifférente aux Américains? En dépit de ferments anti-anglais, dont nous avons noté la persistance et qui parfois s'expriment bruyamment, il semble évident que le régime d'hégémonie

britannique dans le monde satisfait les États-Unis. Considérant les Anglais comme étant en somme « de la famille », ils se reposent tacitement, presque inconsciemment, sur eux de cette fonction de direction internationale qui est, ne nous y trompons pas, la garantie du maintien des positions de la race blanche elle-même.

Supposons l'Angleterre évincée de l'Asie, la race jaune se libérant de l'Occident et prenant éventuellement l'offensive, pourrait-on considérer la destinée des blancs dans le Pacifique comme désormais assurée? Supposons, par une autre hypothèse, l'Allemagne se substituant à l'Angleterre comme leader mondial, pense-t-on que persisteraient les conditions internationales dont profitent aujourd'hui les Américains et qui comportent un régime de liberté, d'échanges intercontinentaux, avec l'usage généralisé de la langue anglaise? La terre cesserait d'avoir une tonalité anglo-saxonne. Les États-Unis se rendent-ils compte des conséquences qu'aurait, soit pour la civilisation occidentale soit pour eux-mêmes, un renversement de cette portée? S'il s'agit du grand public, il semble que non car c'est à peine s'il a envisagé l'hypothèse. La notion de la solidarité générale de la race blanche me paraît même avoir reculé depuis vingt ans et je demeure frappé du fait que, lors du blocus de Tien-Tsin par les Japonais, l'opinion aux États-Unis ne se soit pas émue davantage d'une épreuve dont la répercussion atteignait en somme tous les gens de race blanche. Mais ces réactions superficielles n'ont pas d'importance décisive car les responsables sont avertis. Ils savent très bien, en dehors de tout sentiment, que la chute de l'Empire britannique signifierait un grave recul pour les États-Unis, dans tous les continents et même dans le leur. Avec quelque naïveté, un membre du Congrès le disait récemment dans une interview : « Les États-Unis n'interviendront dans aucun cas en Europe, sauf si la flotte britannique est coulée. » On saisit là sur le vif le conflit d'un argument politique décisif et d'un instinct traditionnel d'abstention opérant en sens contraire. Il faut donc rayer entièrement la conviction, qui a existé longtemps chez nous, que les deux pays anglo-saxons, sont au fond des rivaux, qui finiront quelque jour par s'opposer l'un à l'autre. Ce n'est pas vrai : la réalité est celle

d'une collaboration de base, non écrite, qui s'exerce par les éléments dirigeants et responsables, au besoin contre les frémissements tout superficiels de l'opinion. Il est permis d'affirmer, dans ces conditions, qu'une menace de ruine de l'Empire entraînerait l'intervention américaine. Les États-Unis n'ont pas l'ambition de faire, dans le monde, ce que fait l'Angleterre ; peut-être n'en ont-ils pas le génie : ils tiennent au contraire à ce qu'elle continue à remplir une fonction dont elle s'acquitte avec maîtrise et dont l'abandon par elle signifierait, pour la civilisation, le plus grave recul.

IV

Nous avons essayé d'analyser, le plus consciencieusement possible et en nous plaçant du point de vue des États-Unis eux-mêmes, les éléments qui entrent en jeu dans la constitution d'une politique extérieure américaine. Ils sont contradictoires parce qu'ils font intervenir la prévision politique, la passion idéologique, l'instinct de préservation élémentaire que chacun éprouve au bord d'un gouffre.

Nul ne peut dire en effet vers quelle destination finale la politique des États-Unis est orientée. Ne cherchons même pas à faire une prévision qui pourrait être prise pour un conseil et qui provoquerait une susceptibilité bien naturelle chez des gens capables de se déterminer eux-mêmes. Il faut que l'opinion américaine se rende compte que nous cherchons à la comprendre et que nous ne prétendons pas lui dicter ses propres conclusions. Demandons-lui, à notre tour, de constater que nous luttons sur un front de démocratie et de libéralisme, derrière lequel sont ainsi mises à l'abri des valeurs humaines, non moins nécessaires au nouveau monde qu'à nous-mêmes.

ANDRÉ SIEGFRIED

HENRI GIRAUD, GÉNÉRAL D'ARMÉE

Regardez-le bien : il est grand « en tout », disait de lui Lyautey. Et, de fait, dès qu'on le voit, on se sent le besoin de bien le regarder. Plaisir des yeux sans doute, au spectacle de son allure magnifique, mais soumission soudaine à son attrait qui satisfait le cœur et repose l'esprit. « On ne peut pas lui résister, il vous « possède » et l'on en est heureux. » Ainsi, parlant de lui, s'expriment ses officiers.

Lyautey avait raison : Giraud est grand « en tout » ; et il l'est simplement car il s'étonne qu'on l'admire. A l'entendre il n'est pas plus responsable de ses mérites que de sa taille. Et, pourtant, ses mérites sont ceux d'un héros de la légende.

Nos actes nous suivent mais les actes aussi de ceux qui nous ont précédés. La chaîne était de pur métal à laquelle Giraud a fixé son maillon ; l'amour de Dieu, de la patrie, de la famille en forment la soudure.

Henri Giraud est de vieille souche bourgeoise. Né à Paris, le 18 janvier 1879, il fait de sérieuses études à Stanislas, à Bossuet, à Louis-le-Grand où il a pour condisciple Paul Reynaud, enfin à Saint-Louis où il achève de préparer Saint-Cyr.

Il a dix-neuf ans quand il franchit la porte de notre École militaire. Il en sort sous-lieutenant au 4e régiment de zouaves car il a choisi de servir en Afrique. Il tient garnison à Bizerte,

à Ain-Dram puis à Tunis. Les notes de ses supérieurs prévoient son avenir. A ses hommes, dont beaucoup sont des vétérans, il s'impose, malgré son très jeune âge, par la vigueur de son commandement, son souci de justice et l'intérêt qu'il leur témoigne. Quant à ses camarades, du premier coup, « il les emballe ».

Au bout de sept années de Tunisie, Giraud, qui, au cours d'une permission, s'est marié à Dijon — et c'est un beau roman qui ne nous appartient pas — songe à rentrer en France, non point pour y poursuivre sa carrière car, habitué comme il l'est aux larges horizons, il ne saurait plus se contenter du cadre étroit de la métropole mais il veut ajouter à son bagage d'officier. L'École de guerre le tente, qu'à ses heures de loisir il a déjà « travaillée ». Il rentre à Paris, se présente au concours : il est admis. Capitaine et breveté d'état-major, il est, en 1909, affecté comme stagiaire à l'état-major du IXe corps d'armée puis placé hors cadre à l'état-major de la 1re brigade de cuirassiers, à Tours. Ce fantassin est un cavalier accompli, qui restera toute sa vie passionné de cheval.

Mais voici le moment de répondre à l'appel impérieux de la terre africaine. Giraud demande une compagnie dans son ancien régiment : on la lui donne. Nous sommes en 1913 ; l'année suivante, c'est la guerre !...

Le 4e zouaves, à son débarquement en France, passe à la 38e division et rejoint à la frontière belge la cinquième armée (général Lanrezac). Le 23, le régiment est engagé mais Giraud ne connaîtra pas la griserie de la victoire. La bataille livrée est perdue. C'est Charleroi. La retraite devient générale. La 38e division, chargée de retarder la marche des Allemands, prend l'offensive devant Guise. Lanrezac arrête l'ennemi. Au cours du mouvement, l'ordre est donné au 4e zouaves de charger à la baïonnette. Giraud lance sa 14e compagnie mais il tombe, la poitrine percée d'une balle. Le sergent-

major Sabiani, qui le croit mort, court à lui pour prendre ses papiers et l'argent du « boni », mais lui-même est atteint et s'écroule sur le corps de son capitaine. Le sergent Puet, qui voit le drame, attestera que l'officier et son sergent-major ont bien été tués. Leur acte de décès sera dressé.

Décimée, la 14e se replie sous la protection des mitrailleuses du lieutenant Helbert qui, nommé commandant de la compagnie, renvoie à madame Giraud la cantine, le sabre et la chéchia de son mari... Mais Giraud n'est pas mort. Revenu de son évanouissement au cours de la nuit, il a été ramassé par les Allemands et dirigé sur Origny-Sainte-Benoîte où monsieur et madame Cléry, de gros grainetiers de Paris, surpris par l'invasion ainsi qu'une de leurs amies, mademoiselle Lemaire, ont installé une ambulance. Au médecin-major allemand, Giraud demande l'autorisation d'adresser une lettre à sa femme et qui ne contiendrait que des nouvelles de sa vie. Le major la refuse.

— La situation serait renversée, je le ferais pour vous, lui dit Giraud.

— Oui, les galants Français ! observe le major.

Mais le lendemain, l'Allemand lui tend une enveloppe au nom de sa propre femme.

— Elle fera parvenir. Mettez votre lettre dedans.

La lettre devait arriver trois semaines plus tard à madame Giraud qui, bien qu'avertie de la mort de son mari, n'avait jamais voulu y croire.

A Origny-Sainte-Benoîte, Giraud a pour voisin de lit le capitaine Schmitt, actuellement colonel de réserve à Metz... Et voici la grande aventure qui commence.

Les deux officiers décident de s'évader au plus tôt. Le 21 octobre, dans la nuit, ils faussent compagnie à leurs gardiens. Les époux Cléry et mademoiselle Lemaire leur ont procuré de l'argent et des vêtements civils. Ils se font passer pour Belges mais, aux environs de Rethel, ils sont surpris et reconduits à Origny-Sainte-Benoîte. C'est à recommencer. Le 15 novembre, ils s'échappent et gagnent Saint-Quentin. Ils y sont recueillis par le maire, M. Gilbert, par le commissaire central, M. Lambert et par un charcutier, M. Venel, qui tenait un hôtel. On leur procure les pièces nécessaires

pour demeurer à Saint-Quentin sans être inquiétés.

Giraud est d'abord garçon d'écurie puis employé chez un marchand de charbon..., cependant que Schmitt est plongeur dans un restaurant puis garçon charcutier.

Tout en coltinant des sacs ou en débitant des saucisses, Giraud et Schmitt recueillent sur l'ennemi les plus précieux renseignements, qu'au péril de leur vie de courageux citoyens portent jusque dans nos lignes. Cependant, le séjour à Saint-Quentin n'est plus très sûr. Une dénonciation à la Kommandantur, et nos fugitifs sont « coffrés ». Il faut partir. Leur bon ami Richard, contrebandier de son métier, les fera passer en Belgique. Giraud et Schmitt tirent au sort celui qui, le premier, accompagnera Richard à la frontière.

Le sort désigne Giraud. Vêtu d'une cotte de velours de charpentier, un bon gourdin au poing, il s'en va, suivi trois jours après par Schmitt. Tous les deux se faufilent entre les mailles de la surveillance, gagnent, dans la forêt de Beaurain, le rendez-vous de chasse d'un patriote belge, M. Henricot, qui, aidé d'une Française, la comtesse d'Oncieu et du supérieur de la Trappe de Riézez, leur ouvre le chemin de la Belgique.

Giraud et Schmitt s'engagent dans un cirque ambulant qui les mène jusqu'à Bruxelles au rythme d'une représentation quotidienne. Giraud est prestidigitateur. La fille du « patron » tombe amoureuse de Giraud et veut à tout prix l'épouser. Un jour, un grand gaillard s'adresse à lui :

— Faut-il dire mon lieutenant ou mon capitaine?

— Toi, tu es un déserteur de la Légion, répond Giraud, tu ne me quitteras plus ou je te brûle la g....

— Oui, avoue l'homme, je suis un légionnaire mais, pour l'instant, je fais évader des Anglais et des Français. Je vais d'abord vous conduire chez un médecin.

Giraud, dont les blessures ne sont pas fermées, reçoit pendant huit jours les soins d'un praticien, qui le présente à miss Edith Cavell. Celle-ci le confie à la famille Jaunart, qui prépare son passage et celui de Schmitt en Hollande. Si tout va bien pour Giraud, son camarade essuie des coups de feu et se blesse dans les fils de fer. Giraud le portera. Arrivés à Flessingue, ils se rendent au Grand-Hôtel, où ils

savent que demeure notre attaché militaire. Mais le portier, soupçonneux, barre l'entrée à ces deux chemineaux. Cependant, l'attaché militaire, prévenu, vient à eux ; ils se font reconnaître, on s'embrasse. Tout sera fait pour leur passage en Angleterre. De Folkestone, ils sont rapatriés : février 1915.

□ □

Giraud va-t-il enfin se reposer? Il n'en a ni le goût ni le temps. Il embrasse sa femme, rejoint son dépôt de Rosny et demande à repartir au front ; mais Joffre veut le voir, il le décore, le cite à l'ordre de l'armée et l'affecte à l'état-major de la cinquième armée, commandée par Franchet d'Esperey. On peut imaginer l'accueil qu'il y reçoit. Il y reste deux ans. Une seconde citation à l'ordre de l'armée dira les services qu'il y a rendus, notamment au cours des opérations d'avril 1917 sur le Chemin des Dames.

Le 24 mai, Giraud reçoit son quatrième galon et, le 26 juillet, pour la troisième fois, il rejoint son 4e zouaves, à la sixième armée. L'affaire de la Malmaison se préparait. C'est au bataillon de Giraud qu'est réservé l'honneur de s'emparer du fort qu'occupent les soldats de la garde prussienne. A cinq heures du matin, le 23 octobre, les zouaves s'élancent. Les mitrailleuses du fort crépitent sans arrêt. A droite et à gauche de Giraud, les hommes tombent. En dépit des balles, les survivants pénètrent dans le fort, Giraud en tête. Ils font un beau butin : six sections de mitrailleuses, dix-sept canons et six cents prisonniers. A six heures, le fort était nettoyé. Le régiment était cité à l'ordre de l'armée, Giraud également, pour la troisième fois.

Au mois de décembre suivant, Giraud est désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major de la division marocaine, que commande le général Daugan : il ne la quittera qu'à la fin des hostilités. Deux nouvelles citations à l'ordre de l'armée, l'une du 22 mai 1918, l'autre du 15 octobre, exaltent son action à ce poste de choix.

□ □

La guerre est achevée, la victoire est acquise. Giraud passe à l'état-major des armées alliées à Constantinople puis revient à Paris où il est affecté au premier bureau de l'état-major de l'armée et prend — enfin — un congé. Mais voici que Lyautey le réclame au Maroc. Il arrive à Rabat, en mai 1922. Il rejoint la subdivision de Marrakech dont il devient le chef d'état-major, en attendant que Lyautey se l'attache en qualité de sous-chef d'état-major des troupes d'occupation. Sa mission est de préparer les opérations qui vont se dérouler au sud de Marrakech. Les « préparer » n'est pas assez ; Giraud y prendra part. Il se rend donc sur place et contribue grandement à la prise de Ouiaouizzert. A travers une zone balayée par des feux intenses, il assure un service de liaison important entre le commandement et un bataillon d'avant-garde sérieusement accroché. Le 2 septembre, à Bir-el-Ouidane, il organise, sous le feu des dissidents, les passages des convois dans les gorges de l'Assemsil et la citation qu'il obtient, le 10 décembre, lui attribue une large part dans le succès.

Nommé lieutenant-colonel, Giraud prend le commandement du 14e régiment de tirailleurs nord-africains... Et c'est la terrible campagne du Riff qui commence. Partie d'une zone où notre contrôle ne pouvait s'exercer, et tirant sa force d'une insurrection progressivement étendue qui submergeait couverture et arrières, l'agression d'Abd-el-Krim devait, pour être matée, nécessiter, faute de moyens suffisants à l'origine, un effort improvisé infiniment coûteux. Il serait hors du cadre de cette biographie de retracer les phases de cette guerre. Disons simplement que Giraud en fut un des acteurs les plus glorieux.

Nous sommes aux premiers jours de juillet 1925. D'heure en heure, le danger augmente. De partout arrivent des nouvelles alarmantes. Les unes après les autres, les tribus se révoltent. Des infiltrations, qui sont de véritables invasions, sont signalées sur tous les points. L'ennemi a gagné le sud de l'Ouergha et ses djichs arrivent aux portes de Fez. D'Ouezza à Taza et à la frontière algérienne, la poussée s'accentue et

menace de devenir irrésistible. Tout notre front est violemment attaqué jusqu'à Kifan et Sidi-Bel-Kacem. Or, à Kifan, il y a Giraud. Il livre six combats, maintient ses positions, « *donnant ainsi*, précise sa septième citation, *des preuves répétées de son énergie, de son ardeur combative et d'une bravoure personnelle au-dessus de tout éloge.* »

Cependant, la menace riffaine s'étend. Abd-el-Krim se rue sur Taza, que les femmes et les enfants ont évacué. Va-t-on l'abandonner? Dans le même moment où le général Daugan donnait l'ordre au colonel Cambay de tenir *le plus longtemps possible*, le général Billotte contre-attaquait avec succès dans la région de Bab-Taza, tandis que le colonel Giraud, fonçant de l'avant au nord-ouest de Kifane, se jetait avec trois bataillons sur un ennemi dix fois supérieur en nombre et le disloquait. Abd-el-Krim, déçu par notre résistance ainsi que par les pertes qu'il vient d'éprouver, déplace ses efforts vers l'ouest. Taza est délivrée. Mais, dans la dure bataille, Giraud a été grièvement blessé. Les cuisses traversées par une balle, il se fait hisser par deux goumiers sur un cheval et, malgré de vives souffrances, il continue de donner ses ordres. Cependant, il est évacué... Quelques mois plus tard, à peine remis, il reparaît à la tête de ses tirailleurs. Et c'est la poursuite et la reddition d'Abd-el-Krim. Le régiment du colonel Giraud capturera le rebelle...

□ □

Giraud est rappelé en France mais, avant son départ, une huitième citation évoquera, dans les termes suivants, son rôle capital dans la répression de l'agression riffaine : « *Officier d'une haute valeur militaire et morale, qui s'est acquis en* 1925 *les plus beaux titres de reconnaissance en assurant la couverture de Taza menacée et qui, alors, a payé de son sang sa magnifique ardeur. Vient à nouveau de donner la preuve de ses qualités exceptionnelles de chef, d'abord dans la préparation minutieuse de son terrain, puis en enlevant de haute lutte, à la tête de son magnifique régiment, les lignes de défense organisées par l'ennemi. Ne laissant ensuite aucun répit à l'adversaire, a entraîné ses bataillons jusqu'à Targuist, en plein cœur du Riff. A ainsi largement contribué à l'écroulement de la résistance adverse.* »

Arrivé dans la métropole, Giraud est appelé par le général Debeney à professer le cours d'infanterie à l'École de guerre. Pendant près de trois ans, il fera bénéficier l'élite de nos jeunes officiers de sa glorieuse expérience et l'autorité qu'il aura sur eux sera totale. L'un d'eux déclarera : « Ses cours étaient pour nous un enchantement ; il clarifiait tout ; avec lui, tout paraissait facile. Nous subissions avec joie sa domination. Il n'en était pas un parmi nous qui n'eût souhaité le servir. Nous étions prêts à le suivre jusqu'au bout du monde. »

□ □

Il était dit que ce dominateur serait lui-même dominé. A l'envoûtement du Maroc, Giraud ne pouvait échapper. En mars 1930, il est nommé au poste nouvellement créé de commandant des confins algéro-marocains. Pour mettre un terme aux incursions réitérées des tribus dissidentes, tant au sud du Maroc qu'au sud de l'Algérie, le Gouvernement a enfin décidé de donner à cette zone, sans cesse menacée, un commandement unique. Il faut que soit menée à bonne fin l'œuvre pacificatrice entreprise par Lyautey. A cette œuvre, Giraud va victorieusement participer.

Dès son arrivée à Bou-Denib, Giraud, utilisant les éléments motorisés qui font pour la première fois leur apparition au Maroc, met la main sur Taouz, sur le Ziz. Ainsi les djicheurs sont avertis ! Le commandant des confins aurait voulu, dès ce moment, s'emparer du Tafilalet, perdu pendant la grande guerre, et, en le reliant par le Ferkla et le Todra jusqu'au Dades et au Drââ, assurer nos frontières du sud. Il n'y fut pas autorisé. L'occupation de cette vaste oasis, en bordure du Sahara, prendra sa place dans le plan général d'action conçu par le résident général Lucien Saint, au début de 1931, et qui doit être achevé au plus tard en fin 1934. De ce plan, la réalisation comportera toute une série d'efforts graduellement intensifiés, préparés, dirigés chaque année par le général Huré, commandant supérieur.

En effet, dès 1931, les groupes mobiles de Giraud et de Catroux occupent les ksours du Ghéris, ceux du Todra et de Tatta. En janvier 1932, les forces des confins s'attaquent au Tafilalet. En trois jours, le succès est obtenu. L'immense

oasis sur laquelle le fameux Bel Kacem fait régner la terreur est occupée, les tribus se soumettent. Poursuivant son effort, Giraud, de concert avec les troupes de Catroux, s'empare des palmeraies du couloir du Ferkla et, du coup, établit la première liaison de Bou-Denib à Marrakech, au sud de l'Atlas. Puis, c'est l'occupation des vallées pré-sahariennes du Regg, du Tazarine et du Taghbat, permettant d'assurer une seconde liaison au sud du massif du Sagho.

1933. L'ultime effort reste à donner et c'est l'assaut du Grand-Atlas, mais il faut, avant de l'aborder, enlever le Djebel-Sagho, retraite inévitable des Aït-Tatta refoulés de l'est par l'action de Giraud.

Il apparaît bientôt que la résistance des Aït-Tatta sera plus dure qu'on ne l'avait envisagée. Refoulés au cœur du massif, sur un oppidum presque inaccessible de quatre à cinq kilomètres carrés, les rebelles tiennent désespérément, faisant subir aux forces de Giraud et de Catroux, et notamment aux cadres, des pertes douloureuses. C'est au cours de ces terribles journées que Giraud, de retour d'une reconnaissance en avion — car il voulait tout voir par lui-même — fut gravement blessé à la colonne vertébrale, son appareil s'étant écrasé en arrivant au sol. Il fallut arrêter les frais ; un blocus tenace, en quinze jours, entraîna la reddition.

Malgré de cruelles souffrances, Giraud participe aux actions vigoureuses par quoi sera réduite la tache du Haut-Atlas. Reste à liquider la poche dissidente de l'Anti-Atlas. L'opération n'aura lieu qu'en février 1934. Catroux et Giraud s'en chargeront. Dépassant largement le rythme prévu, Giraud, dès le 7 mars, atteint le Drââ et, le 12, reçoit l'« aman » des dernières tribus dissidentes. Le 16, la pacification est achevée. Giraud, auquel est donnée la troisième étoile, prend le commandement de la division d'Oran.

Grand officier de la Légion d'honneur depuis 1932, douze fois cité, trois fois blessé, il est, en mars 1936, nommé commandant de la 6e Région et gouverneur de Metz. Il arrive dans la capitale lorraine peu de semaines après que les

Allemands ont réoccupé la zone démilitarisée du Rhin. Conscient du péril d'un tel voisinage, il exigera des unités d'élite sous ses ordres l'effort total que réclame la situation ; il obtiendra tout d'elles car il prêche d'exemple et sa sollicitude envers ses soldats se manifeste, à chaque instant, de la plus généreuse manière. A la tâche écrasante de son mari, madame Giraud apporte l'inappréciable appui d'une âme magnifique. Saluons cette admirable épouse, mère de sept enfants : quatre filles et trois fils ; deux filles ont épousé des officiers ; le fils aîné est aux spahis, superbe lieutenant ; l'autre vient, à dix-sept ans, de s'engager dans les chars. Mais le cadet n'est plus : André Giraud, admis à Polytechnique et à l'école de l'Air, a trouvé la mort le 14 août 1935, dans un accident d'avion. Son exceptionnelle valeur autorisait tous les espoirs.

Les Messins, qui savent tout cela, ont adopté le général Giraud. Ils recherchent les occasions de l'acclamer. Mais, de cette popularité, un ministre s'inquiète et lui demande :

— Il paraît, général, que tous les samedis, au moment de la retraite aux flambeaux, la foule manifeste devant l'hôtel du Gouvernement... et que cette foule pousse des cris subversifs...

Un silence.

— Enfin, que crie-t-elle cette foule ?

Alors, le général :

— Elle crie : « Vive Giraud ! » monsieur le ministre... Ce n'est pas un nom subversif.

Quand, en 1938, le général Giraud, nommé membre du Conseil supérieur de la guerre, quittera Metz, les Lorrains éprouveront une grande tristesse. « Notre consolation, dira l'un d'eux, c'est de savoir qu'à cette perte personnelle, la France entière gagnera. Au Conseil supérieur de la guerre, le général Giraud, en préparant la riposte, nous conservera la paix. » La paix n'a pas été conservée ; mais à la tête d'une armée, quelque part sur le front, Giraud prépare la victoire.

IGNOTUS

LES ASPECTS DE LA GUERRE SUR MER

Lorsqu'au matin du 5 septembre on apprit qu'un sous-marin allemand avait torpillé, dans l'ouest des Nouvelles-Hébrides, le paquebot anglais *Athenia*, accomplissant ainsi le premier acte d'hostilité de la guerre, tous ceux qui suivaient, avec la connaissance des choses, l'évolution des événements et qui s'attachaient à prévoir où et comment serait porté le premier coup, ne furent pas surpris et ne pouvaient pas l'être. Il était certain, eu égard aux conditions morales, diplomatiques, militaires dans lesquelles se présentait la guerre, que la mer serait à l'occident le premier théâtre d'opérations.

Depuis deux mois, on peut dire qu'elle est restée sinon le seul, du moins le principal, encore que, là comme ailleurs, les faits aient démenti les anticipations auxquelles s'étaient complues des imaginations brillantes. Elles oubliaient qu'une attaque a toujours trouvé sa riposte, une arme nouvelle sa parade et que toutes les expériences du temps de paix, si concluantes qu'elles apparaissent, ne sont en fin de compte que des exercices d'où est exclu l'élément capital : la réaction d'un adversaire qui se défend avec des armes et non plus seulement avec des calculs ingénieux.

En ces premiers jours de novembre, on n'a pas encore

assisté à des raids foudroyants de bateaux de surface ni à la destruction d'escadres par des formations aériennes massives. Hors la guerre sous-marine et les exploits de quelques corsaires, on ne peut relever que des escarmouches qui ont permis aux forces de la coalition de vérifier l'efficacité de leurs dispositifs de défense et d'y apporter d'utiles corrections.

Il faut donc souligner que pour actives qu'aient été jusqu'ici les opérations navales et aéro-navales, elles ne sont pas sorties des limites que les esprits informés leur avaient assignées.

o o

Les raisons en sont simples. A la différence de celle de 1914, l'Allemagne d'aujourd'hui ne possède pas de flotte de ligne mais seulement quelques bâtiments cuirassés : deux de 35 000 tonnes, deux de 26 000 et les trois *Deutschland*. Ceci lui interdit toute possibilité stratégique d'une certaine envergure et singulièrement l'espoir d'engager, avec chance de succès, les forces de surface anglaises dans un de ces combats partiels dont les Ingenohl, les Pohl, les Scheer espéraient en 1914-1916 qu'ils leur permettraient de combler les différences numériques existant entre les deux flottes. La faillite de cette conception s'affirma totale et manqua d'aboutir au plus grand désastre naval de l'Histoire, le jour de la bataille du Jutland, où les escadres de l'amiral Scheer n'échappèrent à la destruction complète que grâce à l'habileté manœuvrière de leur chef. Le résultat pratique fut le même. Maintenues dans leurs ports jusqu'à l'armistice, elles n'en sortirent que pour se rendre aux Anglais, qui agirent ensuite de telle sorte que les clauses de désarmement naval du traité de Versailles furent les seules — hélas ! — à ne pouvoir être éludées.

En effet, il n'était pas possible d'escamoter la construction de grands bateaux de guerre ni même des sous-marins, comme celle du matériel aérien ou terrestre. Et, y fût-on parvenu, qu'on n'aurait pu dissimuler longtemps leur existence parce

qu'il fallait les faire naviguer. Un bâtiment de guerre est un organisme complexe, possédant des réactions qui lui sont propres. Sa puissance de combat ne vaut que dans la mesure où il est conduit par un équipage connaissant ses secrets, rompu à la manœuvre des armes dont il est la plate-forme flottante et dont l'efficience est fonction d'un entraînement collectif, lequel ne peut s'acquérir qu'à la mer et par une longue pratique. Une marine ne s'improvise pas.

Ce ne fut qu'en 1928, à une époque où la politique anglaise semblait exclure pour longtemps tout conflit avec l'Allemagne, que celle-ci entreprit la construction de grosses unités de surface, le souci immédiat de l'amirauté de Berlin étant de s'assurer, outre la maîtrise de la Baltique, les moyens de ravager les lignes de communication de la France avec ses possessions d'outre-mer. Mais en 1935, lorsque l'arrivée au pouvoir de M. Hitler et de ses bandes rendit sa virulence au pangermanisme assoupi, la reconstitution de la flotte sous-marine, instrument efficace entre tous pour impressionner la Grande-Bretagne, fut poussée à force, parallèlement avec la mise sur cale des navires de combat.

L'effort se poursuivit à une telle cadence qu'en quatre ans une centaine de submersibles étaient en service ou en chantier, l'Allemagne possédant ainsi presqu'autant d'unités que lorsqu'elle avait décrété, en février 1917, la guerre sous-marine sans restriction. N'était-il pas logique, dès lors, de prévoir qu'au premier jour de cette guerre, la totalité disponible de ses forces sous-marines seraient à la mer, parées à répondre au blocus inévitable par un contre-blocus sans merci ?

C'est ainsi que, depuis le 3 septembre, les mers entourant les Iles Britanniques et baignant les côtes de France ont été le théâtre de torpillages nombreux, exécutés par des sous-marins ayant rallié leurs postes dès les derniers jours d'août. Succès sans gloire contre des bâtiments de commerce en pleine navigation lors de l'ouverture des hostilités, isolés, sans méfiance, sans armes pour se défendre et sans la moindre protection.

Au cours de ces deux mois, 286 000 tonnes environ ont été coulées. Pour important que soit ce chiffre, il prouve l'efficacité des mesures prises et que les temps sont passés

du terrible printemps de 1917, où les pertes infligées aux Alliés dépassèrent, en avril, 850 000 tonnes, les mettant en péril extrême. La leçon n'a pas été perdue et l'on peut dire que la protection du commerce contre le sous-marin a été, depuis vingt ans, l'un des thèmes principaux des manœuvres navales françaises et anglaises. Protection par système de convois, de patrouilles, d'éclairage aérien mais aussi par une technique de chasse inlassablement perfectionnée et dont l'efficacité s'affirme, puisqu'en huit semaines vingt au moins des sous-marins allemands ont été coulés ou détruits.

Ne pouvant entrer dans le détail des moyens employés, il nous est cependant permis d'indiquer que l'aviation et l'écoute sous-marine jouent un grand rôle dans la détection, le repérage, la localisation, le dépistage de l'ennemi invisible, traqué ensuite par les redoutables grenades sous-marines qui, lancées par les chasseurs de surface et réglées pour exploser à des profondeurs variables, ne lui laissent que peu de chances d'échapper.

Si l'on calcule un pourcentage, on s'aperçoit que le chiffre auquel atteignent actuellement les pertes de la coalition ne représente pas plus de 1,50 p. 100 de la marine marchande anglaise et de 1 p. 100 de la flotte commerciale française, alors que les pertes allemandes ne sont pas inférieures au tiers des sous-marins existant au début de la guerre.

Ce sont vraisemblablement ces lourdes pertes qui ont incliné le commandement suprême allemand à risquer le sort de quelques uns de ses bâtiments de surface à travers les lignes de blocus. Un certainement, deux peut-être, des fameux « cuirassés de poche », le *Deutschland* et l'*Amiral Scheer*, font la course dans l'Atlantique. Redoutables corsaires, bien armés, convenablement cuirassés, pouvant parcourir vingt mille kilomètres sans se ravitailler en combustible, ils causeront de grands dommages pendant les quelques semaines qui s'écouleront encore avant que les escadres françaises et anglaises n'aient réussi à les rejoindre, à les engager, à les couler.

Un tel sacrifice — car ils n'échapperont pas — montre à quel point les maîtres du Reich ont besoin, dans l'attente des succès aériens ou terrestres qu'ils escomptent, de soutenir,

par l'annonce de faciles victoires, le moral des populations germaniques, très mal impressionnées par l'établissement du blocus.

o o

Ce blocus, conséquence de l'incontestable maîtrise de la mer exercée par les flottes alliées, a été et reste un des cauchemars de l'Allemagne. Trop d'Allemands se rappellent encore les privations auxquelles ils furent soumis de 1916 à 1918, alors qu'améliorant peu à peu leurs méthodes, les puissances de l'Entente réussissaient à limiter de mois en mois la contrebande de certains neutres à destination des empires centraux. Deux chiffres donneront une idée des restrictions alimentaires imposées à la population civile, celui de la ration hebdomadaire de pain — et quel pain ! — ramené à douze cent cinquante grammes et celui de la ration de viande à deux cent cinquante, poids représentant le quart de la consommation moyenne en 1913. On sait aussi que ces restrictions n'étaient compensées en rien par les denrées de remplacement. Les pommes de terre, autre élément essentiel de l'alimentation, étaient rationnées de façon aussi stricte ; leur production, à cause de l'appauvrissement du sol privé des engrais d'importation, ayant baissé de moitié. L'huile, le lard, toutes les graisses n'étaient plus distribuées que par quantités infimes et certains produits, tels que le café, le chocolat, le cacao, le beurre, avaient complètement disparu.

Aussi bien, les dirigeants hitlériens se sont-ils efforcés à rassurer leur peuple en publiant que d'immenses réserves avaient été constituées, qui le mettraient à l'abri de restrictions aussi dures. Que ces réserves existent, nul ne pense à le nier. C'est pour les préparer que, depuis au moins deux années, la vie était devenue moins facile en Allemagne ; mais, pour importantes qu'elles fussent, elles ne sauraient suffire à compenser le déficit de l'alimentation de cent millions d'hommes.

L'aspect alimentaire n'est pas le plus important du blocus,

en ce qu'il n'intéresse que la capacité de résistance de l'arrière, laquelle ne saurait influer qu'à la longue sur l'issue de la guerre. La question des matières premières et celle des carburants posent des problèmes plus immédiats, en raison même de la consommation véritablement gigantesque de matériel qu'entraînera la guerre telle qu'on la conçoit aujourd'hui. Or, de toutes les matières premières de base, le sous-sol allemand ne fournit en abondance que le charbon. Pour toutes les autres sans exception : minerais de fer, de cuivre et de métaux rares indispensables à la fabrication des aciers spéciaux ; nitrates et cotons destinés aux explosifs ; pétrole brut et essence, le Reich est tributaire de l'étranger. Sans doute, il en possède des stocks considérables, qui permettront de faire provisoirement face aux nécessités guerrières. Mais, sans sous-estimer l'importance de ces stocks, l'évaluation des besoins par rapport aux importations allemandes, au cours des quatre ou cinq précédentes années, permet d'entrevoir le moment où ils seront épuisés.

Dans quelle mesure la conquête de la Pologne, l'accord germano-russe, la pression sur les neutres et telles opérations que l'état-major allemand pourrait être amené à conduire au nord comme dans le sud-est de l'Europe pourront-elles procurer à l'économie du Reich la possibilité de compenser ce dont le blocus la privera ? Il est difficile de le chiffrer de façon même approximative. Mais on peut tenir pour certain, en mettant les choses au mieux, que cette aide, ce secours ne suffiront pas, de très loin, aux nécessités de la guerre totale dont l'Allemagne d'aujourd'hui a hérité les méthodes des grands doctrinaires prussiens.

Berlin le sait, dont les plans avaient été fixés en vue d'une guerre courte, « la seule qui paye » comme se plaisait à le répéter le général von Seeckt, qui en avait forgé l'instrument militaire. D'où la fureur contre la Grande-Bretagne dont l'entrée en guerre, que l'on redoutait sans y croire, a bouleversé tous les calculs. Car si la partie avec la France seule pouvait se jouer à chance égale, l'entrée en jeu des inépuisables ressources de l'empire britannique, jetées dans la balance, ne laisse plus aucun espoir.

o o

Le cercle de fer qui s'est refermé sur elle, l'Allemagne ne peut espérer le rompre qu'en arrachant aux Alliés la maîtrise de la mer, ce qui suppose la destruction de la flotte anglaise, le tour de la nôtre venant ensuite.

Incapable, en raison du petit nombre de ses bâtiments, de la lui disputer en des combats d'escadre, elle espère en venir à bout en conjuguant effort aérien et effort sous-marin.

Dans ce dernier domaine, elle a enregistré deux succès avec les torpillages du porte-avion *Courageous*, perdu en mer du Nord, et du cuirassé *Royal Oak*, vétéran de la bataille du Jutland, coulé en pleine nuit au mouillage de Scapa Flow.

Ces pertes, qui ont frappé l'opinion, n'affectent pourtant en rien la puissance maritime anglaise, la marge qu'elle possède en bâtiments de la même catégorie (auxquels s'ajouteront prochainement cinq cuirassés de 35 000 tonnes et quatre porte-avions de 22 000 tonnes) lui permettant de pouvoir ne déplorer que les vies humaines qu'elles ont entraînées.

Pour ce qui est des attaques aériennes, le résultat a été moins brillant ! En dépit des raids qui se sont succédé sur les grandes bases écossaises de Scapa, de Rosyth et dans le Firth de Forth, en dépit des opérations tentées en pleine mer sur des escadres ou des convois en marche, aucun bateau anglais n'a été coulé. Deux seulement ont été atteints, le croiseur *Southampton*, à Rosyth, et le cuirassé *Iron Duke*, vétéran lui aussi de la précédente guerre, à Scapa. Mais ni l'un ni l'autre n'éprouvèrent de dommages, le premier ayant appareillé le lendemain du jour où la bombe l'avait effleuré.

Les assaillants, par contre, subirent chaque fois de lourdes pertes. Sur quatorze appareils qui survolèrent Rosyth, le 16 octobre, sept furent abattus par la chasse et par la D.C.A. anglaise et, sur les douze qui participèrent à l'attaque du 21 octobre contre un grand convoi protégé, sept, peut-être huit, ne regagnèrent pas leurs bases.

Si les bombardements et les raids d'octobre ne permettent pas de tirer de conclusions formelles pour les opérations

prochaines, on y trouve cependant des indications intéressantes sur les difficultés que devront surmonter les pilotes allemands. A toutes les défenses dont se hérissent chaque jour un peu plus les abords des bases visées, il faut ajouter la distance. L'île de Syet, le point le plus septentrional des côtes allemandes est distante de 1000 kilomètres de Scapa et de 750 de Rosyth. Or, le rayon d'action des bombardiers gros porteurs ne dépasse pas de beaucoup 2000 kilomètres. Les conditions atmosphériques et la nécessité de manœuvrer pour échapper à la chasse adverse ne peuvent que réduire la marge déjà bien mince de carburant dont ils disposent et, par conséquent, leurs chances de regagner le port. C'est ainsi qu'après chacun des vols de reconnaissance au-dessus de l'Écosse, un certain nombre d'appareils ont été obligés d'amérir ou de se poser en territoire danois. Il faudrait donc admettre que, pour tenter des opérations de masse avec le maximum de chances, le commandement allemand devrait sacrifier la plus grande partie de ceux qui y prendraient part. S'il en est fort capable afin d'obtenir des succès coûte que coûte, reste à déterminer quelle résistance les grands bâtiments de guerre peuvent offrir aux bombardements aériens.

Cette résistance est double. Active, si l'on peut dire, par le réseau de feu dont les canons et les mitrailleuses de défense antiaérienne que chacun porte à son bord, réseau qui le couvre entre trois et quatre mille mètres et qui, se déplaçant avec lui, forme un barrage continu ; puis passive, du fait de ses doubles et triples ponts cuirassés à l'épreuve des bombes d'avions.

Enfin, si l'Allemagne se décidait à ces opérations sacrificielles, il ne faut pas oublier qu'elles ne pourraient être qu'assez rarement tentées, en raison même de la mobilité des flottes.

Comme nous l'avons fait remarquer, il n'est pas de tactique qui ne trouve sa parade et l'expérience de ces quelques semaines n'aura pas été perdue. La facilité relative avec laquelle les avions du Reich ont survolé les bases de Rosyth et de Scapa a amené l'amirauté de Londres à n'y laisser que le minimum de bâtiments nécessaire pour assurer, dans ces parages, la surveillance et le blocus, le gros de ses forces étant dispersé dans les « Lochs » de la côte ouest de l'Écosse et dans

les « Loughs » du nord de l'Irlande, où il faudra le découvrir. Déjà, au cours de la guerre de 1914, dès qu'un sous-marin était signalé dans le voisinage de Scapa, l'amiral Jellicoe faisait appareiller ses escadres, qui ne ralliaient que tout danger écarté car elles étaient obligées, à cette époque, d'y revenir afin de parer à une sortie toujours possible de la flotte de haute mer ou des raids de croiseurs de bataille contre la côte est. Aujourd'hui, et pour aussi longtemps que les deux 35 000 tonnes allemands, *Bismarck* et *Tirpitz*, ne seront pas achevés, rien de pareil n'est à craindre, les grands bâtiments anglais pouvant parfaitement se dispenser de s'offrir aux coups des bombardiers ennemis. Et pour les repérer puis pour les attaquer dans leurs mouillages du canal du Nord ou de la mer d'Irlande, il faudra survoler, à l'aller et au retour, une vaste étendue de territoire où ne manquent ni les organes de détection ni les escadrilles de chasse ni les batteries de D.C.A.

Dans l'état actuel des choses, on peut, croyons-nous, assurer que les tentatives de ce genre ne payeraient pas le prix qu'elles pourraient coûter.

o o

Jusqu'ici, l'honneur de recevoir les coups a été réservé à la seule flotte anglaise. Mais parce que la marine française n'a pas encore été frappée, il ne faut pas en conclure qu'elle n'ait pas sa large, sa très large part dans cette organisation gigantesque du blocus, non plus que dans la surveillance du ciel et des océans.

Dès la première heure de la guerre, nos bâtiments et nos hydravions ont pris l'air et la mer et ne les ont pas quittés. Mouillages et dragages de mines, patrouilles, convoyages, missions et vols d'exploration et de reconnaissance, surveillance des carrefours des lignes de communications et de ces lignes elles-mêmes, arraisonnements et visites des neutres depuis le golfe de Guinée jusqu'au Pas de Calais et dans toute la Méditerranée, telles sont les besognes silencieuses qu'assument sans répit, passant des postes de veille aux postes de

combat, les équipages de nos bateaux de guerre et de la flotte auxiliaire.

L'amirauté française, avec la modestie qui distingue nos marins et qui est pour eux de tradition constante, n'a rien autorisé dans ses communiqués qui pût laisser soupçonner l'étendue de la tâche accomplie. Rendons grâces à l'amirauté britannique, moins tenue à la discrétion pour ce qui nous concerne, d'avoir soulevé un coin du voile. En effet, le compte rendu officiel soulignant le succès du transport des cent cinquante-huit-mille premiers soldats anglais en France, dit notamment :

Les divers problèmes que pose une opération de cette nature sont complexes... Nuit et jour, cependant, la marine française s'est chargée de la protection des transports dans la dernière partie du parcours jusqu'à l'arrivée dans les ports de France. C'est aussi la marine française qui assura la défense des ports et de la côte.

Il est facile d'imaginer la complexité de cette dernière défense, qui signifie que les batteries antiaériennes et les stations de signalisation doivent rester en constant état d'alerte. Il était encore nécessaire de poser des filets protecteurs et d'établir des champs de mines. Tout ce travail prosaïque mais nécessaire a été accompli par une foule de petits navires qui tenaient constamment la mer.

Mais l'activité de la marine française ne s'arrêtait pas là ; un problème d'organisation compliqué se posait encore : celui du débarquement des hommes de façon ordonnée et dans un minimum de temps. Ceux qui ont assisté, dans certains ports français, au débarquement simultané des troupes amenées par dix navires peuvent témoigner de l'heureuse collaboration de la marine et de l'armée française et des quartiers généraux britanniques...

Ajoutons à ce témoignage amical le bilan des résultats obtenus sur d'autres théâtres : cent cinquante mille tonnes de marchandises interceptées, sept sous-marins ennemis détruits ou gravement avariés, la liberté complète de la Méditerranée et de nos grands ports métropolitains et coloniaux de l'Atlantique assurée, le transport de dizaines de milliers d'hommes à destination de nos colonies ou en provenant, bref, notre pavillon partout.

Du plus fier de nos cuirassés au plus humble de nos patrouilleurs, officiers et marins veillent sur le réseau vital qui relie la France au reste du monde. Pas un Français ne doit ignorer ou sous-estimer leur effort.

PIERRE VARILLON

COMME UN VOLEUR[1]

Ici commence le récit de l'expédition. Je tâche de ne rien présumer de ce qui a suivi. Je suis un mémorialiste froid et objectif. Ma main trace les lettres comme de coutume, sur le même papier quadrillé, emprunté au *Progrès Nouveau* à titre de supplément de salaire. Ma main boursouflée et ridée dont j'ai toujours eu horreur. Il ne serait pas difficile de penser qu'elle écrit sans moi. Ah ! elle est impassible vraiment, implacable, je n'en saurais douter.

Mieux vaut d'ailleurs laisser cette esclave dresser le procès-verbal. Elle calme et endort les pensées. Je suis assis exactement comme d'habitude. Je conte tranquillement une histoire qui, tout à fait par hasard, est la mienne.

M. Messay est donc sorti le 3 octobre à sept heures et demie de relevée. Il a eu la chance de ne voir point sa concierge, qui eût pu se demander pourquoi la visiteuse de l'après-midi a paru se casser le nez, alors qu'il était au logis, et pourquoi il est emmitouflé, il faisait très lourd, le trottoir exhalait l'odeur fade des égouts comme en plein été. Les feuilles des marronniers sont depuis longtemps tombées ; même celles des platanes sèchent à leur tour ; elles glissent dans l'avenue en pente, collent aux jambes. On dirait qu'elles coulent au fil de l'eau sur une rivière lente et sournoise, fétide, qui nous emporte aussi, celle du temps, parbleu !

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre, 1er octobre, 15 octobre et 1er novembre 1939.

M. Messay passe devant la Petite-Roquette ; dans le square minuscule les gosses piaillent et jouent. Tout à l'heure c'était sur la pente d'un cimetière, maintenant sous le mur d'une prison. La rue tortueuse descend jusqu'à la Bastille, jalonnée de cinémas, qui grésillent déjà, et de bals-musette, encore obscurs. Par des fenêtres ouvertes un haut-parleur hurle de temps en temps une chanson qui écrase le petit tumulte des passants. Le bruit crée une solitude autour de ces ombres sourdes, assourdies. Elles ne peuvent plus parler, elles font leurs gestes dans le fracas, comme des fantômes dans le brouillard.

Sur la place de la Bastille un tournoiement d'autobus, des cafés qui offrent encore leur concert d'accordéons à une foule en casquette agglomérée devant la terrasse. Certes, ces gens grognons et furtifs qui se convoient tristement, échangent des regards de haine et de goguenardise, ne devinent pas ce qu'est le vieillard paisible qui se fraye un passage parmi eux. S'il se trouvait mal brusquement, si on le relevait, le dégrafait ? Dégrafé, que dirait-on de son col à plastron noir ? Il y aurait des interjections effarées, malsonnantes. L'imposture tournerait mal, à peine commencée.

Voilà ce que pense Hippolyte Messay, atteint d'une timidité curieuse. Il piétine au milieu de ses semblables comme un interdit de séjour qui craint d'être reconnu. Est-ce par conscience de sa faute ? est-ce déjà l'imprégnation du rôle qu'il joue, qu'il se cache de jouer ?

◘

L'immeuble de madame Chausserette est situé sur le boulevard Beaumarchais, il est haut, cossu, bastionné de sculptures. Il a dû être construit à une époque où l'on espérait que ce quartier deviendrait bourgeois ou même élégant ! En fait, il voisine avec des maisons bien plus modestes. Hippolyte Messay demande la propriétaire en question à une concierge qui semble faire ripaille au milieu d'une tribu prospère, dans une loge éblouissante et, bien entendu, parmi

des coassements de radio. On ne regarde pas le visiteur. On lui crie :

— Madame et monsieur sont partis en auto il y a dix minutes. Ils vont sûrement au théâtre.

— Mais c'est la propriétaire même que je demande, madame Chausserette, la vieille dame... Est-elle là ?

On me dévisage cette fois avec stupeur, presque dérision.

— Oh ! alors, je pense bien ! Pourquoi voulez-vous qu'elle ne soit pas là !

— Je monte. Quel étage ?

— Mais c'est pas pour affaires, à cette heure ? (Émotion.) Et qui est-ce qui vous envoie ?

— Non, non, mission purement privée. On est prévenu. Et c'est la famille qui...

— Quatrième étage.

Fin du débat. L'appareil coasse de plus en plus fort. Derrière la vitre refermée, Hippolyte Messay voit que l'on continue à commenter sa démarche, à la trouver bizarre, tardive...

Il prend l'ascenseur d'ancien modèle, mal éclairé mais en bois massif et qui fonctionne bien. Tapis larges et épais. Tringles astiquées. A l'étage voulu, une magnifique porte de chêne noir. Il sonne, deux, trois fois. Apparaît une servante toute jeune, effarée, les cheveux raides autour d'une face de pomme fraîche. Elle ne fait qu'entr'ouvrir...

— Je viens voir madame, madame Chausserette.

— Elle est sortie.

— Non, la mère...

— Mais on ne peut pas, on ne vient pas la voir.

— Elle m'attend, prévenez-la.

— Je ne sais pas si je dois...

— Allez donc, mademoiselle.

Elle hésite, se cramponne au battant. Une chaîne de sûreté nickelée barre d'ailleurs l'entrée à hauteur des genoux.

— Monsieur et madame ne m'ont pas dit...

— Ça ne fait rien, voyons, c'est de leur part.

Il faut croire qu'Hippolyte Messay a bonne mine, inspire confiance, d'autant plus qu'il enlève son cache-col et que, son chapeau à la main, il découvre cette tête rude et vénérable... La petite, qui n'a pas dû quitter ses oies depuis

longtemps, subit l'ascendant, il n'y a pas à dire... Et Hippolyte Messay ose proclamer, d'une voix molle et blanche, qu'il ne reconnaît pas :

— Allez, mon enfant. Allez lui dire qu'on vient s'occuper de son âme.

La porte s'ouvre tout à fait. Des commutateurs claquent de toutes parts, éclairent une galerie plutôt désordonnée, avec des journaux en pile dans un coin, de vastes portes vitrées sans rideaux, un rouleau de tapis dressé contre le mur. Puis un salon arrangé à l'antique, meubles noirs, gravures noires ; un buste de bronze sur un piano à queue ; les accessoires qu'on voit dans une hypogée où dormirait la bourgeoisie embaumée. A côté d'ailleurs, un phonographe, des disques... Puis un salon plus petit, celui-ci moderne, des divans clairs, une table minuscule, des reliefs d'une dînette hâtive, une odeur de cigarettes...

Et puis un couloir bordé de placards bien fermés, un autre couloir qui tourne, les portes dépolies d'une cuisine, d'un office. Des fenêtres semblables qui ouvrent sans doute sur une cour... Encore un couloir minuscule, aveugle, sans lampe au plafond.

Enfin, la bonne pousse une porte sur une odeur singulière, fenouil, crasse, fumée, je ne sais quoi et, dans l'obscurité, elle s'efface pour laisser passer le visiteur :

— C'est pour Madame... Oui, oui... Hé ! Madame ! hé ! hé !

Elle crie à tue-tête. Elle s'enfuit.

Et Hippolyte Messay entre dans un autre tombeau.

XIII

Non, ce n'était pas les ténèbres mais la pénombre jaune, étouffée, d'une petite pièce où veillait seule, sur la cheminée, une petite lampe à essence. La flamme filait, j'ai vu au plafond un cercle noir ; ma main a senti sur le dos d'une chaise la suie grasse qui retombe en poussière depuis des heures,

peut-être des jours. L'odeur me saisissait à la gorge mais pas seulement elle et la fumée : une odeur funèbre de tanière, de vieillesse, de croupissement.

J'ai eu un léger sursaut comme si on m'avait poussé vraiment dans une chambre mortuaire. Mes yeux s'habituaient aussi mal que mes poumons. Et ce que mes oreilles ont perçu, c'était le battement menu, obstiné d'un réveil invisible, qui grattait le silence comme un taret.

J'ai distingué enfin un paravent crevé, un ridicule paravent chinois, rouge et or, orné, je crois, d'oiseaux qui s'effilochent... et, blotti derrière, un petit lit de fer, un grabat dont la tête était presque sous la cheminée, un désordre de couvertures, pas de draps, il me semble, ou si sales qu'ils se confondent avec le reste... et dans cette couche rien, rien que deux bras décharnés, qui me paraissent liés par une chaîne.

Je me connais. Plus je me sens ému ou inquiet, plus je suis impassible. J'étais fait pour soutenir des circonstances tragiques. Je crois que je pince la bouche et que je fronce un sourcil dédaigneux. Tel est mon genre. Mais j'avais mon chapeau à la main et il est tombé sur une carpette, un bout de tapis tout plissé où mes pieds avaient déjà buté ; je n'avais pas senti l'obstacle.

Ai-je fait du bruit? Un long soupir est monté du grabat puis une voix frêle, usée, vraiment une voix morte. Elle disait :

— Ah ! c'est bien. Ah ! c'est vous?

Une pause, comme pour reprendre force. Puis :

— Oh ! vous êtes bon. Oh ! c'est bien !

Je ne sais quel son avait ma voix à moi, qui a répondu :

— Bonsoir, madame Chausserette. Je suis venu comme vous savez, pour causer un peu avec vous.

— Plus près, plus près, a dit la voix.

J'ai dû approcher, traînant la carpette sous mes semelles. Le paravent m'avait caché un tabouret de paille où je me suis assis tant bien que mal.

— Vous me connaissez donc? reprend la voix.

— Mais oui, mais oui, madame. Je sais très bien qui vous êtes et que...

— Je ne suis plus rien.

Alors les bras du squelette ont secoué leur chaîne. C'était un gros chapelet de bois dont les grains figurent des espèces de roses. Ils sont sortis tout à fait d'une camisole de tricot, et des mains ont tâté le lit, ont agrippé ma manche puis ma main. Dieu merci, elles n'étaient pas tout à fait froides, seulement sèches et rugueuses... Mais quoi, on ne m'avait pas dit que la vieille dame était aveugle?

— Laissez-moi vous toucher, dit-elle, vous tenir un peu puisque vous êtes là! Ah! mon Dieu! maintenant je peux bien mourir. Ah! merci, mon Dieu!

Ces mains tiennent un de mes doigts, comme font celles de tout petits enfants qui s'accrochent à une vie plus forte que la leur. Mais c'est moi qui tremblais de peur, de dégoût, de je ne sais quoi, de je ne veux pas savoir quoi...

Ah! pourquoi m'étais-je promis d'écrire tout cela? De cette scène, il ne reste pourtant rien de plus que de certains cauchemars, la honte vague de les avoir subis. Allons! qu'ai-je dit? J'ai dit assez fermement :

— Madame, je suis venu de façon purement amicale, pour que vous me disiez ce que vous voudrez. Ayez confiance en moi. Comment puis-je vous servir? Avez-vous besoin de quelque chose?

— Je ne veux rien, je ne veux plus rien. Mais si, aidez-moi à me relever un peu.

Alors, j'ai dégagé ma main droite, j'ai plongé dans des coussins, j'ai soulevé des choses molles et, dans ce travail, j'ai vu enfin le visage de madame Chausserette, que je ne me redécrirai pas. Ah! non, puisse-t-il ne m'être jamais apparu! J'ai senti ses mèches sous ma main, une bride de bonnet. J'ai calé avec un oreiller ce masque presque immobile, ces yeux fixes qui regardaient le mur en face, la tenture déchirée, les grandes ombres que nous y projetions.

Elle m'a dit :

— Voilà dix-huit mois que je suis là. Ils ne sont pas venus me voir une seule fois, après la dernière scène qu'ils m'ont faite. Ils voulaient que je signe leurs papiers. Est-ce que je peux signer quelque chose? Je ne vois plus. Je ne vous aurai pas vu, vous, monsieur l'abbé! Vous êtes bien monsieur l'abbé?

J'ai répondu. J'ai osé répondre. Est-ce que je ne devais pas répondre?

Et elle :

— Vous êtes venu sans qu'ils sachent, n'est-ce pas? Ils voudraient bien que je m'en aille comme un chien. Ce sont des misérables, des monstres, elle comme lui. La petite, elle, la servante, n'est pas si méchante qu'eux. Elle m'apporte du lait et même, en cachette, des tablettes de chocolat. Mais elle a peur d'eux. Et je crois qu'elle a peur de moi : c'est une pauvre petite, voyez-vous. Ils lui ont défendu d'ouvrir ma fenêtre, mes persiennes sur la cour. Il ne me faut pas beaucoup d'air pour respirer, c'est vrai. Et je ne saurai pas s'il y a du soleil. Mais j'aimerais bien savoir. La dernière fois qu'elle est venue, la petite, elle m'a dit qu'il faisait noir. Et maintenant, il fait jour? Dites, il fait jour?

— Non, madame, il fait noir. Il fait nuit. Neuf heures du soir.

— Encore... Toujours le soir ! Et quel mois sommes-nous? C'est l'hiver?

— Non, madame, octobre, le début d'octobre.

— Ah !

Et, chose horrible, la voix s'est mise à pleurer. La voix seule, en chevrotant, en se mouillant car le visage restait immobile, comme le mien, j'espère, qui n'osait regarder l'autre visage. Deux êtres vivants dans ce sépulcre et qui n'échangeaient même pas un regard. Où suis-je tombé? Tout plutôt que le silence, les sanglots...

— Il faut parler, ai-je dit. Il faut parler. Je suis là pour vous écouter ; cela vous fait du bien, n'est-ce pas?

— Au début, ils me soignaient, il y a longtemps, quand mon fils a épousé cette mauvaise femme, vous connaissez?

— Oui, je connais. Mais, dites... Vous êtes assurée de ma discrétion.

— Vous n'êtes pas avec eux, Seigneur? Vous ne venez pas de leur part, au moins.

— Oh ! madame, que pensez-vous là?

Elle a ressaisi ma main, ma triste main, et elle a continué de parler.

Je ne me répéterai pas ce discours incohérent et terrible.

J'ai retenu qu'elle a quatre-vingt-sept ans, ce qui concorde avec l'âge avancé du fils, presque aussi vieux que moi, après tout. Elle a perdu la vue ou à peu près, sans que le couple ait voulu demander un médecin. On lui disait gentiment : « Ce n'est plus la peine. » Et comme elle a toujours été avare, je suppose, cette malheureuse riche, elle admettait assez bien l'argument. Elle a pris l'habitude de rester dans sa maison, dans sa chambre, dont on lui a enlevé peu à peu tous les meubles. On l'a reléguée enfin dans ce petit taudis, sous prétexte qu'elle serait plus près de la cuisine et de l'office, où les bonnes successives couchent sur un lit pliant et peuvent répondre à ses appels. Elle a renoncé d'abord à lire, puis à écrire. Avant, elle avait donné pouvoir pour les quittances de loyer, les réparations de l'immeuble, et je pense aussi certaines opérations toutes fâcheuses. Mais depuis qu'elle est recluse, elle ne veut plus rien signer, rien abandonner. On la tuerait avant de forcer sa main, sa volonté.

On n'ose pas la tuer ; tout le problème est là. S'il n'y avait que la bru, ce serait peut-être chose faite mais le fils doit garder quelques scrupules ou superstitions. Et puis on compte trop sur sa disparition naturelle pour se lier par une complicité qui deviendrait peut-être gênante quelque jour entre époux un peu désassortis... Et enfin, on a peur, tout court. Il y a plus de criminels par lâcheté que par courage, par impulsion que par réflexion. Et sans doute que le « jeune ménage » n'ose rien entreprendre devant leur domestique ni chasser leur domestique juste au moment d'entreprendre. Voilà ce que j'ai compris, mieux que l'intéressée.

Il reste à la laisser périr, à y contribuer le plus possible. Aucune de ces maladies n'a été soignée. Pas la peine ! Plus la peine ! Son ratelier s'est usé, cassé, sans qu'on le remplaçât. Plus la peine ! Longtemps avant la cécité presque totale où elle est arrivée, elle pensait qu'on l'empoisonnait. Elle ne voyait déjà plus ses aliments.

— Qu'est-ce que je mange là ?

— Ne t'occupe pas, mange, disait la bru, qui la tutoyait sans permission...

On n'a jamais veillé à son linge pendant des années. Elle le

lessivait elle-même, à tâtons, dans sa cuvette ; elle recousait des boutons au jugé.

La séquestration avait commencé par la privation du journal, qu'elle aurait tant voulu se faire lire. La petite bonne qu'elle suppliait de lui donner les nouvelles, résumait en deux mots :

— Y a rien, le ministre est en voyage. Les Japonais font une guerre. On a fait une course à pied. Y a rien, que je vous dis.

Plus anciennement encore, on l'enfermait dans sa chambre quand arrivaient des visites, qui semblent avoir été folâtres, avec cocktails et phonographes. Elle entendait danser et piailler, accroupie sur un pouf de tapisserie que, depuis lors, on lui a enlevé aussi car la position couchée est seule favorable à une personne agonisante... Elle se rappelle vaguement la dispersion progressive de ses meubles.

— J'ai eu une étagère avec des livres. J'ai eu une boîte à ouvrage. J'ai eu une lampe. Ils ont coupé l'électricité dans cette pièce-ci parce que la lueur du pétrole est plus douce et que c'est plus de mon époque... Ils m'ont d'abord forcée à rester au lit et avant ils m'envoyaient un peu de café au lait, à midi, pour empêcher que je me lève... J'ai pris l'habitude, je suis bien comme ça. Je serai toujours comme ça, jusqu'à la fin. Et même après : on me croisera simplement les mains... Mais je n'ai pas cessé de penser qu'il viendrait quelqu'un pour me confesser, les derniers jours. Alors, est-ce que c'est vraiment les derniers jours?

— Mais non, mais non, madame.

Elle avait pourtant une hébétude presque extasiée, et ma protestation n'a pas semblé la réconforter, au contraire. Elle a dit :

— Voyez-vous, cela ne me fait plus peur de partir. C'est bon signe, n'est-ce pas?

— Oui, très bon signe, ai-je balbutié.

— Il faut apprendre, monsieur l'abbé. Il n'y a que ça d'important : apprendre à s'en aller. Mais je voudrais bien savoir de vous quelque chose?

— Quoi donc?

— Je n'en veux à personne, à personne. Mais est-ce

que je dois leur pardonner à eux aussi? à Louis et à sa femme?

J'ai dû répondre avec onction et répugnance :

— Certainement, pardonnez-leur aussi.

Et j'ai vu, abstraitement, théoriquement, apparaître l'idée de la mission saugrenue que j'étais venu remplir là... et qui ne sera jamais remplie, juste ciel!

Je sais pourquoi j'ai hésité sans le savoir, pourquoi je me suis mis en retard, de propos inconscient, mais délibéré : Dix minutes plus tôt et j'étais reçu, comme convenu, par le fils Chausserette et son estimable épouse, car, enfin, ils m'attendaient aujourd'hui. Et j'étais endoctriné, préparé, qui sait, présenté par eux-mêmes.

Ah! quel destin a voulu que je me présente sous des auspices meilleurs! Aurais-je soutenu une seconde l'entretien avec cette pauvre vieille, si elle avait deviné en moi le complice des deux monstres, comme elle dit? Car elle ressasse maintenant ses malheurs, sans lâcher ma main, qui devient moite entre ses doigts desséchés.

— Oui, ce sont des misérables, des monstres et, même si je leur pardonnais, ils seraient encore punis. Le bon Dieu, tout de même... Songez qu'ils m'ont enlevé le portrait de Françoise, mon aînée, la petite qui est morte en... en 1879, et qu'ils ont déchiré, brûlé devant moi tout mon album de photographies. Ils ont jeté ma petite croix noire en jais, vous savez (comme si je savais!) parce qu'elle était cassée et tombée dans le couloir et que je ne l'avais pas ramassée. En ce temps-là, je voyais encore un peu clair. Je distinguais mes mains en les passant devant mes yeux. Je reconnaissais la fenêtre. Maintenant, je ne vous aurai même pas vu, vous... Est-ce que vous êtes jeune?

— Non, madame, non. Je suis vieux, moi aussi. Soixante-trois ans.

— Ah! ce n'est pas vieux! Mais vous serez vieux. On est heureux de n'être plus jeune.

J'ai sursauté cette fois et elle a senti ma révolte. Elle a dit aussitôt :

— Si, si, vous verrez, vous me plaignez peut-être et, en effet, je suis bien à plaindre. Mais le bonheur, c'est de n'avoir plus

envie de vivre. Encore un peu et j'y serai. Dites, monsieur l'abbé, est-ce que c'est ça qu'on trouve chez les saints?

J'ai répondu, cette fois, sans imposture :

— Oui, madame, oui.

— Alors, priez pour moi, demandez que je n'aie plus du tout, du tout envie de vivre. Et vous aussi, monsieur l'abbé!

— Je n'ai jamais eu cette envie-là.

— Ah! alors vous êtes un saint! Ah! comme c'est beau!

Ces paroles devenaient intolérables; jamais je n'ai subi un supplice pareil. Je le prolonge en me racontant. Est-ce que je n'y trouve pas une douceur, une volupté singulière?

Non pas dans le mensonge car je ne mentais plus, mais dans la méditation de ma petite infamie qui, je le crois, j'en suis sûr, tournait à mon honneur... Depuis tant d'années que je hais l'existence (car je hais l'existence), je n'ai trouvé personne pour écouter mon secret, pour le partager, sauf cette lamentable créature, cette moribonde. Ah! je suis payé de mes peines, je suis nettoyé de mes fautes, si de tels mots avaient un sens! Mais quelle dérision! J'ai senti si fortement le ridicule de cette circonstance que j'ai voulu détourner l'entretien; il me serrait la gorge. Et cette fumée grasse, la puanteur charbonneuse de la lampe qui me piquaient aux yeux!

J'ai demandé à la vieille si elle ne recevait pas de visites, si elle n'avait plus d'amies de son âge. Non! elle en gardait jusqu'à ces dernières années mais qui ne viennent plus la voir. Elles sont mortes, ou bien elles se sont lassées d'être éconduites quand elles sonnaient. Pour l'une, en particulier, le cas est bien extraordinaire! C'est une très vieille fille, nommée mademoiselle Triger, qui subsiste en faisant du tricot, et qui n'a pas pu oublier madame Chausserette. Elle n'écrit pas? C'est qu'on intercepte les lettres; d'ailleurs, la destinataire ne pourrait les lire toute seule. D'aventure elle est morte aussi, je veux dire réellement morte?

— Non, non. Si ça arrivait... Elle me le ferait savoir.

Madame Chausserette a senti à mon seul contact que je comprenais mal cette phrase, et comme si j'avais interrogé, elle a repris :

— Il y a des signes, voyez-vous. Des signes. Je ne vois pas, bien sûr. Mais je sais que des objets remuent autour de moi.

Tenez, sur le mur, le petit cadre. Quelquefois je l'entends qui frotte doucement le papier, pour me prévenir de certaines choses. Un jour, il tombera de son clou et ce sera pour me dire que je dois m'en aller. Regardez. Est-ce qu'il est droit?

Je regardais le mur et je n'ai pas vu de cadre, ni droit ni de travers. Elle rêve sans doute, elle se croit dans son ancienne chambre... Pas tout à fait car elle dit encore :

— Ce n'est pas mal, au moins, ces idées-là? Ce n'est pas défendu?

— Non, non, lui dis-je. Nous n'avez aucune crainte à avoir. Une personne comme vous n'a plus qu'à être récompensée.

Étranges paroles de ma langue, étranges mouvements de mes lèvres! Mais à ce moment-là, j'aurais tout fait pour elle, par pitié, peut-être même par affection. Ce n'est pas chez les seuls Peaux-Rouges du Grand Nord qu'on jette les parents infirmes dans la neige, qu'on les abandonne aux loups comme bouches inutiles! Ah! cette vieille bourgeoise n'a peut-être pas eu une belle âme; elle n'a pas dû servir beaucoup la société (et moi?); je ne jurerais pas qu'elle ne fût pas réellement cupide, égoïste, grognon, bourrée de préjugés, qu'elle n'ait pas fait souffrir autour d'elle... mais elle a payé, elle a expié. Ça, je le jure! Si elle a eu des illusions sur la vie, on les lui a arrachées; tel est l'effet de la douleur, de la persécution. D'une personne médiocre, elles font un héros, un saint, enfin un de ces êtres devant qui même un esprit libre voudrait s'agenouiller. Madame Chausserette, propriétaire du 208, boulevard Beaumarchais, offre ce cas monstrueux, sublime... J'ose à peine écrire ces mots mais il ne s'agit plus de plaisanter...

— Vous leur direz à eux, *après*; vous leur direz que je ne leur en voulais pas. Ils croient qu'ils seront riches, heureux. Ils ne savent pas comme ils auront peur, à la fin! Ils se préparent une chose terrible et j'en ai peur pour eux. Surtout pour lui, pour mon fils : il n'est pas si jeune, lui! Il rendra ses comptes avant d'avoir profité! Vous comprenez? moi, je me comprends. Dites-leur que je prie pour eux. Je prie pour qu'ils soient punis.

— Comment ça?

— Parce qu'il vaut mieux être puni sur terre. Ainsi, moi, ah! je suis heureuse...

Là-dessus, elle s'est mise à marmotter des formules et pour ce faire, du moins, elle m'a lâché tout à fait. J'ai interrompu un peu rudement :

— Madame, pour vous, il y a d'abord à sortir d'ici. Vous êtes honteusement traitée, emprisonnée, séquestrée en quelque sorte. Je vais parler, moi, exiger qu'on vous mette dans une maison de santé, qu'on vous fasse soigner.

Elle arrête sa patenôtre. Elle secoue la tête paisiblement.

— Non, non, tout est bien.

— Vous avez peur? C'est bon, j'écrirai au commissaire de police! J'irai le voir en sortant d'ici!

— Non, non, ce n'est pas votre rôle, monsieur l'abbé.

Je reçois toujours ces mots en pleine figure comme un éclaboussure, douce, sale.

— Et d'ailleurs, je dirais que je suis très bien ici, que je ne veux pas m'en aller, que j'y reste volontairement. A mon âge, j'ai bien le droit de rester immobile, pour m'habituer...

Et soudain :

— Monsieur l'abbé, je ne vous connais pas, je ne vous vois pas. Oh! je vous en prie, laissez-moi toucher votre figure pour me souvenir de vous.

Je me penche avec répugnance et voilà que les doigts tordus qui effleurent mes joues, mon nez, palpent maladroitement ma face molle, je le crains, mal rasée, ma nuque où vraiment les cheveux sont trop longs; une mèche passe devant l'oreille. Elle me croyait peut-être chauve. Que lui ont dit mes traits? Est-ce qu'eux aussi, ils savent mentir? J'ai fermé les paupières, non par crainte qu'elle ne blesse mes yeux mais pour cacher Hippolyte Messay qu'elle ne devinera jamais, l'imposteur, le cambrioleur, en somme.

Elle n'a rien deviné en effet. Elle a dit seulement, rabâchant son idée de tout à l'heure :

— A votre voix, je vous croyais plus jeune. Allons! j'aime mieux ça, tout de même.

Mais sa main a suivi le menton et exploré le col romain, le plastron. Elle dit, en s'agitant, presque en sursautant :

— Comment êtes-vous habillé? Je croyais que...

— Oui, oui, je suis en civil. Car je suis de passage. En

voyage, vous comprenez. Je n'habite pas Paris et, pour voyager, nous nous habillons ainsi.»

Après quelques secondes :

— Ah ! Mais alors, vous ne reviendrez plus ?

Je ne réponds pas, tant j'ai envie de fuir, d'être déjà loin, et tant cette envie-là me bourrèle la conscience.

Elle s'est presque assise, dressée, et cette fois, elle est tournée vers moi, avec ses petits yeux ternes, sa face creusée par la lumière jaune, cette face hideuse et calme, où il n'y a, tant elle est rabougrie, réduite comme un fruit desséché, plus de place pour les traits d'un visage vivant. Elle répète encore :

— Mais oui, dites-moi ? Vous ne venez pas de leur part ?

— Oh ! non ! Voyons, si vous voulez que je vous jure ?

Ces mots ne sont pas bien naturels à mon personnage ; ils pourraient accroître la défiance. Je suis rouge très probablement et prêt à bafouiller.

— Comment êtes-vous venu alors ?

Je bredouille cette fois :

— Je ne puis pas le dire, madame. Je passais devant la maison. Alors j'ai eu, moi aussi, j'ai eu un avertissement... Un signe. Ah ! Ça m'arrive quelquefois, en regardant une façade. Je me dis : il y a quelqu'un qui souffre là. Et je me renseigne auprès de la concierge. Je monte, voilà ! Figurez-vous que justement, dans la vie...

La phrase tourne court, s'enlise dans la honte. Madame Chausserette n'a pas protesté. Elle a joint les mains comme avant, et elle dit :

— Oh ! mon Dieu ! Que vous êtes bon, ô mon Dieu ! Je ne méritais pas cela.

Cette fois je crois bien qu'elle a pleuré, que du moins il est venu une humidité à ses yeux, et qu'elle n'a pu recouvrer la parole... Suis-je un abominable gredin ou un bienfaiteur malgré moi, un bienfaiteur naïf ?

— Je suis votre fille, a-t-elle dit encore, cette quasi-centenaire. Je prierai pour vous aussi. Vous aurez comme moi le grand bonheur de mourir en paix. C'est le bon Dieu qui vous a envoyé, exprès, j'en suis sûre.

Elle a tâté, saisi son gros chapelet de bois, atteint la croix

qui la termine, le pendentif, baisé cette croix et elle la dirige vers moi pour me toucher. J'ai eu peur cette fois-ci ; j'ai saisi l'objet à pleines mains, je l'ai rabattu sur le lit comme un gros frelon qui m'aurait attaqué.

La scène tournait de plus en plus mal. J'en étais réduit à me défendre. La pauvre dame menait le jeu mais j'avais la tête si vide que je n'avais plus idée du dénouement. J'allais redire avec niaiserie mes paroles du début :

— Qu'est-ce que je puis faire pour vous?

Mais elle tout bas :

— Vous allez m'entendre en confession? Tout de suite, n'est-ce pas?

— Non, non ! crié-je.

Elle se fige et se recroqueville de surprise, de peur.

— Non, c'est-à-dire que... Moi, je ne dois pas ce soir, je ne veux pas...

Les mains se sont redressées, nouées aux grains de bois sculptés, elles me touchent, elles me tiennent.

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous êtes donc? Vous n'êtes pas un prêtre? Un vrai prêtre?

— Si, si, madame, mais pas d'ici, vous comprenez. Je ne dois pas, je suis en voyage... Je n'ai pas mes choses, mes instruments (imbécile !), mes ornements. Je reviendrai. Ou plutôt je vous enverrai quelqu'un, tenez, quelqu'un de votre église, de la paroisse !... Je reviendrai avec lui. Si vous voulez, je cours tout de suite...

Cette hâte à m'échapper, cette suite d'improvisations, d'absurdités, ne les a-t-elle pas perçues? Je tentais de la noyer sous mes paroles. Elle ne réagissait pas, ne se révoltait pas mais je crois bien que je la poignardais de tristesse, sinon de soupçons, moi qu'elle avait pris pour l'envoyé de Dieu, ou de la mort, la même chose en somme... moi qu'un signe mystérieux avait poussé chez elle pour la sauver d'entre les vivants.

Il ne fallait plus hésiter. J'ai rassemblé mes forces, mon autorité. Je ne pouvais m'enfuir ainsi, avouer par ma fuite :

— Ma chère dame, ai-je dit (horreur ! comme à Laura Pernez), nous allons ce soir nous recueillir, prier ensemble.

Nous allons réciter, vous allez, veux-je dire? Non, tenez, une lecture... Est-ce qu'il y a un livre ici?

Cette question à une aveugle? Non! Je suis condamné à balancer entre l'abjection et le grotesque. La sueur froide, la nausée m'envahissent encore en y pensant. La malade ne bougeait plus, ne paraissait pas entendre mes paroles inconcevables; et de la voir immobile, cela m'eût inspiré n'importe quel mot, quel geste désespéré, un cri peut-être, avant de me sauver et claquer la porte... Je m'étais levé.

Mais sur la cheminée nue, près de la lampe de cuivre, à moitié dénickelée, il y avait une vieille broche noire, des épingles, un petit bouquin noir aussi. J'ai saisi ce volume, j'ai froissé fébrilement son papier, léger comme du papier de riz. Sous la lueur faible et fumeuse, mes yeux voyaient à peine. Et ma voix, que valait ma voix?...

— Tenez, ai-je repris. Tenez, nous allons lire, je vais vous lire quelque chose de... de beau enfin.

C'était un *Évangile* mais au dernier moment ce titre me brûlait la gorge, comme si j'avais participé à une singerie trop forte, trop laide. Sous mes doigts passaient des titres que vraiment je ne pouvais lire décemment, moi, pas plus que je ne pourrais jeter de l'eau bénite, faire des génuflexions devant un autel. Le col noir à plastron, c'était bien assez. Non, pas ça, pas ça!... Tout en toussotant derrière ce lit funèbre, ou à peu près, ce quasi-cadavre enfoncé dans ses linges, je feuilletais, je cherchais, comme si par impossible il y avait eu quelque chose de moins spécial, de plus facile... Ah! chez Faches, l'autre jour, devant les gâteux, avec ces histoires grotesques de magie noire, c'était une simagrée plus facile, moins curé enfin... Je me comprends.

Mais partout des chiffres en marge, des colonnes serrées, des rubriques invraisemblables... A la fin, cependant, à vue de nez, cela rappelait un peu les traités de morale, des conseils laïques, des lettres. Je me suis lancé au hasard. En haut de la page *Ép. aux Thessaloniciens*, et toujours des chiffres... Ma gorge résone de nouveau : est-ce bien ma gorge?

« Quant aux temps et aux moments, il n'est pas besoin, frères, de vous en écrire. Car vous savez très bien que le jour du Seigneur vient comme un voleur pendant la nuit. Quand

les hommes diront « Paix et sûreté », alors une ruine soudaine fondra sur eux comme la douleur sur la femme qui doit enfanter et ils n'échapperont point... »

Je n'écoutais pas moi-même, je ne comprenais pas : ce serait pourtant un phénomène curieux que d'avoir gravé dans sa mémoire ce texte ! Allons, avoue, mon cher, ce que tu as fait... Tu as, à la fin, déchiré, arraché la page, un peu par colère, par nervosité pure, en t'ébrouant pour déguiser le bruit, et le papier en boule a été dans ta poche... C'est là que je l'ai retrouvé, que je viens de le copier.

Il est là, tout froissé, seul témoignage matériel que j'ai vécu cette scène incroyable là-bas, que j'ai fait certains gestes... Il est là comme un rameau que j'aurais rapporté des enfers, que j'aurais volé à l'arbre d'où, comme Enée... Volé. Oui, c'est moi, et non le jour du Seigneur, qui suis venu comme un brigand, comme un traître.

Je n'ai peut-être pas la bosse de l'exégèse mais ces sacrés textes-là, quand on y fourre le nez, ils vous présentent toujours un sens symbolique très bien adapté à la situation, comme s'ils s'adressaient juste à vous, s'ils répondaient à votre demande. Un oracle, en somme. Un distributeur de sortilèges. C'est pourquoi ils tourneboulent si facilement les cervelles... Qu'est-ce que la vieille madame Chausserette a retenu comme oracle personnel de ce que je lui ânonnais là ?

Elle ne bougeait pas. Elle égrenait seulement les noix de son chapelet, et quand j'ai fini de lire, de dévider ces paroles inintelligibles vaguement menaçantes, vaguement consolantes, elle a cessé tout à fait de remuer. C'est alors que, par dépit, j'ai arraché la page...

Par émoi aussi. Car, debout, comme j'étais alors, je plongeais mon regard au pied du lit et là, ce que j'ai vu par terre, une chose carrée qui luisait vaguement : le cadre, le cadre dont la pauvre femme avait parlé, et qui était tombé déjà... Quand ? La veille ? Ou depuis une heure ? Quand avait-il donné le signal, le grand avertissement ? Et pourquoi me parlait-il à moi, avant de lui parler à elle ?

J'en avais assez, je ne pouvais plus tenir le rôle et j'avais de nouveau peur du silence, de l'air asphyxiant, de tout. Sans égard au bruit, j'ai saisi mon chapeau, bous-

culé le tabouret, ouvert la porte, galopé dans le couloir. J'ai crié :

— Quelqu'un ! Voyons quelqu'un !

La bonniche effarée s'est montrée dans sa cuisine ; les bras en l'air car elle se posait des bigoudis.

— Voyons, crié-je ! Votre dame est très malade, très ! Il faut appeler, il faut chercher quelqu'un.

Elle dit placidement :

— Oh ! vous savez, elle est toujours comme ça. Et un de ces soirs, dame... Mais moi, je vais m'en aller. Il est dix heures passées !

— Et vos patrons ?

— Quand ils sont au théâtre, c'est bien rare qu'avant une heure du matin...

— Je vous défends de partir, hurlé-je. Vous n'avez pas honte ?

Elle me regarde encore plus interdite.

— Je vais envoyer quelqu'un, moi, et vous allez le recevoir.

— Ils ne voudront jamais. Parce que... Déjà vous...

— Quoi ? Moi, c'était entendu ! Mais l'autre, je l'amènerai s'il le faut, et je vous jure que personne ne l'empêchera d'entrer ! Où est-ce qu'il faut aller ?

— Le médecin ? Je ne sais pas. Il n'est jamais venu.

J'ai haussé les épaules, et j'ai fui à travers l'appartement vide, suivi par elle. Je heurtais les portes, les coins des meubles. L'escalier était obscur. J'ai trouvé le bouton et, en descendant les marches, sur un beau tapis rouge, moelleux, j'ai crié à la petite :

— Attendez une demi-heure ou sans cela, vous êtes une misérable, vous aussi, une criminelle ! Entendez-vous, une criminelle !

Elle a été si effrayée que, je crois bien, elle a laissé la porte ouverte, qu'elle s'est assise sur la banquette du palier.

Avant l'air libre, avant la rue, je respirais déjà, largement, pour chasser les miasmes de la chambre maudite où l'autre, la plus malheureuse, attendait peut-être, attendait sûrement ce que j'attends aussi, moi, ce qui a deux noms, la Mort ou le jour de Dieu, l'autre Voleur.

XIV

Dans les circonstances graves heureusement, on recouvre une décision, une sûreté qui ne s'accommodent que de l'inconscience. Ai-je, depuis vingt ans, au moins, tant couru, tant soufflé? malgré les précautions que je prends d'ordinaire, et mon cœur irrégulier, et ma crainte des vertiges? Je me vois encore tapant d'un doigt impérieux au carreau du concierge, surtout dans la rue qui me semble fraîche (elle puait pourtant tout à l'heure), refermant la porte massive avec quelque bruit...

Le boulevard est désert, assez obscur; les platanes font encore beaucoup d'ombre sous les reverbères. Des solitaires, un peu bizarres, sur les bancs, à contre-jour; et au coin des petites rues, des filles montant la faction. Personne à qui m'adresser. Bien entendu, pas d'agent. Des autos ronflaient sur la chaussée, déjà rares. Il a fallu prendre mon courage à deux mains et pousser jusqu'à un carrefour où brillait l'enseigne rouge d'un petit café où l'on vend du tabac. J'arrive, en proie à un bourdonnement d'oreilles et ma main gauche, une fois de plus, devenue glacée, exsangue. Mais est-ce bien le moment de me plaindre?

Au comptoir, dans une niche de verre, un homme à moustaches qui fait sauter le cachet d'une grosse trousse de cigarettes, extrayant les paquets bleus un à un. Je lui demande à brûle-pourpoint :

— Où est-ce qu'il y a une église dans le quartier?

Il me regarde en coin. Est-ce qu'il remarque mon col que j'ai oublié de recouvrir (le foulard sort à demi de ma poche)? Il n'est pas de très bonne humeur, ce commerçant.

— A cette heure? dit-il. Elles sont sûrement fermées d'abord.

— Ils n'ont sûrement pas séance de nuit! ajoute quelqu'un accoudé au zinc, derrière la cloison de verre.

C'est un chauffeur de taxi en capote brune, qui baratte son café crème. Mais celui-là connaît Paris et montre sa science :

— Des églises, il n'y en a pas des flottes dans le quartier. Mais derrière, rue des Tournelles, il y a une synagogue. Ça ne vous irait pas?

— Non, une église catholique.

— Attendez. Faudrait retourner à la Bastille, suivre le viaduc, et vous tombez sur une petite, plutôt moche. Saint-Antoine naturellement. Ou bien vous traversez le boulevard Richard, et près de la rue de Lappe, vous en trouverez une toute neuve, pas finie même ; je me demande si elle fait ses affaires, celle-là.

— C'est loin?

— C'est pas tout près, dit-il, mais avec indifférence.

Car je n'ai pas l'air d'un client possible. Et peut-être prend-il son repos. Il n'a, qui sait? pas sa voiture devant la porte.

Le buraliste commence à recompter ses paquets, et me dévisage avec l'air de dire : Il ne faut rien de plus, vous pouvez disposer...

— Je veux un paquet de gris, et... attendez! un petit étui de cure-pipes.

Cela suffit à rentrer en grâce. Il me rend ma monnaie sans trop de brutalité. Juste à ce moment, sa fille, je suppose, rentre dans la salle par une petite porte, et il dit :

— Tu ne connaîtrais pas une église dans les parages?

— Non!... ah!... si, pardi : à deux pas dans la rue de Turenne, une église tout ce qu'il y a de bien ; elle ressemble à la Bourse. C'est là que la petite du boulanger a fait sa communion. Vous n'avez qu'à tourner à droite, par la rue Saint-Claude.

Je remercie, je m'enfuis de cette zone de lumières éblouissantes. On doit hocher la tête derrière moi et faire des commentaires que j'aime mieux n'entendre pas.

Les autres rues sont vides et lugubres. Voici des grilles, une ceinture de grilles, une colonnade noire. Tout est fermé, naturellement. Ah! une petite plaque d'émail sur les barreaux : *Sonnette de nuit pour les sacrements, au numéro* 6.

J'arrive à une porte sale, je tire un champignon de cuivre qui ne produit aucun bruit. Je vais m'impatienter. Le battant s'ouvre sur un couloir mal éclairé et un homme noir, en robe.

Je lui dis :

— C'est pour venir tout de suite chez une très vieille personne, bien malade, tout à côté, boulevard Beaumarchais. Excusez-moi, je vous demande mille pardons !...

Encore un mot de trop ! Mais je suis en défiance contre ce nouvel aspect du monde et la défiance s'arme de politesse. Lui, il doit sentir cela car il dit :

— Attendez une minute, monsieur ; ou plutôt entrez. Je vais me chausser.

Il traîne en effet des pantoufles. Je marche derrière lui. C'est un grand gaillard brun, entre deux âges, avec des cheveux rudes et épais. Il sent le tabac. Et en effet, il m'introduit dans un espèce de bureau encombré, où il y a un pot de grès, des papiers à cigarette, des journaux épars, des registres aussi.

Cela ressemble au secrétariat d'une mairie de banlieue. Mon gaillard est en train de cisailler et de coller des feuilles imprimées. Il ramasse sur la table une visière verte en abat-jour qui devait lui protéger les yeux, des lunettes. Il me dit avec un geste d'excuse :

— Vous voyez, j'étais en train de composer *l'Echo de Saint-Denis*, notre bulletin paroissial.

Tout en s'asseyant pour lacer des souliers, il ajoute en geignant, courbé, un peu congestionné :

— La personne attend-elle que je l'administre seulement ? Est-ce que je dois prendre les saintes espèces ?

Hippolyte Messay n'attendait pas cette question. Il répond :

— Ce que vous voudrez, tout ce que vous voudrez.

— Il s'agit d'une dame âgée, et qui a toujours eu de bons sentiments, n'est-ce pas ? Mais vous avez peur de l'effrayer un peu ? Je connais ça. C'est bien triste, mais si réconfortant aussi !...

Je ne dis pas mot. Il a fini de se chausser. Il reprend :

— Vous êtes de la famille, monsieur ?

— Non, non... non..., ami..., un voisin plutôt.

— Je vous demandais ça, parce que vous auriez pu faire mon servant. Sinon, je dois téléphoner à côté, dans la sacristie, pour avoir quelqu'un.

Il a fini par me regarder car il est sûrement timide. Et

il n'a pu s'empêcher de remarquer mon maudit plastron noir, mon col. Dire que j'ai oublié de remettre mon foulard en accourant ici ! Que pense-t-il ? Que va-t-il dire ? Rien. Il remue les lèvres. Mais il ne dit mot. Il détourne les yeux. Ces gens-là ont l'habitude de la discrétion. Pour lui bien marquer que je ne suis rien de ce qu'il croit, je dis :

— Vous ne pourriez pas faire tout seul ? C'est urgent, voyez-vous. A minuit, la famille rentrera, et elle n'aimerait pas savoir que...

Il a déjà mis sa petite pélerine, son chapeau plat, il a ouvert une porte. Il se retourne.

— Ah ! dit-il, j'ai compris. Voyez-vous, nous sommes habitués. Nous devons souvent nous cacher nous aussi... comme des voleurs.

Encore ce mot ! quelle coïncidence ! cela est pourtant bien naturel et ne peut m'effrayer. Le prêtre est dans la sacristie, laissant la porte entre-bâillée ; je vois briller des placards de bois sombre.

Il revient porteur d'une petite mallette noire. Je me rappelle les vieux romans, les tableaux de genre où l'on voit le curé courir dans la neige, serrant un vase doré sur son cœur, et précédé d'un clergeon qui agite une clochette. Est-ce que j'aurais préféré ce romanesque ?... Je regarde ma montre, il est dix heures et demie.

Le petit couloir, la porte sur la rue, le perron. Nous voici marchant l'un près de l'autre. Nous avons croisé deux filles qui nous ont regardés avec stupeur et terreur. Je pense qu'elles ont touché aussitôt leurs clés, le fermoir de leur sac, fait les cornes. Elles ont dû se retourner, se serrer le bras l'une à l'autre. Comme les bêtes, elles sentent fort bien la mort qui passe près d'elles.

Nous, nous ne parlions point, pareils à des complices. Lui, il devait accomplir sa mission aussi calmement que d'habitude : un fonctionnaire en somme. Se posait-il tant de questions sur mon compte ? Ma tenue, mon affublement surtout le gênaient-ils ? Je n'avais toujours pas remis mon foulard. A la réflexion, je suis un peu fâché de son indifférence ou de sa politesse. Tout de même, s'il connaissait mon cas, cela l'aurait beaucoup intéressé... Et madame Chausserette ? Pour

lui, une moribonde de plus ou de moins, une voyageuse qui demande son passeport...

Sur le large terre-plein du boulevard, j'ai repris bravement la parole :

— Monsieur, pour certaines raisons, je ne puis vous accompagner que jusqu'à la porte de la pauvre dame, et je devrai me retirer aussitôt. Je suis dans une situation particulière.

— Vous étiez son médecin, peut-être?

— Non, oui ; à peu près...

— Cela n'importe aucunement. Vous avez fait, je crois, une bonne action, une très bonne action, et le bon Dieu ne l'oubliera pas.

Il semble détourner les yeux exprès pour ne point voir mon col, mon visage. Il me parle comme une mécanique...

Me voilà payé mais je ne sens pas de colère ni même d'ironie. La porte de l'immeuble est là devant nous. Je sonne. Je fais la lumière à l'intérieur. Je crie aux concierges le nom de leur propriétaire, de celle qui aura possédé ce tas de pierres, ces rampes, ces tapis, cet ascenseur que je n'ose prendre. D'ailleurs, le prêtre, homme modeste, a déjà le pied sur les marches.

Je le suis. Vingt-deux marches. Quarante-quatre. Soixante-six. A ce moment, une douleur me saisit tout le devant de la poitrine, une angoisse effrayante, comme si mon cœur cessait de battre, mes poumons de se soulever. Je me cramponne à la rampe, je tourne, je m'assois. Il faut appeler au secours. Il faut... Mais pas lui !... Il entreprend déjà le dernier étage, mais il a dû sentir quelque chose. Il s'arrête, il se penche. Je ne sais d'où me vient un courage qui, pendant une minute, tiendrait tête à la mort même. Courbé en deux, j'ai ouvert mon pardessus, mon veston et je lui dis :

— Monsieur, monsieur l'abbé, avant d'entrer, vous allez prendre cet argent... 500 francs... au cas où personne ne ferait... n'exécuterait les dernières volontés à elle. Vous direz des prières, des messes, ce qu'il faudra. Même si l'enterrement n'allait pas chez vous... comprenez... entendez?

Il est là, planté plus haut que moi, tout noir, l'air gêné et sauvage. Il me dit avec brusquerie :

— C'était inutile. Et ce n'est pas très régulier, voyons... Vous donnerez cet argent demain à M. le curé, comme une fondation. Moi, j'aime mieux pas, ici à cette heure. Tenez, demain matin, passez à Saint-Denis. Il y aura mon confrère de garde.

Il me regarde bien cette fois.

— Mais vous êtes souffrant, vous aussi? Qu'y a-t-il donc? Qu'y a-t-il?

Je ne puis plus parler. J'ai la main crispée sous ma gorge. Je dois être livide, effrayant. Pour qui va-t-il me prendre? Il redescend. Il me saisit la main. Il m'assoit sur la banquette de velours qui orne le troisième palier. Et, comme il n'a rien compris, il dit posément :

— Allons! Allons! Je sais que ce sont des circonstances bien pénibles. Vous avez raison de ne pas vouloir entrer mais vous pouvez être tranquille. Notre malade fera une bonne, une sainte mort. Allez, monsieur, retournez-vous-en. Reposez-vous. Les émotions comme ça, je n'ignore pas que...

Il veut dire qu'elles ne sont pas faites pour mon âge. Il me soupçonne d'être très mal aussi, asthmatique, cardiaque peut-être. Je craignais vaguement qu'il me prenne pour un criminel venu le chercher au secours de sa victime.

Il y a peut-être de ça?... Non... non, ce n'est pas vrai.

J'ai eu la force de ramper, marche après marche, à sa suite, de le voir frapper à la porte entr'ouverte du terrible appartement. De la lumière filtre et la petite bonne s'est montrée aussitôt. Elle nous a vus tous les deux. J'ai fait un geste violent, silencieux, pour lui commander d'introduire le prêtre. Je ne pouvais plus parler. Dieu merci, ils ont refermé la porte sur ce que je ne saurais voir...

◘

Je crois bien que j'aurais dû mourir dans l'escalier; je me suis assis deux ou trois fois sur les marches. Je me suis dégrafé. J'ai arraché le col romain. Où est tombé cet oripeau? L'abbé, en redescendant, l'a-t-il remarqué? Tant pis, tant mieux. On jette toujours son arme après le coup. On la jette toujours mal.

L'idée que madame Chausserette, à ce moment-là, était morte ou mourait, mais contente, assurée, bercée des mots qui endorment une âme, aurait dû me rasséréner et, au contraire, m'affolait. Rester sous ce toit une minute de plus... Plutôt mourir, en effet, moi-même. Et m'y faire surprendre, pis que tout ! Il ne fallait pas, avant tout, m'évanouir là, où l'on me découvrirait, où l'on me soignerait, où l'on me questionnerait. J'aurais accepté de bon cœur de crever dans la rue. Je me disais : « Il faut que tu sortes. Tu sortiras. » Encore dix marches, encore six. Encore la porte vitrée. Encore un geste : le doigt aux carreaux de la loge.

C'est fait, je suis sorti.

J'ai titubé, il me semble, sur le bitume poudreux. Que dis-je, j'ai traversé tout droit la chaussée pourtant large, sans m'occuper de quelques autos qui, çà et là, bondissaient vers moi comme le destin. Ça m'était bien égal d'être écrasé. J'ai atteint l'autre rive. J'ai tourné dans une ruelle morte. Fini. Le boulevard Beaumarchais n'existait plus. J'ai longé des murs d'ateliers, un garage où des pétarades de moteur m'ont fait autant de mal que des coups de poing. J'ai retrouvé enfin l'autre boulevard, un banc près d'un édicule qui puait, et, là, je me suis assis, les bras étendus sur le dossier, tout envahi du bruit de mon cœur, et craignant que l'angoisse au sternum me reprenne...

Il est passé un jeune garçon en casquette qui a ralenti le pas, a siffloté, m'a regardé, horreur ! en souriant ; il s'est éloigné. Puis il est repassé et il est venu rôder derrière moi..., s'asseoir même, il me semble, sur l'autre planche.

Et quand il a dû m'entendre respirer mal, suffoquer un peu, il est parti à toutes jambes, comme si j'avais crié : au secours ! ce cri qui fait toujours fuir les vivants, les maudits.

Seul, on meurt toujours seul, à moins que, comme la vieille dame...

XV

Je me relève en cachette, cinq minutes, dix minutes. Dix minutes, le médecin ne le saura pas. Il ne peut pas savoir que le meilleur remède pour moi est encore de griffonner quelques pages.

Depuis six jours, je suis assez obéissant. J'ai tout juste écrit sur mon genou à M. Édouard Faches que je suis alité à la suite d'une attaque *(sic)* et qu'il m'est impossible de donner suite à nos projets. Je ne lui ai pas renvoyé son argent et pour cause... Il ne m'a pas répondu. Il n'a besoin que de coquins bien portants. Une grosse dame, paraît-il, est venue demander de mes nouvelles. C'est toujours cette Laura, apparemment. Je vois d'ici madame Winckler lui en donnant de fort mauvaises mais rien ne m'est plus indifférent... Je ne regrette rien. Pourtant, sans certaines démarches, l'accident aurait peut-être encore tardé.

⧈

Le lendemain de l'abominable nuit, 3 octobre, je n'ai pas pu aller au bureau, et j'avais pourtant grande envie de pousser jusqu'à l'église de la rue de Turenne, pour savoir. Mais ce quartier-là est maudit. Je n'y repasserai plus jamais.

Et l'abbé de l'autre jour, qu'est-ce qu'il pense de moi? A-t-il trouvé quelque chose dans l'escalier? Il ne se souvient peut-être même pas de l'histoire. Il corrige les épreuves de *l'Echo de Saint-Denis* ou bien il sermonne son patronage; il monte à bicyclette avec ses gosses du quartier. Je ne sais pas son nom. Il ne sait pas le mien. Il voit tant d'êtres bizarres... Madame Chausserette est-elle sous la terre ou dans sa geôle? prisonnière ou libérée? Pour moi, non, il n'y a pas de signes... Je m'étais vanté.

En revanche, l'après-midi, j'ai pu prendre la rue des Amandiers, jusqu'à ce bout de la rue de Ménilmontant où l'on voit une grande église noircie de fumée, en contrebas, derrière un pauvre square. Je ne voulais pas voir encore un de ces messieurs mais simplement donner les 500 francs à un employé, à un comptable ou sacristain quelconque qui s'occupe des offrandes.

J'ai pénétré dans la nef par une porte à battants de moleskine; même à l'intérieur, il y a des affiches sur les murs, des statues bizarrement accrochées au mur, deux bouquets de cierges plantés sur des pointes de cuivre. Une odeur sucrée et bizarre, une fraîcheur humide, pas très propre, règnent

en ces lieux. J'ose dire qu'elles ne m'imprégnaient pas. Je me raidis. Je suis très solide. Il n'y avait pas d'office, heureusement. Je n'aimerais pas voir un homme, déguisé par des orfrois et des dentelles, faire des gestes de sorcier sous des feux électriques.

Je me suis forcé pourtant à considérer un petit autel surchargé de fleurs en papier ; il est pareil à un comptoir de grand magasin, pas très bien tenu. La mise en scène est enfantine. Le personnage en plâtre doré qui domine tout cela n'a rien de surnaturel. Je ne sais comment s'appelle ce saint ni quels sont ses attributs. Il n'attirait d'ailleurs aucun fidèle.

J'ai même eu le toupet de regarder, de côté, l'autel central qui dort sur ses marches dans la pénombre. Un minuscule feu rouge descend du plafond et veille seul à cette heure-là. Encore une impression de solitude absolue, de crypte funèbre mais, cette fois, un peu inquiétante comme si quelqu'un était aux aguets au fond de ce vide. A l'affût de quel gibier? Pas de moi. Pas de moi : je suis passé sans sourciller. Comme je me sentais étranger, en visite chez les magiciens ! Un peu à la façon de jadis quand on m'invitait chez les spirites et où je venais en me répétant : « Sois aimable mais ne te laisse pas faire ! »

Tout autour de l'autel, le long de la galerie qui forme chevet ou plutôt abside (j'ignore le mot précis) les vitraux entretiennent une lueur bleue et rouge, très favorable à l'envoûtement. Des fûts de piliers gothiques, des recoins où s'empilent des chaises. Tout au fond, encore un autel, allumé celui-là, et devant lequel somnolent de vieilles femmes. Des ex-votos en marbre tapissent la muraille, quelques-uns surchargés d'un cœur en cuivre.

Je désirerais avant tout qu'on ne me vît pas. L'idée d'entrer dans la sacristie, les bureaux, de sentir l'encens refroidi, de m'adresser à un scribe en surplis, de répondre évasivement à ses questions, à ses remerciements, cette idée m'écœurait. J'ai vu un tronc avec l'inscription : *Pour les âmes du purgatoire !* C'est exactement ce qu'il me faut. Toutes les âmes, les vivants compris, sont dans un lieu de tortures et d'angoisses. Et si, par hasard, celle à qui je pense est ailleurs,

dans le repos, dans le néant, ah ! tant pis ! j'aurai jeté mon caillou dans la mer.

J'ai glissé mes billets dans le fond de l'urne, et j'ai fait quelques pas pour achever le tour de l'abside.

Alors, la chose est arrivée...

Il faut être courageux. Depuis des années, j'attends cette occasion d'exercer ma clairvoyance et mon sang-froid. Qu'ai-je perçu ? une sonnerie électrique immense, à travers ma tête, à travers tout mon corps et le vertige connu des syncopes. J'ai glissé.

Quand j'ai repris conscience, j'ai été d'abord aveugle puis j'ai vu les objets nettement mais sans couleur.

Je suis resté sourd bien plus longtemps. Je me demandais pourquoi j'étais couché à terre et, en même temps, c'était une position très naturelle et très douce. J'ai dû non pas résister à la chute mais m'affaler lentement, non sans plier les genoux, tomber un peu de côté sur les dalles. On s'abandonne en disant vaguement : « Allons ! ça devait venir. Ça y est... »

Je n'ai pas bien vu qui me soulevait, me portait, m'adossait à une chaise de paille. Et les paroles étaient au delà du monde. Quand j'ai reconnu une grosse face bouillie, des cheveux gris qui s'échappaient d'un fichu tricoté, j'ai trouvé normal que madame Pichat fût là. Je n'ai même pas eu honte devant elle.

Elle en faisait des gestes ! Elle en dévidait, des mots ! Elle se donnait de l'importance. Elle disait sans doute : « Je le connais, c'est M. Messay, un de mes patrons. Laissez que je m'occupe de lui. Ah ! je savais bien qu'il reviendrait ici. »

Et des invocations sans doute ! Elle levait les yeux au ciel. Elle s'essuyait le coin des paupières. Avec elle, il y avait un bonhomme en culotte noire, et quelques femmes groupées, penchées, les éternelles pleureuses qui doivent hanter l'endroit pour se repaître des convois mortuaires, de chants lugubres, des statues de suppliciés.

Je ne sais quels soins on m'a prodigués ; je n'avais repris connaissance que pour dormir ; dans ce cas-là, la carcasse

est résignée... Je me souviens de l'air frais, d'une petite cour, d'une branche de buis sur ma tête, de six bras qui me portaient. Puis l'intérieur d'un taxi en velours beige où justement une petite radio coassait une musique sautillante. Quelqu'un a dit : « Et le chapeau ? son chapeau ? » C'est encore madame Pichat qui m'a soutenu, à demi-allongé. Le bonhomme noir, le suisse sans doute, s'est assis près du chauffeur. Tiens, je revois sa figure rude, moustachue, avec des rides ravinées, marquées au charbon, un gendarme triste.

Le scandale n'a pas été grand devant ma porte ni dans le vestibule où madame Winkler a dû mettre une sourdine à ses cris. Est-ce que l'autre lui a dit tout bas :

— Oui, madame, à l'église, c'est là qu'il s'est trouvé mal. Pensez s'il y retourne en cachette ! Ils y retournent tous !

Mais madame Pichat ne cause peut-être pas volontiers avec une hérétique.

Le médecin est venu au bout d'une demi-heure, comme j'étais déjà juché sur mon grand lit rouge. J'ai agrippé la couverture en y montant, d'un geste de noyé. Elle a glissé, et je suis très mal bordé depuis lors. Le docteur habite, paraît-il, deux maisons au-dessus. Jeune, vulgaire, rougeaud, avec un incroyable accent rustique. Il dit :

— Faudra *ajeter* plutôt au pharmacien de la place Gambetta. C'est mon fournisseur.

Et m'auscultant :

— Voyons voir ce qui gnia là n'dans.

Est-ce un praticien convenable ? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir. Il s'adressait exclusivement à madame Pichat et il lui a dit d'un ton jovial :

— L'urémie, chère madame, peut amener des constrictions thoraciques et des douleurs précordiales, or, nous avons un peu d'urémie.

Je lui ai avoué tout ce qu'il a voulu en matière de constrictions thoraciques. Je sais qu'il a voulu de l'iode dans ses médicaments. Je suppose que je suis un cardiaque très avancé. Car enfin, mon père... J'aurais pu lui parler de mon hérédité !... Mais à quoi bon ! Il n'a même pas demandé mon âge, qui doit se voir parfaitement.

Ma barbe a poussé. Si j'essayais d'apercevoir là-bas dans

la glace un vieil homme hérissé, sale, mais qui n'a plus le visage de l'imposteur.

...Qui sait? il aurait suffi de ne me plus raser pour que tout cela n'arrivât point... Mais cette idée-là est basse, ignoble.

◘

Je ne sais si mon neveu Faches est en faillite, en prison ou plus loin encore : nul ne lira les journaux pour moi. *Le Progrès Nouveau* m'arrive sous bande et reste décacheté; les numéros déjà forment une petite pile sur l'appui de ma fenêtre. Je doute que les affaires de M. Faches deviennent assez dramatiques, qu'on en tire un fait-divers et que les ciseaux de Daudin immortalisent celui-ci dans nos colonnes. L'archiviste n'aura pas à remplir une fiche. L'archiviste Messay ou son successeur...

Lucie, l'horrible Lucie n'a pas reparu. Elle a sans doute horreur de la maladie, et du reste. Bien. Laura Pernez a-t-elle récidivé? Madame Pichat ne me l'a pas dit et, bien sûr, je n'allais pas demander... L'après-midi, je dormais comme un assommé, avec un peu de délire, dont les paroles m'éveillent à moitié. J'ai cru entendre japper un petit chien dans le couloir. Est-ce qu'il y a eu une scène à l'entrée? Fini. Je ne la verrai plus. C'était peut-être une hallucination. A distance, elle ne me fait plus horreur, cette fille d'Eve; elle m'apitoie. Peut-être avait-elle de la compassion pour moi, un intérêt pur et non pas cette perverse attirance pour ce qu'elle croyait...

D'ailleurs, même dans ce cas, elle était comme les autres, comme toutes les autres. Est-ce bien sa faute à elle? L'amour ou l'horreur, c'est la même chose, traduit différemment. Et tout ce qu'on leur donne de soi, à ces femmes, vous précipite à la mort. Oh! quel dégoût!

La nuit dernière, le petit cadre que j'avais devant mon lit est tombé, et le léger fracas m'a fait sursauter. Encore une crise. Madame Pichat qui dort à côté, dans le bureau, par terre, je pense, est venue en hâte. Elle a enlevé les débris dans son tablier, d'un air maussade car le sujet, je crois,

lui fait horreur : c'est une reproduction sous verre de l'Albane : *Danses des Amours*. Elle n'a jamais pris ces marmousets pour des anges.

Est-ce qu'un accident de ce genre, survenu à un tel tableau, peut me donner, à moi aussi, le Signe ? Ce serait grotesque. Mais la réalité est toujours grotesque... En y réfléchissant, je suis persuadé que madame Chausserette a passé le pas.

Tant mieux. Elle n'a plus peur de rien. Mais elle n'avait pas peur, déjà... Et moi est-ce que ?... Non, je n'ai plus peur.

C'est vrai, je n'ai plus peur. Chose curieuse, je ne sens plus cette épouvante de la solitude qui m'a suivi toute la vie ; et c'est juste au moment où je suis abandonné, oublié de tout le monde, sauf d'une vieille femme de ménage qui tout le jour me couve des yeux en marmonnant des prières ! Je ne crains que les vivants, leur zèle indiscret, leur tyrannie. Si madame Pichat me croyait mourant, elle m'obligerait sans doute à recevoir... Non, non, impossible. Ces gens-là me couvrent de honte. Je ne les hais pas, je les fuis, c'est tout différent. Mettons que je ne sois pas digne. Je suis un félon, un voleur. Qu'ils pensent à moi s'ils veulent. Qu'ils prient pour moi, c'est leur affaire mais qu'ils ne me relancent point. D'autres que moi ont des choses à leur avouer pour se soulager. Moi, justement, je ne puis avouer ça...

...Madame Pichat ne m'endoctrine pas. Elle m'a dit seulement hier :

— Allez ! je sais bien ce qu'il vous faudrait.

— Quoi donc ?

— Il faudrait que vous pleuriez un bon coup.

Je n'ai jamais pleuré depuis l'enfance. J'ai ricané un peu, pas trop pour ne la point froisser. Je la laisse faire tout ce qu'elle veut. Hier soir, encore engourdi par la fièvre, j'ai senti soudain quelque chose de rèche, une touffe dure et pesante près de ma main : c'était la tête de cette femme qui était agenouillée à terre devant mon lit, comme si j'étais mort.

Elle a relevé le front. Elle a eu conscience de sa maladresse car elle a dit :

— Oh ! pardon, monsieur, je me reposais.

— Mais je ne vous en veux pas, ma pauvre. Ne croyez surtout pas que je regrette d'être où j'en suis !

Elle m'a regardé avec admiration, avec reconnaissance. Elle m'a saisi la main, comme madame Chausserette. Je crois bien qu'elle l'a baisée. Elle a dit dans un transport :

— Ah ! je savais bien, des hommes comme vous, ça se remet toujours en règle.

Je ne proteste plus. A quoi bon? L'imposture a vaincu, si c'est bien une imposture. Peut-être y avait-il autre chose, une pente fatale où l'on m'a engagé. Elle a raison, madame Pichat ; je suis en règle.

En règle avec quoi? avec qui? Je n'ai plus de tourments de conscience, à condition d'être seul. Devant moi-même, je ne sens plus le gouffre, le vide universel. J'ai plutôt (notons-le jusqu'au bout) la sensation que tout est dense, rempli, la sensation d'une... indulgence, d'une complicité de tout ce que je ne vois pas. Car ce que je vois, les êtres en chair et en os, m'intimident ou me terrorisent plus que jamais...

◘

Cette nuit, j'ai été l'objet d'une angoisse atroce, non pas physique, mieux que ça... Certes, je sentais l'ennemi inconnu, le Voleur qui m'empoignait le thorax, le trouble du sang bouleverser mes oreilles ; mais je croyais voir aussi un regard qui m'épiait, me surveillait. Un regard immense, insoutenable. Ce n'était pas celui d'un adversaire ni celui de personne. C'était comme si tout, Tout, avait été là devant moi et m'avait dévisagé, reconnu. Folies du délire sans doute. Je suis devenu minuscule, imperceptible et comme dans la main d'un géant. En imaginant ma petitesse, je serais bien près de pleurer.

... Comme tout est simple, facile ! Une pente douce où on se laisse aller sans révolte. Il y a un mois, si j'avais pensé que le dénouement fût si proche, j'aurais sué des sueurs d'angoisse, mordu la nuit mon oreiller, cet oreiller où ma nuque repose paisiblement aujourd'hui. Que s'est-il donc passé entre temps? bien peu de choses, un fait-divers infime, ridicule. Je savais déjà que le mal d'exister n'a qu'un remède, pire que lui... A présent je sais que cesser de vivre, ce n'est pas tout à fait

cesser d'être ; au contraire. Ce n'est pas à l'existence que j'en voulais, c'est à la vie.

Il me semble que pour un rien, je serais calme, même heureux. Il suffirait de dire une espèce de *oui*. Ce qui n'a pas de sens. Ou plutôt, si ça n'a pas de sens, pourquoi hésité-je? Je répète que je n'ai plus peur. J'ai honte encore mais de quoi? Si je le savais, tout serait fini, arrangé.

◘

...Le cahier est sous mes oreillers, et je n'ai plus qu'un crayon. Il faut faire un effort pour retrouver, poser cet attirail non plus sur mes genoux mais sur le bourrelet du drap. Il m'est recommandé pourtant de rester la tête très haute, le torse soutenu ; mais de baisser les yeux, cela me fatigue, m'épuise.

Les dernières fois, j'écrivais sans voir mes lignes ni ma main. Est-ce qu'elle ne va pas recommencer à écrire, malgré moi, ce que je crains d'écrire?... J'en arrive à faire des paris, à jouer. J'ai revu en désordre des scènes de jadis. Plus nettement encore, le bord de la Loire ; me revoici enfant mâchant de l'herbe, dans une flaque d'ombre. Mon tablier sent la lustrine chaude. J'ai entendu distinctement la voix de la cousine Triou qui crie :

— Polyte, Polyte ! tu reviendras, à la fin?

Oui, oui, je reviendrai, je veux revenir.

◘

Je ne me suis jamais noyé mais je crois que la noyade est délicieuse. Je ne voudrais plus remonter à la surface. Je veux dormir sans me réveiller. Mais dormir comme j'ai toujours dormi : en sachant bien que j'existe encore. Voilà où j'en suis, moi, qui me vantais de souhaiter la torpeur des pierres. Ma torpeur, ce serait celle du bon vouloir, de l'abandon heureux, de la joie. Oh ! une joie à fondre en larmes. Et cette fois, il me semble bien que je pleure tout seul. Allons ! ce n'est pas d'un homme ! Pleuré-je sur moi, ou sur le destin,

sur tous les autres? Je pleure de m'être reconnu, comme si j'avais trouvé un ami. Un être, une personne à qui je parlerais, et qui ne parle pas encore.

Il attend, il attend quoi? que je lui donne un nom. Il attend que j'obéisse. Je veux bien obéir. Il est la paix, mais pas le vide, pas le noir. Il est moi. Je vais être Lui. Ah! me voici.

(...J'ai dû délirer. Je ne comprends plus. Je vais peut-être recommencer. De ça, j'ai peur. Mais non...).

Tiens, la chambre apparaît de nouveau! Elle existe, elle; elle est éclairée. Elle a des objets solides. Encore un pari. Sur la cheminée l'horloge où pendent ma cravate et mon col depuis quinze jours, l'horloge marque dix heures vingt. Madame Pichat est descendue une minute, cognant la boîte à ordures contre la porte, malgré sa discrétion. Oui, encore un pari.

Si je guéris, je guéris demain matin. Je me réveille alerte, je contracte un nouveau bail et alors, il n'y a rien, rien au monde ni ailleurs, rien qui mérite d'être pensé.

Si je m'endors et si c'est tout de bon, alors oui, tout existe et tout est bien... J'aurai dit oui. Le oui aura été entendu.

Par quoi? par qui? par ce qui m'écoute, ce qui me regarde. Le contraire du vide. Le contraire du néant. Je veux sombrer cette fois, je veux m'engloutir. Je veux, je supplie, je prie, oui; et il me semble que je ne suis pas tout seul, avec des milliards d'êtres, jusqu'à l'infini. Tout ça grouille encore, tout ça pense. Non pas comme une foule confuse mais comme une seule pensée. Me voici. Je parie encore, je suppose que... Je sais que...

D'ailleurs non, je n'ai plus peur. J'ai encore un peu honte. Honte de quoi? Honte d'être? oui, d'être encore... c'est cela : d'être encore... Ce sera bientôt fini. Mais rien n'est fini... Tout continue, tout est, oui, oui, tout est bien... Voici. Oui. Me voici... Moi... Vous... Vous...

ANDRÉ THÉRIVE

LES OPÉRATIONS SUR LE FRONT FRANÇAIS

Après leur double attaque du 16 octobre, les Allemands n'ont plus tenté de renouveler un effort d'ensemble sur le front de la Sarre. Ils se sont bornés à occuper les terrains évacués par nous. Notre repli s'est en effet étendu à toutes les positions que nous avions occupées sur le territoire du Reich. Depuis le 19, les lignes françaises sont revenues à très peu près sur la ligne de départ qu'elles occupaient au début de septembre, au moment de l'ouverture des hostilités.

Pour comprendre le sens de ce mouvement rétrograde, succédant à notre avance des quinze premiers jours de septembre, il convient d'examiner les conséquences de la décision prise, dès la fin de ce même mois, par notre haut commandement, d'accord avec le Gouvernement. Elle consistait, comme on le sait, à substituer à l'offensive une attitude strictement défensive.

Cette résolution de principe entraînait, du point de vue militaire, une autre décision fondamentale. Il s'agissait de savoir où nous allions résister à une offensive allemande éventuelle, soit en avant de notre ligne Maginot, c'est-à-dire en territoire allemand, soit sur cette ligne elle-même.

Tactiquement, il est contraire à la logique d'avoir deux positions de résistance successives. Cela ne peut mener qu'à

disperser ses forces et ses efforts. D'autre part, la position unique à choisir pour y briser l'élan de l'ennemi doit être, de toute évidence, la plus forte qu'il soit possible d'utiliser. C'était donc, dans l'espèce, la ligne Maginot.

Ainsi, nos opérations, depuis le début de ce mois, doivent être considérées comme une manœuvre en retraite vers la ligne Maginot, organisée en vue de retarder l'ennemi sans nous laisser accrocher.

C'est ce qui explique la forme du dispositif adopté tout d'abord, qui comportait un échelonnement en profondeur accentué et le maintien sur nos positions les plus avancées de simples avant-postes légers. Les affaires du 16 octobre ont été en somme un combat retardateur, bien monté et habilement exécuté qui, en cédant du terrain, n'avait d'autre objet que de faire subir des pertes à l'adversaire.

Quoi qu'il en soit, à partir du 19, les Allemands, rentrés en possession de leur territoire, jusqu'à la frontière, n'ont plus manifesté qu'une activité extrêmement réduite. Les seuls incidents qui se soient produits concernent des patrouilles, des reconnaissances, des coups de main ou des attaques tout à fait locales, exécutées avec de faibles effectifs. C'est, en général nous qui, maintenant, cherchons à connaître les intentions de l'ennemi.

Ainsi, après soixante jours de guerre, une complète immobilité règne sur tout le développement de la frontière franco-allemande, où les deux partis adverses se retrouvent en présence, comme au premier jour. L'attente stratégique se prolonge et s'étend à tous les pays voisins de l'Allemagne, du côté de l'ouest. De l'extrémité septentrionale des Pays-Bas, sur la mer du Nord, à la pointe est du territoire helvétique, dans les Alpes rhétiques, sur un développement de plus de mille kilomètres, des centaines de milliers de soldats hollandais, belges, britanniques, français et suisses, installés dans des casemates ou cachés sous des coupoles, terrés dans des abris ou courbés derrière des parapets, attendent que le maître de l'Allemagne ait pris sa décision.

L'étrangeté de ce début de guerre n'a pas cessé de nous étonner. Hitler, ayant poussé jusqu'aux extrêmes limites ses efforts pour faire aboutir son offensive de paix, réunit, con-

trairement à ses habitudes, conseil de guerre sur conseil de guerre, demande l'avis de ses subordonnés et, bien que nous lui laissions la plus complète liberté d'action, retarde le moment d'agir. Cependant, si l'on ne tient compte que des arguments militaires, de nouvelles opérations allemandes, pour avoir des chances de réussir, doivent être aussi prochaines que possible. L'hiver est là. Le mauvais temps règne depuis plusieurs semaines en Europe occidentale. Des crues sérieuses gonflent fleuves et rivières et déjà les inondations menacent un peu partout.

A la date du 2 octobre, nos ennemis paraissent avoir rangé leur jeu. Leurs armées sont échelonnées en un dispositif très largement articulé qui ne révèle aucune intention précise mais qui leur permet d'entreprendre, en peu de jours, une offensive puissante sur toute partie du front que désignera le Führer. Des informations récentes ont fait connaître que « des concentrations considérables de troupes allemandes sont massées dans la région côtière proche de la frontière hollandaise, tandis que d'importantes concentrations s'effectueraient au nord de Bâle ». Ces indications ont soulevé une légitime émotion dans les Pays-Bas et en Suisse.

Passons rapidement en revue les diverses solutions qui s'offrent à l'ennemi s'il veut effectuer, avant le gros de l'hiver, une offensive de grand style et cherchons à apprécier les avantages qu'il peut espérer de chacune d'elles ainsi que les inconvénients qu'il s'expose à y rencontrer, tant du point de vue stratégique que du point de vue tactique.

La campagne verbale, extrêmement violente, menée depuis une quinzaine de jours par les dirigeants du Reich contre l'Angleterre donne à croire que ce pays pourrait bien devenir tout d'abord l'objectif principal des forces sous-marines et aériennes allemandes. Or, de l'embouchure de l'Elbe aux divers points de la côte anglaise, les distances varient de quatre cent-cinquante à neuf cents kilomètres. L'insuccès des raids entrepris jusqu'ici par les expéditions allemandes de bombardement, contre le Firth of Forth et Scapa Flow, paraissent prouver que ces longues distances désavantagent beaucoup les avions de bombardement assaillants qui, démunis de toute protection de leur propre chasse, se voient, en arri-

vant près du territoire de l'adversaire, attaqués par l'aviation de chasse de celui-ci.

Les Allemands, s'ils veulent tenter une action massive contre les bâtiments de commerce et les ports britanniques, auraient donc intérêt à occuper des bases de sous-marins et d'hydravions plus rapprochées de leurs objectifs.

Pendant la précédente guerre, les Allemands avaient installé leurs bases de sous-marins en Belgique, à Ostende et Zeebrugge. Ces deux ports offrent des ressources nettement insuffisantes pour permettre à nos ennemis de mettre en œuvre tous leurs moyens sous-marins et aériens. Au contraire, la Zélande, avec ses multiples estuaires bien protégés par de nombreuses îles et ses profonds chenaux, conviendrait très bien à un pareil objet.

Ainsi, une première solution vraisemblable consiste pour les Allemands à envahir la Hollande, en vue de se rendre maîtres des bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. De là, les hydravions seraient à moins de trois cents kilomètres de Londres.

La défense des Pays-Bas, réside tout entière dans l'utilisation des nombreux canaux et lignes d'eau qui forment sur leur sol un réseau serré. Elle serait assurément difficile à forcer. D'importantes nappes d'inondations couvriraient une partie du pays.

Toute poussée directe des Allemands du front de Westphalie et du Hanovre vers l'ouest n'a donc aucune chance de réaliser la surprise et par suite semble vouée à un échec.

Une autre solution, très hardie, consisterait, pour les assaillants, à tourner les défenses de la Hollande en s'avançant le long de la côte nord et en traversant le Zuiderzée. Cette direction imprévue pourrait bénéficier de la surprise. Le succès de l'opération reposerait sur l'emploi intensif de l'aviation qui devrait, à elle seule, détruire ou neutraliser toutes les résistances. Le Zuiderzée fournirait un plan d'eau favorable qui permettrait l'amérissage d'hydravions transportant les premières troupes. Des parachutistes faciliteraient leur débarquement. Des bateaux plats à moteurs seraient amenés sur remorque, par les routes, à travers les plaines des provinces de Groningue et de Frise et transporteraient vers la côte, au nord

d'Amsterdam, de l'artillerie, des obus, des chars et du matériel. Cette manœuvre n'a d'ailleurs pas de chances de réussir si les autorités militaires hollandaises ont pris leurs dispositions en vue d'y faire face.

Une poussée directe contre notre territoire, soit en Alsace par dessus le fossé du Rhin soit sur la Sarre et en Palatinat, présenterait des difficultés certaines et des avantages fort douteux. Le Rhin est un obstacle très important dont le franchissement exigerait des moyens matériels considérables. Il est doublé d'une ligne fortifiée. Parvenu en Alsace, l'envahisseur se trouverait en présence de l'épais massif des Vosges, qui se prête à une défense prolongée.

En cherchant à rompre notre résistance dans le secteur assez étroit entre la Moselle et le Rhin l'ennemi se heurterait à notre ligne Maginot, puis aux lignes successives construites récemment plus en arrière. La Moselle et, après elle, la Meuse forment des fossés très faciles à interdire aux forces blindées.

Ainsi cette action frontale serait pénible et lente et, de plus, elle ne permettrait d'escompter aucun grand résultat stratégique puisqu'elle aboutirait, en cas de réussite, à nous refouler sur le centre du pays, sans pouvoir menacer les communications des armées françaises et britanniques. Ce seraient là des succès « ordinaires », dont Schlieffen a toujours repoussé l'idée.

Une offensive victorieuse par la Suisse et le Jura pourrait assurément être très fructueuse stratégiquement, mais elle rencontrerait, on le sait, de très sérieuses difficultés d'exécution sur le plan tactique.

Un mouvement débordant par la Hollande et la plaine belge offrirait peut-être des perspectives de succès meilleures pour nos ennemis. Ils pourraient espérer forcer les défenses établies sur les frontières belges assez rapidement. Une bataille de rencontre dans la plaine belge pourrait tenter les Allemands, en raison de la possibilité d'utiliser à plein leurs forces cuirassées et leur aviation. Mais, cette fois encore, ils trouveraient, en cas de succès, leur route barrée par le prolongement de la ligne Maginot. Les résultats stratégiques à escompter d'une telle action pourraient d'ailleurs être consi-

dérablement limités par l'occupation par d'importantes forces belges de la ligne de l'Escaut, qui couvre vers l'est les côtes belges de la mer du Nord.

Entre les diverses solutions, toutes difficiles, qui s'offrent au chef de l'armée allemande, laquelle choisira-t-il? Il est impossible de le savoir. Deviner les intentions de l'ennemi a été, de tout temps, une entreprise chimérique car celui-ci a, le plus souvent, pour arrêter sa décision, des motifs de nature politique ou économique, ou purement personnelle qu'il n'est donné à personne de prévoir.

Au cours des deux mois qui viennent de s'écouler, la physionomie de la guerre moderne, caractérisée par la mise en œuvre des engins issus du moteur — chars, automobiles, avions — s'est révélée à nos yeux, incomplètement encore sans doute, mais avec assez de netteté cependant pour que nous puissions nous en faire une image proche de la vérité. Le voile si obscur, si peu translucide qui couvrait, il y a quelques mois, la nature des événements qui allaient marquer le début des hostilités, est maintenant déchiré. Il n'est pas sans intérêt de confronter la réalité d'aujourd'hui avec la conception que s'en formaient, avant le 1er septembre dernier, les écrivains qui ont cherché à percer, sur ce sujet, l'énigme de l'avenir.

En ce qui concerne l'emploi de l'aviation, qui avait soulevé, dans les milieux militaires, de très vives discussions dont les échos sont parvenus jusqu'au grand public, rien ne s'est passé comme nous l'avaient annoncé les techniciens les plus qualifiés.

Depuis quelques années, on était arrivé à la conception d'une armée de l'air indépendante de l'armée terrestre et dont la partie essentielle consistait en un important groupement d'avions de bombardement de fort tonnage et à grand rayon d'action. On attribuait à cette masse, très mobile et possédant un pouvoir de destruction considérable, *une capacité offensive* telle qu'on la jugeait appelée à jouer un rôle de premier plan dans les opérations de toute espèce. On admettait qu'elle s'emploierait, suivant les phases de la manœuvre, soit au profit de l'armée terrestre soit à celui de l'armée de

mer soit enfin d'une façon autonome, en vue d'attaquer des objectifs militaires ou paramilitaires — terrains d'aviation ennemis, transports de troupes, voies ferrées, usines de guerre, etc. — placés en dehors du cadre même de la bataille. Les sévices contre des localités n'ont jamais été envisagées par nous qu'à titre de représailles, en riposte à des raids de l'aviation de bombardement adverse contre nos villes.

L'aviation de chasse était chargée, au début du conflit, de couvrir les points sensibles du territoire national. L'aviation de coopération — renseignements et observation — destinée à agir en étroite union avec les troupes terrestres, était réduite au strict minimum.

Cette théorie n'a pas reçu, jusqu'ici, la consécration des faits. L'aviation de bombardement allemande n'a pas cherché à gêner nos transports ; elle n'a même pas encore, après deux mois de guerre, lancé une bombe sur notre territoire. Nous avons imité cette réserve et n'avons rien fait pour retarder les grands mouvements de rocade ennemis de Pologne vers le Rhin.

A quelles causes faut-il attribuer l'abstention de l'aviation de bombardement allemande à notre égard ? La première, comme on l'a déjà dit, est sans doute la volonté de Hitler de nous ménager pour ne pas créer en France un état d'âme hostile à toute tractation pacifique. Il est fort possible aussi que la crainte des représailles ait incité nos adversaires à ne pas commencer une lutte de destructions aériennes qui aurait pu entraîner des conséquences imprévues. Enfin une préférence d'ordre purement militaire les a peut-être fait agir : on a vu qu'en Pologne la masse de l'aviation de toutes catégories s'est déclenchée en même temps que commençaient les attaques terrestres. Il est possible que ce soit la volonté d'associer l'action de l'armée de l'air à celle des forces de toutes armes qui les ait empêchés d'entreprendre des raids de bombardement indépendants des opérations.

En ce qui nous concerne, dans les combats de la Sarre, l'aviation de coopération, protégée très efficacement par la chasse, a tout de suite pris un rôle de premier plan. Aucune opération autonome n'a encore eu lieu.

Les écrivains qui se sont attachés à découvrir ce que serait

la forme générale des opérations, au début des hostilités, ont été souvent plus heureux dans leurs prévisions. Qu'on relise, à ce sujet, le petit livre, si riche d'idées, qui a pour titre : *Le Problème militaire français* [1] et dont l'auteur est notre actuel ministre des Finances, M. Paul Reynaud. Il date de 1937. On y retrouvera, marquées en traits vigoureux, les causes de la plupart des difficultés qui ont gêné notre action, depuis le commencement du conflit. L'idée essentielle de l'ouvrage est d'une rigoureuse logique. C'est la suivante : notre pays doit avoir pour politique de faire honneur à ses engagements c'est-à-dire de venir en aide, en cas de guerre, à ses alliés orientaux. Or cette aide, pour être efficace, doit se produire presque immédiatement. Quel doit donc être l'instrument militaire d'une telle politique? M. Paul Reynaud donne à cette question une réponse dont la valeur a été mise en lumière par les événements de Pologne. Il nous faut, déclare-t-il, un corps d'élite cuirassé, composé de divisions motorisées, de divisions légères mécaniques et de divisions blindées, et tenu toujours prêt à intervenir en cas de crise internationale. Pour pouvoir tirer du matériel moderne tout son rendement, ces unités mécaniques doivent être servies par un corps de militaires de carrière.

« Il reste à constituer, sur terre, le corps de manœuvre capable, soit de contre-attaquer n'importe quel jour en n'importe quel point, soit de pouvoir immédiatement donner la main aux Belges, soit d'être le marteau de fer qui ouvrira la brèche à la victoire dans la grande bataille des peuples mobilisés. » (pages 46 et 47.)

Un tel corps d'élite cuirassé nous eût-il permis, à lui seul, de secourir efficacement la Pologne, dans la première quinzaine de septembre? Cela n'est pas certain car on n'eût pu lancer d'emblée des divisions de chars contre la position Siegfried, précédée d'obstacles anti-chars sérieux et pourvue d'armes anti-chars nombreuses et d'une puissante artillerie. C'est que la position Siegfried était seulement ébauchée en 1937.

L'idée générale garde sa valeur mais il convient d'adapter

1. Flammarion, éditeurs.

toujours l'organisation militaire à la mission sans cesse changeante qui s'impose au moment de l'ouverture des hostilités. Il était donc nécessaire de constituer et de réunir à pied d'œuvre, à proximité de la frontière, les ressources nécessaires en artillerie de gros calibre et en obus, pour créer rapidement une brèche d'une largeur convenable dans la position Siegfried, avant d'y jeter des formations cuirassées.

Un livre encore, datant de la même époque, 1937, a préfiguré, avec une impressionnante netteté, les conditions dans lesquelles s'est présentée pour nous l'entrée dans cette guerre nouvelle. C'est l'ouvrage intitulé : *La Guerre et les Hommes*[1] du général Debeney. La chapitre sur « la tyrannie du matériel » nous peint d'une façon saisissante le danger qu'a fait courir à l'Europe, depuis plus de cinq années, le réarmement intensif de l'Allemagne hitlérienne.

« Sous les apparences de combattre le chômage, l'Allemagne a lancé ses fabrications de guerre à une allure et surtout sur une ampleur hors de proportions avec ses besoins du temps de paix ; lorsqu'elle aura terminé l'armement de sa nouvelle armée de trente-six divisions et plus, lorsqu'elle aura ensuite terminé ses approvisionnements de mobilisation, elle se trouvera en possession d'une armée formidable, pourvue des engins de toute nature les plus modernes et d'une industrie en plein fonctionnement de guerre. S'arrêtera-t-elle, au risque de provoquer une crise économique intérieure, ou voudra-t-elle utiliser cette situation éminemment favorable pour imposer ses revendications sous la menace de la force? Tel est le dilemme et les conditions mêmes de la guerre de matériel le poseront à très brève échéance ».

On trouvera dans ce chapitre révélateur l'explication la plus lumineuse des décisions prises par notre haut commandement après l'effondrement de la Pologne et de cette attitude d'expectative prolongée dans laquelle nos armées se trouvent figées depuis plus d'un mois.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve.

1. Librairie Plon.

LA GUERRE EN EUROPE

LE BILAN DIPLOMATIQUE DE DEUX MOIS DE GUERRE

C'EST l'action diplomatique, à défaut d'opérations militaires d'une réelle ampleur sur le front occidental, qui a constitué, au cours de la quatrième quinzaine de cette guerre qui ne ressemble à nulle autre, l'aspect principal du conflit provoqué par l'agression allemande contre la Pologne et auquel la collusion du Reich national-socialiste et de la Russie bolcheviste a donné un caractère si particulier sur le plan européen. La conclusion définitive de l'accord anglo-franco-turc, le 19 octobre ; la négociation entre la Russie et la Finlande, qui détermina la réunion, à Stockholm, des chefs d'État des Pays nordiques, laquelle a abouti à une solennelle affirmation de la solidarité scandinave ; les consultations, à Berlin, du chancelier Hitler avec les chefs militaires, les diplomates les plus en vue du Reich et les « Gauleiter » du parti national-socialiste — consultations à la suite desquelles M. von Ribbentrop prononça à Dantzig un discours destiné surtout à essayer de justifier aux yeux du peuple allemand la politique du Führer qui a provoqué la catastrophe et dont il fut, lui, von Ribbentrop, le principal artisan — ; l'émouvante Encyclique du pape Pie XII et, enfin, le vote par le Congrès américain du projet Pittmann portant révision du « Neutrality Act » dans le sens de la levée de l'embargo sur les armes, les munitions et le matériel de guerre furent autant d'événements d'ordre politique et

diplomatique qui ont suscité dans le monde entier le plus vif intérêt. Ces événements ont été interprétés, à juste titre, par l'opinion internationale à l'avantage de la cause que la France et la Grande-Bretagne, plus étroitement alliées que jamais, défendent d'un même cœur et d'un même élan. La preuve est là, éclatante, que la conscience universelle condamne le crime allemand contre la civilisation et que l'hitlérisme, par son abdication totale devant le bolchevisme russe, a déterminé chez toutes les nations ayant encore le sens de l'indépendance dans la dignité un réconfortant sursaut de l'esprit de liberté.

●

Depuis le début des hostilités l'Allemagne a perdu dans l'ordre diplomatique tant de terrain qu'il lui faudrait un écrasant succès militaire — ce qui est hors de toute vraisemblance — pour rétablir la situation en sa faveur. Un coup sensible porté à la politique hitlérienne a été incontestablement la signature du pacte d'assistance mutuelle entre la France, l'Angleterre et la Turquie. L'ambassadeur d'Allemagne à Ankara, M. von Papen, n'ayant pas réussi à entraîner la Turquie dans l'orbite des puissances totalitaires, Berlin avait voulu tenter de résoudre ce problème, capital pour lui, en agissant sur le Gouvernement turc par l'entremise de Moscou. Il est permis de penser que c'était là un des avantages essentiels que le Reich escomptait de son entente avec la Russie communiste. On sait comment le ministre des Affaires étrangères turc, M. Saradjoglou, quitta Moscou sans avoir réalisé avec M. Molotov un accord parallèle à celui déjà conclu en principe avec Londres et Paris. C'est M. Molotov lui-même qui a révélé, dans son discours devant le Soviet suprême, que la négociation russo-turque a échoué parce que l'Union soviétique estimait, en premier lieu, qu'un pacte d'assistance mutuelle limité aux régions de la mer Noire et des Détroits ne devait en aucun cas l'exposer à être entraînée dans un conflit armé avec l'Allemagne, et parce que, d'autre part, la Russie prétendait obtenir la garantie que la Turquie

n'autoriserait jamais le passage à travers les Détroits, vers la mer Noire, de bâtiments de guerre appartenant à des puissances non riveraines de cette mer. C'est parce que la Turquie a refusé catégoriquement de souscrire à ces deux réserves que la négociation russo-turque a été suspendue sans perspective sérieuse de la voir reprendre à plus ou moins bref délai, encore que les relations des deux puissances restent amicales.

En tout cas, la réplique turque fut immédiate : le traité de caractère réciproque, conclu, pour une durée de quinze ans, avec Londres et Paris fut signé sans nouveau retard. Aux termes de ce traité, la France et l'Angleterre s'engagent à prêter toute aide et assistance à la Turquie si celle-ci était l'objet d'une agression de la part d'une puissance européenne, tandis que la Turquie s'engage à coopérer effectivement avec la France et la Grande-Bretagne si celles-ci étaient entraînées dans des hostilités affectant la zone méditerranéenne. En fait, l'assistance de la Turquie est assurée aux deux puissances occidentales en cas de conflit se produisant à la suite des garanties données par elles à la Roumanie et à la Grèce et, d'une manière générale, il est prévu que la France, l'Angleterre et la Turquie se consulteront immédiatement, soit dans l'éventualité d'une agression commise par une puissance européenne contre un autre État européen qu'une des parties contractantes se serait engagée à aider dans le cas où son indépendance serait menacée, soit dans l'éventualité d'une agression contre n'importe quel autre État européen et qui constituerait dans l'opinion du Gouvernement de l'une des parties contractantes une menace à sa sécurité propre. En tout état de cause, la Turquie observerait au moins dans ces derniers cas une neutralité bienveillante à l'égard de la Grande-Bretagne et de la France.

Il n'est certes pas inutile pour la bonne interprétation de ce traité « tripartite » de constater qu'il couvre pratiquement tous les conflits pouvant se produire dans les Balkans, dans la Méditerranée orientale et dans le Proche-Orient. Il est vrai qu'un des protocoles joints à l'accord prévoit que les engagements assumés par la Turquie ne pourront contraindre éventuellement ce pays à une action ayant pour

conséquence de l'entraîner dans un conflit armé avec la Russie ; mais c'est là un rappel des accords déjà anciens existant entre Ankara et Moscou et toujours en vigueur. Cette disposition n'affecte pas la portée pratique du pacte conclu pour la défense du *statu quo* dans la région méditerranéenne puisqu'il résulte des déclarations faites par M. Molotov lui-même devant le Soviet suprême que la Turquie a préféré ne pas conclure un nouveau pacte avec l'Union soviétique plutôt que de souscrire à l'exigence russe visant à interdire le passage par les Détroits des bâtiments de guerre des puissances non riveraines de la mer Noire. On ne peut que louer sans réserve la loyauté avec laquelle a agi le Gouvernement d'Ankara. Le traité anglo-franco-turc, tel quel, barre efficacement la route à toute expansion allemande vers les Balkans, la Méditerranée orientale et le Proche-Orient, et c'est par là qu'il inflige à la diplomatie du Reich un échec pouvant être décisif pour l'issue même de la guerre.

C'est surtout par la soudaine poussée russe vers les pays du Nord que l'on peut mesurer l'importance des sacrifices que M. Hitler a dû consentir à M. Staline. Que l'armée rouge, en couvrant les frontières polono-roumaine et polono-hongroise, barre désormais la route à la ruée allemande vers les richesses du Sud-Est de l'Europe, cela ruine, certes, le grand rêve d'hégémonie politique et économique de l'Allemagne nouvelle ; mais ce que le Reich hitlérien a dû abandonner dans le Nord-Est à l'impérialisme slave, ce sont les intérêts permanents du germanisme dans une région qui, par sa position géographique et par l'effort tenace de générations sans nombre, constitue depuis des siècles le champ d'expansion le plus immédiat de la race allemande. Rien ne souligne plus durement ces abandons d'une grande nation que le « rapatriement » brutal des minorités allemandes des Pays baltes dans des conditions particulièrement dramatiques et qui sont un défi à toute dignité humaine. La Grande-Allemagne contrainte de ramener chez elle les éléments qui étaient depuis sept cents ans à l'avant-garde de l'expansion du germanisme et dépouillant de leurs biens les hommes de sa propre race pour les établir, contre leur gré, comme on le faisait autrefois avec des vaincus réduits en servage, dans des provinces qui

n'eurent jamais aucun caractère germanique et qui ont été arrachées par la violence à d'autres peuples, cela constitue, avec un cynique reniement des doctrines sur lesquelles a été établi le régime hitlérien, un retour à la barbarie des âges où le sol commandait entièrement l'homme, où en lui se résumait toute la notion de souveraineté, à l'exclusion de tout droit naturel de l'individu.

Tandis que le Reich hitlérien se résigne ainsi au plus humiliant repliement, la Russie soviétique, elle, poursuit son exploitation systématique de la situation créée à son seul avantage par le coup de force allemand. On sait qu'elle ne se borne pas à assumer la « protection » de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie et qu'elle prétend asservir dans les mêmes conditions la Finlande, la domination russe dans la Mer Baltique ne pouvant être totale si la République finlandaise garde, dans des circonstances déterminées, son entière liberté de décision. Ainsi que nous l'avons constaté à cette place [1], le Gouvernement d'Helsinki a, dès le début, réagi courageusement contre la pression de Moscou et son intégration volontaire dans le groupe des puissances scandinaves lui a valu, en conclusion de la Conférence de Stockholm, le bénéfice moral et politique d'une solennelle proclamation de la solidarité des États nordiques. La Finlande a mobilisé toutes ses forces ; elle a pris toutes les mesures nécessaires pour parer à une agression et a affirmé sa volonté de s'en tenir à une politique d'indépendance et de stricte neutralité. Cela clairement établi, elle a consenti à négocier avec la Russie dans un large esprit de conciliation, donnant les assurances les plus formelles qu'en aucun cas elle ne tolérerait une attaque à travers son territoire contre l'Union soviétique. Elle s'est prêtée loyalement à tout règlement compatible avec la saine notion de l'indépendance et de la neutralité, lesquelles constituent le fondement de sa politique extérieure.

Mais négocier avec Moscou n'est jamais chose simple et aisée. L'Angleterre et la France en ont fait l'expérience l'été dernier ; la Turquie en a fait l'expérience il y a quelques

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1939.

semaines à peine. A la manière habituelle des maîtres du Kremlin, M. Molotov fait traîner les pourparlers, remettant tout en question chaque fois que l'on paraissait sur le point d'aboutir. A deux reprises, les négociations, menées dans le plus grand secret — ce qui était tout naturel étant donné le caractère particulièrement délicat des problèmes à résoudre — durent être suspendues, la délégation finlandaise regagnant chaque fois Helsinki afin de soumettre à son Gouvernement de nouvelles formules de compromis. Le 31 octobre, le cabinet d'Helsinki ayant arrêté, après de laborieuses délibérations, un projet que l'on estimait de nature à faciliter un accord, ce fut le coup de théâtre de la révélation publique par M. Molotov, dans son exposé devant le Soviet suprême, de ce qui formait l'essentiel de la négociation diplomatique en cours. Au moment même où M. Paasikivi et la délégation finlandaise emportaient à Moscou la réponse de la Finlande, le président du Conseil des commissaires du peuple portait délibérément le débat sur la place publique. Non seulement M. Molotov déclarait que, la Finlande ayant refusé de conclure un pacte d'assistance mutuelle dans le genre de ceux signés avec les Pays baltes, on était passé à l'examen de « questions concrètes », mais il insinuait que la Finlande agissait sous la pression de quelque influence étrangère et il interprétait la démarche toute amicale et désintéressée du président Roosevelt comme un manquement à la neutralité des États-Unis. La Russie demandait, en somme, le recul de plusieurs dizaines de kilomètres de la frontière russo-finlandaise au nord de Léningrad, en échange du transfert à la Finlande d'une partie du territoire de la Carélie soviétique ; elle exigeait la cession à bail, en vue d'y établir une base navale russe, d'un territoire à l'entrée du golfe de Finlande, le désarmement des régions frontières dans l'isthme de Carélie, où est établie la principale ligne de la défense finlandaise, et le renforcement du pacte de non-agression conclu entre les deux pays en 1932. Si ces demandes étaient acceptées, Moscou était disposé à renoncer à ses objections à la remilitarisation des îles Aland, sous la réserve que la Finlande seule, à l'exclusion de toute autre puissance — ce qui visait évidemment la Suède — procéderait par ses propres moyens à l'armement de cet archipel. Ainsi, M. Molo-

tov abattait brusquement son jeu et plaçait la Finlande devant une situation rendant singulièrement difficile la continuation d'une négociation normale.

●

Le fait que le président du Conseil des commissaires du peuple ait cru devoir s'en prendre à M. Roosevelt personnellement et interpréter la démarche de celui-ci en faveur de la Finlande comme impliquant un manquement à la neutralité américaine témoigne surtout de la volonté du Gouvernement de Moscou de faire le jeu — mais sur le terrain diplomatique seulement — de l'Allemagne hitlérienne. Déjà, dans l'affaire du navire américain *City of Flint*, amené à Mourmansk par un équipage allemand, l'attitude de la Russie soviétique ne fut ni amicale ni conforme au droit à l'égard des États-Unis. C'est qu'il s'agissait de faire pression sur l'opinion américaine au moment où le Congrès allait avoir à se prononcer sur la révision du « Neutrality Act » dans le sens de la levée de l'embargo sur les armes, les munitions et les matériels de guerre. De tels procédés ont abouti à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'escomptaient Berlin et Moscou. Par le vote du projet Pittmann au Sénat des États-Unis, le 27 octobre, par 63 voix contre 30, l'Allemagne hitlérienne a subi la plus grave défaite politique qui pouvait l'atteindre dans les circonstances actuelles. Bien loin de modifier l'orientation de la politique américaine, la loi Pittmann, telle qu'elle a été adoptée, sauvegarde plus sûrement la neutralité des États-Unis. Elle met fin à l'iniquité qui consistait à favoriser l'agresseur en interdisant à toute nation victime d'une agression ou engagée dans une guerre juste de se procurer en Amérique les fournitures indispensables à sa défense. Qu'il y ait eu chez la majorité des membres du Congrès le légitime désir d'apporter aux démocraties européennes l'aide permise par la neutralité officielle de l'État, on ne le conteste point, car par là l'Amérique renforce indirectement sa propre défense et sa propre sécurité. Mais le système établi se résume dans la formule « cash and carry »,

c'est-à-dire le paiement comptant des fournitures de guerre achetées et le transport de celles-ci par les seuls moyens des acquéreurs. Il reste interdit aux Américains d'accorder des crédits aux belligérants, sous quelque forme que ce soit, et aucun navire battant pavillon américain ne peut se rendre dans les ports des pays en guerre. Sans doute, la levée de l'embargo doit jouer principalement en faveur de la France et de l'Angleterre, lesquelles ont les ressources nécessaires pour payer comptant leurs achats et auxquelles leur maîtrise des mers assure le transport en toute sécurité, mais il n'en est pas moins vrai que la loi Pittmann s'inspire du principe d'un traitement égal pour tous et que, par là même, elle est conforme à la plus stricte neutralité.

Le vote émis par le Congrès américain a eu la portée d'un grand succès pour le président Roosevelt ; son autorité et sa popularité s'en trouvent fortement accrues. Dans un de ses messages radiodiffusés M. Roosevelt a dit : « Il est impossible que nous puissions être neutres dans nos pensées aussi aisément que dans nos actes, parce que le peuple de ce pays, en réfléchissant calmement et sans préjugés, s'est fait et se fait une opinion sur les événements qui se déroulent sur les autres continents. » C'est le cas pour tous les peuples qui ne sont pas entraînés dans la guerre mais qui ont conscience de l'aspect tragique de la menace que les violences allemandes, maintenant aggravées de la collusion de l'hitlérisme et du bolchevisme, font peser sur tout le monde civilisé. Dans sa première Encyclique Pie XII a dénoncé la dangereuse erreur qui consiste à vouloir substituer l'État à Dieu, en l'élevant à la dignité de fin ultime de la vie et en interdisant de ce fait tout appel aux principes de la raison naturelle et de la conscience chrétienne. Le Pape a dit également « que considérer par principe les traités comme éphémères et s'attribuer tacitement la faculté de les annuler unilatéralement le jour où ils ne conviendraient plus, ce serait détruire toute confiance réciproque entre les États ». Jamais comdamnation plus sévère et plus juste ne fut prononcée à charge de l'hitlérisme et de ses méthodes de retour brutal au paganisme et à la barbarie.

C'est tout cela qui explique que dans le monde entier les forces morales jouent en faveur de la cause que défendent

la France et l'Angleterre. M. von Ribbentrop, dans son discours de Dantzig, a eu beau chercher à rejeter sur la Grande-Bretagne la responsabilité de la guerre et M. Molotov, dans son exposé devant le Soviet suprême, a eu beau accuser les deux grandes puissances occidentales de faire une guerre idéologique non point pour défendre la démocratie mais pour sauvegarder leurs propres intérêts, cette éloquence nazie et bolcheviste ne trompe plus personne. Le bilan diplomatique des deux premiers mois de la guerre s'établit entièrement au bénéfice de l'Angleterre et de la France. La Pologne n'est pas morte puisqu'il existe sur territoire français un gouvernement polonais régulièrement constitué et reconnu. La Turquie s'est rangée définitivement aux côtés des démocraties ; les États-Unis ont levé l'embargo sur les armes ; la Russie n'offre à l'Allemagne qu'une aide diplomatique d'une valeur très discutable, à l'exclusion de toute aide militaire effective ; l'Italie s'en tient à une prudente réserve et le remaniement de son équipe ministérielle auquel vient de procéder M. Mussolini confirme une volonté de neutralité et d'expectative sur laquelle on ne peut guère se méprendre ; tous les neutres sont en état d'alerte et se groupent, notamment dans les Balkans, en vue de leur défense commune ; telle est à cette heure la situation de fait. L'Allemagne demeure seule entre le mur slave qu'elle a elle-même édifié à l'Est et le bloc franco-britannique à l'Ouest ; elle demeure seule avec les immenses difficultés matérielles et morales qu'elle doit aux erreurs de calcul du führer, à ses reniements répétés et à une mystique dénuée de tout sens de ce qui est profondément et éternellement humain.

ROLAND DE MARÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Joseph Peyré, dont nul n'a oublié les romans, d'un pittoresque si vivant et si dramatique, si simples aussi et si proches de leur source, sur l'Espagne en révolution, a entrepris cette fois la tâche difficile de dresser un fantôme au milieu des vivants et de faire dépendre les humains de cet être de raison [1]. Ainsi a fait Zola dans *la Bête humaine* dont le principal personnage est une locomotive et dans *Germinal*, dont le personnage central est la mine.

Pour dresser ces puissantes fantasmagories, il faut un tempérament de poète épique plutôt que de romancier. Je ne vois guère de nos jours que M. Giono qui y ait parfaitement réussi. Quand il peint une inondation, l'être vivant, le dieu, au sens des premiers Indo-Européens, est vraiment ce personnage mugissant, envahissant, rampant, aux extrémités frémissantes, inexorables, qui est le torrent débordé. Une pareille littérature rejoint les anciennes religions et les temps où l'homme errant et nu était encore un nouveau venu épouvanté dans l'immense nature. Décrire M. Giono comme un homme de progrès, c'est ne rien comprendre à rien. Ce personnage archaïque est le survivant inspiré des temps les plus anciens. Je veux bien l'admettre comme témoin de l'invention des métaux, puisqu'une de ses plus belles pages nous fait assister à l'invention du soc retrouvé. Mais cela ne saurait nous mener plus bas que le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Le pacifiste de

1. *Matterhorn*, chez Grasset.

Manosque a dû voir se former devant ses yeux la vallée de la Durance. Son évolution s'est attardée à ces grands spectacles et son style a pour axes de référence l'abrupt et le thalweg.

Le talent de M. Peyré est à l'échelle humaine. S'il a pris comme figure centrale de son livre une montagne, le Matterhorn, que nous appelons le Cervin, ce livre est pourtant, c'est l'auteur qui nous le dit, l'aventure d'un homme, Jos-Mari, le jeune guide au cœur simple et aux muscles de héros, le dernier de la lignée des Tannenwalder. « Je l'isole avec le Matterhorn », dit M. Peyré. Et il résume le rapport de l'âme et de la montagne dans une phrase : « L'éternité des déserts peut à chaque instant rendre à l'homme qui fait métier de l'affronter, sa grandeur et la prééminence du héros. »

La phrase est belle mais je ne crois pas qu'on puisse en tirer un livre. Je crois encore moins que ce livre soit celui qu'a écrit M. Peyré. Évidemment, en le lisant, on retrouve les linéaments d'une anecdote qui correspondrait à peu près à la maxime qu'il a tracée. Jos-Mari, guide à Zermatt, est engagé pour la saison par une jeune femme qui a fait le vœu romanesque d'aller entendre la messe le 15 août au sommet du Cervin. Kate Bergen croit que son bonheur d'épouse amoureuse dépend de ce pélerinage. Son mari, qui est professeur à Bâle, doit la rejoindre pour gravir la montagne avec elle. Mais il ne vient pas et nous savons qu'il a rejoint en Angleterre une magnifique créature, belle avec le génie des sciences. Kate est désespérée. Elle veut cependant faire l'ascension, seule avec Jos-Mari. Peut-être pense-t-elle qu'une prière, au pied de la croix qu'on a plantée au sommet, lui ramènera son mari.

La pauvre Kate, si charmante, si frêle, si mal entraînée, si dépourvue de toute qualité d'alpiniste, est bien la dernière créature qui devrait monter au Cervin. Dans sa détresse, Jos-Mari est son secours. Elle lui dit innocemment : « Heureusement que je vous ai. » Pour le guide, elle est d'abord une élève, qu'il instruit d'une science élémentaire de la marche en montagne, assez honteux de descendre à ce rôle mais touché par la bonté et par la faiblesse de la jeune femme. Il s'attache à elle, sans que rien de trouble ne se mêle à ce dévouement de bon chien. Du moins il n'a conscience de rien d'impur dans

son amitié. Et peut-être, en effet, ce géant aux yeux bleus reste-t-il jusqu'au bout parfaitement innocent. Toute sa faiblesse est de redouter à la fin de perdre Kate et, pour la garder, de consentir à faire l'ascension à une saison tardive où elle est dangereuse. Il n'y a plus personne à Zermatt et cette solitude resserre l'intimité. Mais cette intimité ne va pas plus loin, dans la pensée de Jos-Mari, qu'une gêne timide, un souci, une surveillance, un secours. Quant à Kate, c'est une enfant qui demande protection et rien de plus. Mais elle n'a qu'à parler et ce colosse ingénu, d'une force presque monstrueuse, obéit.

Après une tentative manquée, tant Kate est en pauvre état, ils montent enfin. On sent bien que cette ascension est la page maîtresse du roman et que tout la prépare. Ils ont couché à la cabane de Hörnli où ils sont seuls, au pied de la grande muraille, entre les abîmes vertigineux du ciel et ceux de la terre. Ils partent à la fin de la nuit, sous le clair de lune, encordés l'un à l'autre. « La nuit bleue avait la tiédeur d'une nuit d'île fortunée. A peine un souffle frais sur l'arête, à l'Ecke. Portée par sa ferveur secrète, son espoir dans le ciel où la lune pâlissante laissait la mer de jour descendre et déferler, rassurée d'autre part par la douceur, la chaleur amicale de la roche argentée, Kate s'élevait avec la sensation grisante, éperdue, d'être attendue, appelée, enlevée sur les ailes d'une lumière, d'une félicité au delà de la vie. »

Ils arrivent à la Alte Hütte et le soleil se lève : un soleil neuf, miraculeux. Les corbeaux du Cervin, déployant leur voilure, viennent les regarder comme ils eussent regardé le premier couple. Au-dessus de la hutte, se dresse la Tour Rouge puis l'Épaule où apparaît la vision effrayante de la Paroi nord, droite, ténébreuse, plongeant sans une prise dans un abîme infini. Enfin ils atteignent le toit mais Kate est épuisée. Deux fois, manquant la prise, elle est restée suspendue dans le vide. Au fil de neige et de glace qui sépare le toit inférieur du toit supérieur, elle est sur le point de s'évanouir, asphyxiée. « Elle avait pâli davantage et elle voyait sous ses paupières un scintillement dangereux de lunes et d'étoiles nimbées. » Enfin, elle arrive au sommet, balayé par une terrible rafale. Il faudrait redescendre au plus vite car déjà des nuages longs

comme des navires cinglent du mont Blanc. Mais elle veut prier à la Croix. Le soleil est devenu d'un blanc livide et, tandis que Jos-Mari et Kate descendent, une effroyable tempête de neige, drue, épaisse comme une brume, crevée de grêle, traversée d'éclairs, les enveloppe. Kate se laisse tomber. « Laissez-moi », dit-elle à Jos-Mari. Mais le guide a la charge de celle qui s'est confiée à lui. « Ni la neige, ni la tourmente, ni les éclairs, ni le vent terrifiant sifflant comme une sirène de bouée à un paroxysme de détresse, ni les avalanches de grêle et d'eau des cheminées, ni les prises disparues sous le verglas n'empêcheraient Jos-Mari de descendre et de ramener Kate. » Il l'emporte comme une morte. Dans l'épaisseur d'une corniche, qui leur fait un bivouac de neige, il s'attache à elle, sous les épaules, de façon à ne plus faire avec elle qu'un seul corps, et toute la nuit la réchauffe de sa chaleur, parle à sa joue froide et à ses yeux fermés, la dispute à la mort. Le lendemain enfin, il la ramène vivante à Zermatt. Quelques jours après, elle monte dans le train.

L'histoire de cette rencontre pure et sans paroles est étrangement émouvante. Mais ce n'est pas précisément ce livre là qu'a voulu faire M. Peyré. Ou plutôt, en même temps que celui-là, qui pourrait se passer au pied de n'importe quelle montagne, il a voulu en faire un autre, qui fût dominé par la forme vivante du Cervin.

Il y a, hélas ! cinquante ans, j'ai encore connu la montagne dans sa gloire redoutable. Zermatt était un village et l'on montait de Viège à Saint-Nicolas à dos de mulet. Du chemin de fer de Gornergrat, il n'était pas question. A six cents mètres au-dessus de Zermatt, il y avait un hôtel isolé dans la montagne, le Riffelalp. Les glaciers se déployaient en contre-bas, sur un cirque immense. Les edelweiss fleurissaient sur les pentes voisines, avec les buissons bas de la rose des Alpes. De tout l'horizon montait un grondement sauvage. Le 15 août, il neigeait.

Dans un évidement gigantesque, on voyait s'ériger une pyramide, haute, étroite, effilée, une corne noire sur laquelle la neige avait peine à tenir. C'était le Cervin. Il avait alors une sinistre renommée. Le souvenir de la catastrophe de 1865 était encore vif. Chaque année, la montagne faisait des

victimes et l'un au moins de ceux que j'ai connus alors y a péri. Monter était un exploit qu'un homme faisait entre deux guides. Depuis lors, les choses ont changé. On a fixé des crampons et des cordes dans les endroits les plus dangereux. M. Peyré nous montre les touristes s'élevant sans guides sur ces parois redoutables. Il ne croit même pas nécessaire de parler de la plus perfide défense du Cervin, cette roche friable, cassante, aux lames pourries, dont la montagne est faite et une seule fois il nomme incidemment les schistes verts. Enfin, il fait monter son héroïne au Matterhorn, n'ayant pour toute expérience qu'une seule petite course inachevée au Riffelhorn, qui est un caillou et où l'on fait grimper les enfants. C'est assez dire que l'ascension, où les cordées se succèdent, est beaucoup moins dangereuse qu'autrefois.

Mais cette antique épouvante, M. Peyré a voulu la ressusciter autour de la montagne. Et pour la susciter, il a choisi un vieillard fou, Davidsen, qui, ayant autrefois perdu un fils au Cervin, a voué sa vie à dresser l'obituaire des malheureux qui se sont dérochés dans ces lieux effrayants. Davidsen a fini par considérer le Cervin comme les anciens croyaient voir les Titans, comme un géant pétrifié mais vivant, comme un génie funeste, irritable et qui réclame ses victimes. Les cordes qu'on a fixées dans ses membres, le piétinement impie des foules venues de la ville, tout exaspère le dieu vaincu. Pour comble, une compagnie de cinéastes, par une parodie sacrilège, a reconstitué le drame de 1865, en jetant de l'Épaule des mannequins à l'image de Croz, de Hadow, de Hudson et de Douglas. Éperdu comme un prophète, Davidsen vaticine que la montagne se vengera. C'est de cette vengeance que Jos-Mari et Kate manquent périr.

Cette partie du livre aussi est émouvante. S'il était une objection que l'on pût faire au livre de M. Peyré, ce serait de n'avoir pas trouvé une proportion parfaitement satisfaisante entre les deux drames qu'il raconte. C'est exactement la même difficulté que rencontrent les peintres de montagne, qui ne savent jamais à quelle échelle dessiner l'homme dans ce décor immense. Pour accomplir tout son dessein, M. Peyré aurait dû peindre une montagne obsédante, écrasante, hantée de morts, solitaire. Mais pour faire place à l'histoire de Jos-

Mari et de Kate, M. Peyré a dû pousser un peu la montagne maudite dans le fond du tableau. La divinité du Cervin y a un peu perdu.

*
* *

Les romans sont une matière périssable dont il faudrait rendre compte sur le champ. Je m'excuse de parler seulement aujourd'hui du livre de M. Jouhandeau, *Le Jardin de Cordoue*[1], qui a près d'un an. Il est vrai qu'il n'est lui-même que la seconde partie d'un livre paru il y a dix ans. Fasse le destin que nous rendions compte de la troisième partie vers 1950 !

Peut-être parce que je n'ai aucun souvenir du début, l'ensemble du livre m'échappe un peu. J'y vois deux ou trois sujets entrelacés dont je ne saurais dire quel est le principal. Mais le détail est presque toujours exquis.

La duchesse aime M. Godeau. Rien ne permet de se figurer celui-ci, sinon ce détail que, nu, il semble un Christ en ivoire. Quant à la duchesse, un vif portrait en est fait au début par son propre fils. Il a raconté à M. Godeau « que sa mère était une grande tragédienne lyrique sans emploi, qui vivait toutes les tragédies qu'elle ne jouait pas, comme sur une montagne solitaire, debout, appuyée à son rocher, attendant qu'un chevalier errant vînt lui donner la réplique. »

C'est elle cependant qui télégraphie à M. Godeau, sur un ton pressant, de venir la voir. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis dix ans. Il lui propose de la retrouver dans un nuage. « Vous êtes resté un enfant », répond-elle. Et elle se plaint de sa solitude sur la planète. Nous nous apercevons que, sous un masque de sentiments très subtils, c'est lui qui est très jaloux de sa propre solitude et de sa liberté.

Cette défense de sa personne est un des thèmes de ce livre qu'il faut, si on veut le reconnaître, traiter comme une symphonie. Cette énergie à sauver sa liberté, nous en avons bientôt une preuve. La duchesse écrit à M. Godeau : « J'ai à vous dire d'abord que la première fois que je vous ai vu et parlé sans témoins, vous avez bien vite pris la porte avec

1. N. R. F.

toutes sortes d'excuses que je me manquais pas de comprendre... J'ai humé à votre première poignée de mains que vous ne veniez pas de bon gré et que vous ne cherchiez que des raisons de me fuir. »

Mais aussitôt un second thème apparaît. M. Godeau a été lié d'une amitié très étroite avec le mari de la duchesse, Patrice. Et nous tombons sur une complication sentimentale inextricable. La duchesse a aimé passionnément son mari qui l'a cruellement fait souffrir et dont elle hait maintenant la mémoire. Elle a aimé aussi M. Godeau mais celui-ci lui a fait comprendre qu'il ne devait être qu'une vision pour elle. Car il est fidèle à son amitié pour Patrice. « Vous avez raison d'avoir peur de moi, répond la duchesse car, si vous m'aimiez, vous n'aimeriez plus cet homme. »

Maintenant que Patrice n'est plus, la duchesse met M. Godeau assez brutalement au pied du mur. « Qu'est-ce que vous attendez pour vivre? Le dernier jour de votre vie, l'expiration suprême, la minute qui précède le jugement? Le temps ne s'arrête pas, mon ami, cette roue cruelle nous emporte et nous use à chaque seconde. Gare à vous! Un jour il sera trop tard... »

Comme nous n'avons pas les réponses de M. Godeau à la duchesse, nous ne savons pas au juste ce qu'il pense. Mais tout nous fait présumer que sa résistance s'use et qu'il céde lentement à cette ménade. « Tendre avec moi, lui écrit-elle, vous ne faites que m'approcher davantage de votre cœur et je commence à espérer que vous êtes sur le chemin de m'aimer. » Ce chemin, il ne le parcourt pas sans hésitation ni réticence. Il se sent d'une espèce différente des autres hommes, et il sent qu'il aurait tort de vouloir vivre comme eux, étant un fantôme. « Parfois, dit-il, vous accomplissez ce miracle de me réchauffer, de me donner l'illusion de la vie. » Et elle, attendrie, répond que c'est justement le fantôme qui l'intéresse, « ... si c'est lui que j'ai entrepris d'apprivoiser, d'acclimater, de réadapter à la vie et si j'ai fait de cette gageure mon devoir, mon bonheur à moi? »

Ils vont ensemble en Espagne et il se passe une chose très singulière. A travers un rideau d'arbres, dans un jardin attenant au pavillon qu'elle a loué, la duchesse voit, et M. Go-

deau voit comme elle, un jeune homme endormi, beau comme un dieu, doré sous la rose du soir et qui est le portrait même de Patrice. Ils ne pourront plus se débarrasser de cette vision. En vain quittent-ils Cordoue et vont-ils à Grenade. « Quand la duchesse était assise en face de lui, il arrivait à M. Godeau d'apercevoir quelqu'un debout derrière elle ou étendu sur ses genoux. » C'est l'Endymion endormi du jardin de Cordoue, ou plutôt c'est Patrice dont ce jeune homme n'est que le portrait.

Il se noue alors entre cette ombre et ces deux vivants un sentiment très étrange. Chez la duchesse, c'est un double amour qui n'est pourtant qu'un. « Je vous revois avec l'Autre, écrit-elle à M. Godeau, celui qui nous a enchantés, qui nous a donné la joie de nous entendre, sans qu'il le sache, peut-être, sur sa grâce ; son regard nous a livré quelque chose de lui et désormais il nous accompagne ; c'est un dieu qui nous est apparu dans le jardin. Ah ! si le monde pouvait savoir ce qui nous lie, comme il serait jaloux ! A nous de garder notre secret. »

Le sentiment de M. Godeau est plus délié encore. Entre Patrice et lui, il y a eu une amitié qui ressemblait à de l'amour mais à un amour ineffable, pure contemplation qui déconcerte la chair. Et maintenant il se fait une sorte de substitution où Godeau se confond avec Patrice en même temps qu'avec la duchesse. « C'est moi que tu me rappelles, lui dit-elle, comme si je me regardais dans une glace et par ce chemin tu as vite fait de me ramener à Patrice, que je revois dans tes yeux et en toi, parce qu'il semblait me contrefaire aussi comme toi, lorsqu'il m'admirait. »

Jeu de miroirs d'une réalité aérienne ! Ces deux qui sont trois, dans une sorte de jeu mystique et métaphysique, dans une sorte de vérité transcendante, ne sont qu'un.

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT